

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ATTENTE DU HÉROS  
SUIVI DE  
LES CINQ CLOUS DE MARCEL

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MARC-ANDRÉ MOUTQUIN

MAI 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

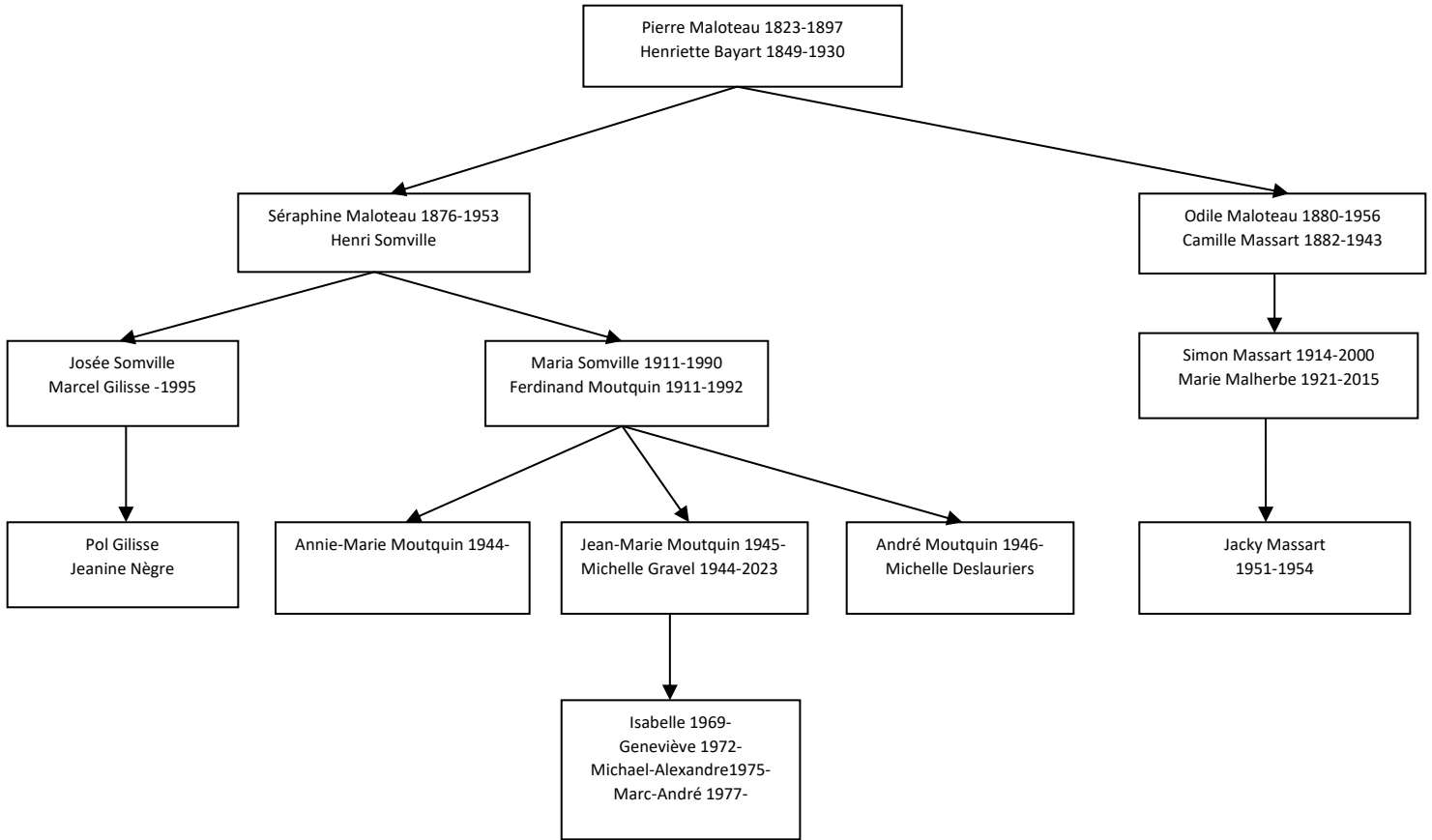
Un tel projet n'aurait jamais pu se réaliser sans le support de différents collaborateurs. Dans le désordre, je tiens à remercier Marc André Brouillette, pour sa patience (c'est un euphémisme), sa confiance et son propos toujours pertinent; mon père, pour sa collaboration et m'avoir encouragé à écrire dès mon plus jeune âge; Alexandra, pour sa présence, son sens critique et sa perspicacité; Dany Massart, pour ses nombreux témoignages et m'avoir confié les carnets de son père Simon et de son grand-père Camille.

À ma mère, disparue alors que j'écrivais ces lignes.

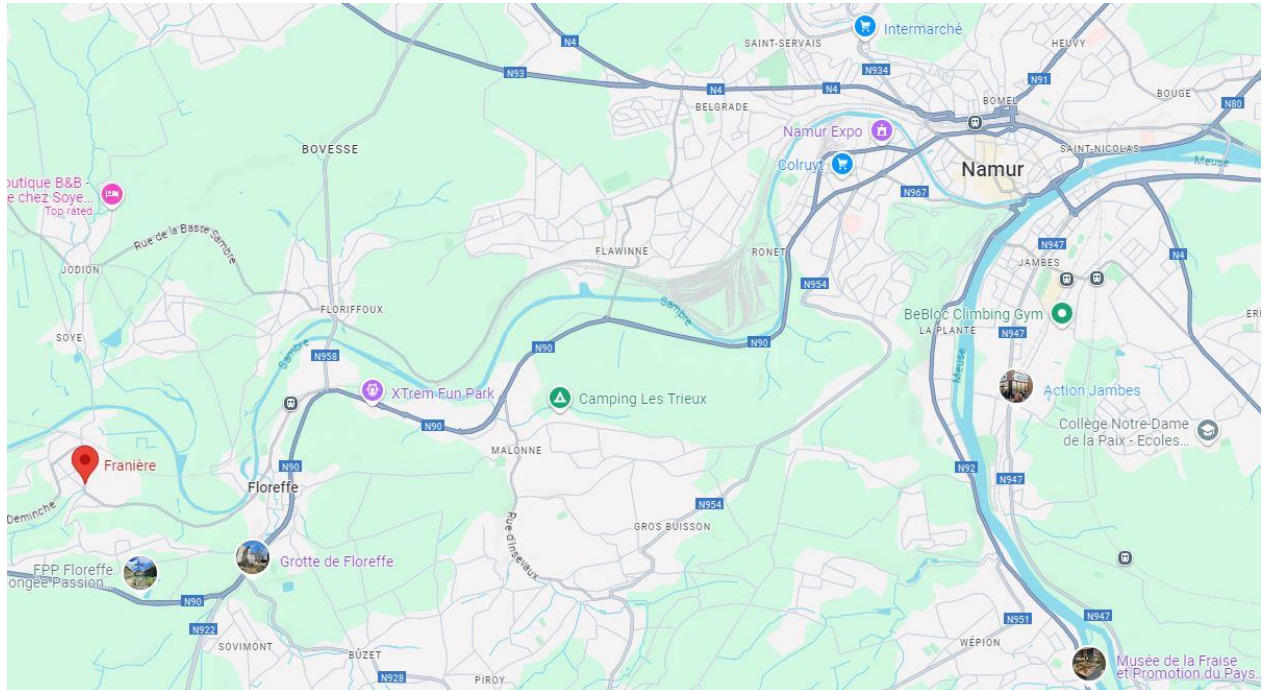
## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACE .....	iii
FIGURE 1 : ARBRE GÉNÉALOGIQUE PARTIEL .....	v
FIGURE 2 : CARTE DE FRANIÈRE ET SES ENVIRONS .....	vi
RÉSUMÉ .....	vii
L'ATTENTE DU HÉROS.....	1
LES CINQ CLOUS DE MARCEL.....	111
BIBLIOGRAPHIE.....	139

**FIGURE 1**  
**ARBRE GÉNÉALOGIQUE PARTIEL**



**FIGURE 2**  
**CARTE DE FRANIÈRE ET SES ENVIRONS**



Source Google Maps

## RÉSUMÉ

Le volet création de ce mémoire est un roman à la fois autobiographique et historique intitulé *L'attente du héros*. À travers différentes époques s'entremêlant pour former une fresque intergénérationnelle complexe, il montre comment divers traumatismes peuvent se transmettre d'une victime à ses descendants, et influencer sur leur capacité à affronter les aléas de leur propre présent. À partir de l'histoire de ceux qui m'ont précédés, à commencer par celle de mes grands-parents paternels, Maria et Ferdinand, qui ont connu l'Exode et l'Occupation au cours de la Seconde Guerre mondiale en Belgique, puis de celle de leur fils venu s'installer au Québec et de leur petit-fils adopté, le roman interroge la portée traumatique de certains silences transmis d'une génération à l'autre. De l'unité de médecine de jour de l'hôpital de Saint-Jérôme au bloc opératoire du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, des plages de la Normandie à celles de la Nouvelle-Zélande, du Palais impérial de Tokyo aux forêts laurentiennes, tous ces lieux seront visités pour tenter de comprendre les mécanismes de cette transmission.

Alors que le roman s'attarde davantage sur les rapports difficiles entre des individus d'une même famille ayant subi divers sévices, le volet essayistique, *Les cinq clous de Marcel*, s'intéresse quant à lui aux impacts des traumatismes sur la capacité d'une victime ou de son descendant à se raconter. Divers travaux y sont convoqués comme ceux de Jacques Derrida et de Martine Delvaux ayant trait à la spectralité, de même que les écrits de Boris Cyrulnik et d'Anne Ancelin Schützenberger portant sur la transmission des traumatismes intergénérationnels, ainsi que les théories des thérapies narratives résumées par Serge Mori et Georges Rouan. En m'inspirant de Marcel, l'oncle de mon père, j'explore en premier lieu les conséquences du traumatisme sur la capacité d'un individu à se mettre en récit. En utilisant différents concepts, notamment l'objet de rappel, l'image traumatique, le revenant et son injonction, j'essaie de comprendre de quelle manière ces éléments empêchent la symbolisation d'événements gravissimes. Je m'intéresse ensuite à ce que j'ai surnommé « l'inavènement », soit ce qui relève de l'impensable et de l'irreprésentable, mais qui doit néanmoins intégrer le cours d'une vie. Finalement, j'aborde la question de la transmission intergénérationnelle des traumatismes et ses impacts. Tout au long de l'essai, je propose également une vision personnelle de l'écriture traumatique, pratique visant, entre autres choses, à redonner la parole à ceux qui n'ont appris qu'à se taire.

Mots-clés : Traumatisme, transmission, injonction, revenant, inavènement, anomie.



## L'ATTENTE DU HÉROS

## I.

Jean-Marie gravissait quatre à quatre les marches qui menaient au département de gynécologie, tandis que je descends vers mon père. Habituellement, il débutait sa tournée avant le levé du soleil. Au mieux, il apercevait les premières lueurs de l'aube en aval du fleuve Saint-Laurent en traversant le pont Jacques-Cartier. Prisonnier d'une autre nuit, Ferdinand s'avance quant à lui dans le corridor qui mène à la chambre de son fils. À voix basse, il psalmodie déjà les conjurations qui seront nécessaires pour en chasser Valefor et ses sbires. Alerté par le plancher qui craque, l'enfant cherche à se cacher sous son lit, mais il est maintenant trop grand pour s'insérer dans cet espace exigü. Il n'a d'autre choix que d'arquer le dos et de serrer les dents. Maria prit une grande respiration avant d'ouvrir la porte donnant sur l'étuve de la buanderie de l'hôpital de la Miséricorde. Comme à tous les matins, des ballots de draps souillés de sang l'attendaient à son poste. Pour faire disparaître toutes ces taches, elle allait encore une fois devoir travailler d'arrache-pied jusqu'au soir dans cet étouffoir. Moi aussi, j'ai l'impression de succomber sous les attaques répétées de la touffeur estivale. Montréal n'est pas tendre en juillet pour qui ne peut s'offrir l'air climatisé.

\*\*\*

Depuis ma dernière crise, je n'ai pas seulement perdu ma capacité à me déplacer librement, mais aussi à distinguer avec exactitude le cours du temps. Hier est aujourd'hui et je n'arrive jamais à demain. Lorsque j'essaie de faire le récit de mes derniers mois, mes souvenirs ressurgissent de manière décousue, comme s'ils n'arrivaient plus à s'intégrer dans une trame cohérente et continue. Ce morcellement me donne l'impression de ressembler à ces vieux meubles d'imprimerie, d'être divisé en d'innombrables casses et cassetins contenant chacun des dizaines, voire des centaines de caractères typographiques avec lesquels je pourrais réécrire indéfiniment ma propre histoire.

Au début, j'ai cru que mon père, dont je suis normalement très proche, allait pouvoir m'aider à replacer les morceaux de cette mémoire discontinue. Mais dès que j'essaie de parler de ma situation avec lui, il coupe court à notre conversation. Son malaise est palpable : je le reconnais à ses yeux fuyants et son

incapacité à rester en place. Que ce soit pour se rendre à la salle de bain, se verser un verre d'eau ou dépoussiérer un bibelot depuis longtemps oublié, ses raisons pour s'éloigner de moi ne manquent jamais. Je suis incapable de m'expliquer son comportement, mais j'aimerais y parvenir. Autrement, si personne ne se tient à mes côtés pour me rappeler à celui que je suis devenu, je crains de ne jamais pouvoir me retrouver. Et d'accepter d'être sans histoire reviendrait à me condamner en moi-même à l'exil.

\*\*\*

Pour Maria, ce n'est pas l'exil mais l'Exode. Personne ne sait à quel moment précis elle fuit Franière en compagnie de sa sœur Josée, et de son beau-frère Marcel. Peut-être dès l'annonce de l'invasion allemande le dix mai 1940 ou le lendemain, juste après la chute du fort d'Eben-Emael réputé imprenable? On sait seulement que la jeune institutrice prend la direction de Dunkerque dans l'espoir d'atteindre le Nord de la France. Sur la route, elle se mêle à la cacophonie des visages en suivant celui qui suit devant elle. Si certains ont la chance de posséder une charrette ou une voiture, et de pouvoir emporter avec eux leurs plus précieuses possessions, la majorité des fuyards se déplacent à pied.

La météo est clémente : le ciel est dégagé et les rayons du soleil poursuivent sans merci les derniers vestiges de l'hiver. Dans les jardins, les muguet exhibent leurs clochettes blanches et les pivoines leurs pétales écarlates. Si la guerre ne fait plus aucun doute, la nature ne semble pas y croire. Au lieu de chercher à se cacher, elle se déploie comme un paon déplie sa queue pour faire la cour. Personne ne prête pourtant attention à tout ce qui séduit normalement les yeux au printemps. Chacun fixe l'horizon dans l'espoir de voir apparaître les forces françaises appuyées par le corps expéditionnaire britannique. Ces futurs réfugiés devraient plutôt regarder par-dessus leurs épaules, en direction de l'est, pour peu qu'ils désirent survivre à cette odyssee.

Lorsque le vrombissement des Stukas se fait entendre, seuls les fossés creusés en bordure de route offrent une certaine protection. Armés de bombes et de sirènes fixées à leurs trains d'atterrissage, les bombardiers en piqué allemands sèment la mort et l'effroi parmi les civils en fuite. Sa tête protégée par le casque formé de ses mains fragiles, Maria ne peut qu'attendre au fond de sa tranchée que ces corbeaux noirs opèrent un demi-tour. Chaque fois qu'elle relève la tête après leur passage, elle se surprend d'être encore en vie. Autour d'elle les blessés se comptent par dizaines. De nombreux chevaux gisent au pied des véhicules qu'ils avaient encore, quelques minutes plus tôt, la charge de tirer jusqu'à la frontière française. Plusieurs voitures percées de balles agonisent pour leur part dans des marres d'essence et d'huile. Une

étincelle suffit alors à les transformer en bûcher funéraire, évitant par le fait même à leurs occupants une lente décomposition sous l'égide d'un million de mouches.

Pour faciliter la circulation déjà lourdement entravée, les cadavres sont simplement poussés vers les bas-côtés. Avec leur peau blanche et leur tête ensanglantée, ils ressemblent à des bornes kilométriques. Leur présence ne décourage pas Maria. Bien qu'elle ne soit pas d'un naturel téméraire, rien ne vient entamer sa résolution. Rien, sauf l'obstacle qui se dresse maintenant devant elle. Le pont, qui permet normalement de traverser la Sambre près de Charleroi, a été détruit par l'aviation allemande. Affrétée dans l'urgence par les autorités locales, une barge effectue la navette entre les deux rives. Elle pourrait déjà être à bord, mais elle a préféré attendre son beau-frère et sa sœur qui, chargée d'une vie à naître, avancent à pas de tortue. Alors qu'elle fait le pied de grue devant l'embarcadère improvisé, un homme se met soudainement à hurler en pointant le ciel :

-Les Boches!

Maria plisse les yeux, mais ne distingue au-dessus d'elle que de larges troupeaux cotonneux. Ce n'est qu'après avoir placé sa main sur son front pour former une visière, qu'elle aperçoit un essaim de petits points noirs percer la chape nuageuse. Autour d'elle, il n'y a pas de fossé où se mettre à l'abri. Pour se protéger, elle doit se contenter de plaquer son corps au sol. Au moins, elle n'est pas prisonnière de cette embarcation d'où commencent à s'échapper les cris des passagers effrayés. Mais cette clameur est vite ensevelie par le grondement des Stukas dont les sirènes sonnent maintenant l'hallali. Ceux qui ont le courage de regarder assistent à l'une de ces scènes où il est juste de dire que le temps s'est arrêté. Marinier d'expérience, le capitaine du vaisseau tente diverses manœuvres pour battre de vitesse les bombardiers, mais son navire, qui se sait déjà condamné, refuse d'obtempérer et d'avancer.

Maria ne regarde pas. Son visage enfoncé dans le sable, elle préfère implorer la Vierge Marie à qui elle voue un culte sincère depuis l'adolescence. Pour souligner sa dévotion, elle s'habille de bleu marial et garde toujours près de son lit une réplique de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Pendant que la terre tremble et que d'immenses trombes d'eau montent dans les airs, formant des colonnades rappelant celles d'un temple ancien, elle continue à la supplier. Si cette mère choisie entre toutes les mères entend son appel, elle demeure sourde aux prières des passagers de l'embarcation. Touchée de plein fouet par une bombe, il n'en reste que des débris emportés par les eaux du fleuve. Quant aux victimes, certaines seront

rejetées sur les berges de la Sambre, tandis que d'autres s'endormiront pour toujours sous une couverture de limon.

Annie, la fille de Maria, réfutera plus tard cette version transmise par Isabelle, sa nièce. Elle affirmera plutôt que cet épisode s'est déroulé au début de la Première Guerre mondiale, lorsque ses grands-parents se sauvèrent également des Allemands, avec pour tout bagage leurs filles sur leurs épaules. Cette autre mouture est possiblement vraie, puisque Maria est née en 1911. Personne ne peut donc dire avec exactitude qui, de Maria ou de ses parents, en mai 1940 ou en août 1914, furent les témoins de ce drame. On sait seulement que l'écho de cette déflagration raisonne encore jusqu'à nos jours.

Contre toute attente, Maria réussit à traverser la Sambre, puis à gagner la frontière française. Sa sœur et son beau-frère, Josée et Marcel, se tiennent également à ses côtés. Tous trois indemnes, ils ne cessent de se répéter qu'ils ont eu de la chance. Ils ont suivi celui qui suivait devant eux, marché à la même vitesse, pris les mêmes embranchements, mais contrairement à celui qui les précédait, aucun éclat de shrapnel n'est venu percer leur chair. Ce qu'ils ignorent, c'est que le simple fruit du hasard est une nourriture dont l'esprit peine à se repaître. Tôt ou tard, il leur manquera des mots pour baliser cette expérience. Mais l'heure n'est pas encore au langage. Toujours aux aguets, ils ne peuvent s'empêcher de regarder constamment par-dessus leurs épaules, dans la direction de l'est. À leurs côtés, d'autres réfugiés se tournent plutôt vers l'ouest, convaincus que des colonnes de chars alliés apparaîtront bientôt pour bloquer l'avancée des forces ennemies. La route de l'Exode est un axe sur lequel chacun cherche à se situer entre la peur et l'espoir.

\*\*\*

Enfoncé dans un fauteuil, chacun porte les marques de son agonie : teint cireux, traits tirés, joues creusées. J'ai cessé de chercher à retenir le nom de mes compagnons d'infortune depuis longtemps. À chaque semaine, les visages autrefois familiers sont remplacés par des silhouettes inconnues. Vie et mort se succèdent ici dans une lente coulée. Apprendre à mieux connaître ceux avec qui je partage ce quotidien m'apparaît donc comme un effort futile. Depuis quelques semaines, lorsque je me présente à l'unité de médecine de jour pour recevoir mes transfusions d'immunoglobulines, je viens coiffé d'une tuque sans égard pour la saison. Dès que mon soluté est installé, je l'abaisse sur mes yeux en feignant d'être plongé dans un profond sommeil. Si cette supercherie manque de finesse, elle suffit à décourager quiconque de m'adresser la parole. Au verso de mes paupières, je suis à l'abri du monde.

Ma curiosité naturelle s'oppose néanmoins à mon isolationnisme. Installé près de leur poste, je ne peux m'empêcher d'écouter les infirmières discuter entre elles. Combien de fois les ai-je entendues dire, au sujet d'un régulier récemment décédé, qu'il s'était battu jusqu'au bout sans jamais baisser les bras? Aucune gloire pourtant pour ces combattants de l'ombre : pas de Légion d'honneur ni de place au Panthéon. Si je disparaissais à mon tour, je n'aurais droit moi aussi qu'à ce genre d'épithète, et j'irai prendre ma place auprès de ceux qui ont vaillamment combattu sans tambour ni trompette.

Je n'ai pas toujours été aussi détaché. Au début, lorsque ma neurologue m'a annoncé mon diagnostic, j'ai pensé : c'est impossible, ça n'arrive qu'aux autres! Il m'a fallu du temps pour comprendre que nous sommes tous l'autre d'un autre, et que si tous les hommes sont différents, ils se ressemblent tous. Quoi qu'il en soit, et bien que je ne souhaite pas faire partie de ceux que la mort libère, j'apprends à vivre avec cette éventualité. Pour obtenir mon consentement éclairé, comme si une telle chose était possible dans ma situation, mon chirurgien n'y est d'ailleurs pas allé par quatre chemins :

-Vous savez, les risques associés à ce genre de chirurgie sont importants : il se peut bien que vous y restiez.

Depuis cette conversation à cœur ouvert, j'essaie donc d'accepter qu'hormis le temps rien n'est éternel, ce qui n'est pas facile. Qu'est-ce que le temps en l'absence d'une conscience pour l'appréhender? Si je meurs aujourd'hui, le temps s'arrêtera, même si tout continue.

Paradoxalement, et bien que je sois toujours vivant, je reste avec cette impression de ne plus advenir. Hier appartient à une réalité dans laquelle je ne me reconnais plus, et l'aube prochaine semble trop lointaine pour que je puisse m'y projeter. Je me retrouve ainsi prisonnier d'un présent qui est toujours trop récent pour se faire mémoire. Si quelqu'un me demandait à quel moment j'ai été hospitalisé à l'hôpital de Saint-Jérôme pour la première fois, je serais incapable de répondre avec précision. Au mieux, je pourrais affirmer que ce n'était pas au printemps, parce que des congères obstruaient les artères du centre-ville de Montréal. Une tempête de neige avait sans doute eu lieu dans les heures précédentes, même si je n'en suis pas certain non plus. Je sais seulement que depuis j'attends d'atteindre ce lieu qui me permettra de traverser vers demain.

Derrière les rideaux ceinturant les civières, différentes interventions sont pratiquées : ponction d'ascite, biopsie, soins de plaie et bien d'autres choses. Pour supporter ces agressions pourtant consenties, de

nombreux patients se présentent à l'unité accompagnés d'un être cher. De mon côté, personne ne se tient jamais à mes côtés, mais je ne peux reprocher mon esseulement qu'à moi-même. Tout comme je refuse de parler avec les autres malades, je ne préviens pas mes proches lorsque je dois me présenter à l'hôpital pour recevoir un traitement ou subir un nouvel examen. Je ne sais d'où me vient cette réserve, peut-être de mon propre père qui ne se plaint jamais de rien et qui craint sans cesse de déranger. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours dû revêtir une toge d'augure pour le décrypter. Comme certains prédissent la pluie en se fiant au vol des hirondelles, je peux deviner ses états d'âme à sa manière d'arquer les sourcils ou de triturer ses doigts. Il s'agit néanmoins d'une science imparfaite, puisqu'aucune certitude ne peut se substituer à celle de sa voix.

Mon soluté ne contient plus que quelques millilitres. Dans moins d'une heure je serais assis à l'arrière d'un taxi, enfin libéré de cette pièce aseptisée et de cette aiguille enfoncée dans mon avant-bras. Comme je me réjouis à cette idée, un préposé aux bénéficiaires installe un vieil homme sur le fauteuil qui me fait face. Je ne le connais pas, mais son visage affiche tous les signes du mauvais présage. Plus inquiétant encore, il possède un regard qui ne demande qu'à parler. Pris de court, je replace rapidement ma tuque, que j'avais par inadvertance relevée, sur mes yeux. Nullement découragé par ma grossièreté, je l'entends rapidement s'adresser à un autre patient :

-Moi, c'est le cancer du côlon. Il a la tête dure et refuse d'écouter. C'est pour ça que je suis ici, pour recevoir une transfusion sanguine avant ma prochaine ronde de chimiothérapie. Après ça, j'espère qu'il va me laisser tranquille pour un bon moment!

Ce n'est pas la première fois que j'assiste à ce genre de dédoublement chez un cancéreux. Au lieu de parler du mal qui l'afflige, il s'adresse en leur nom, comme si personnifier cette prolifération de cellules anarchiques lui permettait de mieux l'appréhender et, qui sait, d'entamer des négociations avec elle. Mais il n'y a pas de pourparlers possibles avec la peste. La maladie n'a pas d'esprit et lui donner un visage ne revient qu'à dialoguer avec soi-même. C'est peut-être pourquoi je refuse de participer à de telles conversations, parce que je suis incapable de donner un visage à cette calamité qui me ronge. Je devrai pourtant un jour y parvenir. Pour affronter sa peur, il faut d'abord la baptiser. Mais je n'en suis pas encore là. Pour l'instant, toute ma concentration se porte sur cette infirmière qui tarde à venir m'affranchir de ma tubulure. Même si mon traitement est terminé, je dois encore attendre, comme si mon quotidien ne se résumait plus qu'à cette seule activité.

Le taxi me dépose finalement devant mon bloc appartements. Avant de pouvoir retrouver la tranquillité de ma chambre à coucher, je dois affronter les marches de l'escalier en colimaçon qui s'entortillent jusqu'au troisième étage. J'ignore si mes jambes me supporteront jusque-là. Au-dessus de moi, le ciel s'apprête à revêtir sa fourrure noire d'animal fou. Sur la ligne d'horizon, seule une mince bande saumonée forme un trait d'union entre le jour et la nuit, comme si cette lueur vacillante devait me permettre d'appivoiser l'opacité à venir.

\*\*\*

La Belgique capitula le 28 mai, après dix-huit jours de combat, et la France un peu plus tard, le 22 juin. Dans la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne, le général allemand Wilhelm Keitel reçut le général français Charles Huntziger pour lui faire signer la convention d'armistice entre leurs deux nations. À la suite de cet accord, les canons se turent et Maria put entamer le chemin du retour depuis Calais. Ce cessez-le-feu ne la rassurait pas pour autant. Depuis son plus jeune âge, on lui avait parlé de la cruauté des Prussiens qui dominaient les rangs de l'armée allemande. Chaque Belge portait encore en lui le souvenir des massacres de Dinant où les hordes teutoniques, convaincues que des francs-tireurs se cachaient parmi la population locale, s'étaient livrées aux pires exactions. Ni les travailleurs de l'usine de Leffe ou de la papeterie Al Prée, ni les femmes réfugiées avec leurs enfants dans les caves, ni les otages masculins conduits au couvent des Prémontrés n'avaient été épargnés. Elle devait néanmoins se résoudre à retrouver Franière. Non seulement s'inquiétait-elle pour ses parents qui n'avaient pu fuir avec elle, elle était également sans nouvelles de son mari depuis son départ précipité.

Absent aux premiers jours de la guerre, personne ne saurait en effet commenter les allées et venues de Ferdinand durant cette période. Contrairement à Simon Massart, le cousin de Maria, on sait seulement qu'il a échappé à la conscription. Un officiel lui a possiblement signé un certificat de complaisance (il vient après tout de se marier), ou le responsable de l'enrôlement a peut-être perçu les premiers drageons de ce bulbe de nuit qui germe en lui? Au cours des mois précédant l'invasion, Ferdinand se livre à des séances de spiritisme qui le perturbent profondément. Des références à l'au-delà, aux esprits et à des entités malveillantes, notamment à Valefor, un des principaux ducs des Enfers, commencent à parasiter son discours. En contrepartie, celles-ci ne s'accompagnent d'aucun comportement insolite. Le jeune homme continue à faire des promenades à vélo le long de la Sambre et à courtiser cette jeune institutrice de Franière qui jalouse sa sœur déjà mariée. Bien qu'Henri Somville, le père de la belle demoiselle, present

dans cette relation naissante une issue malheureuse, rien ne permet de prédire avec certitude de quoi sera fait demain.

Plus Maria s'approchait de la frontière franco-belge, plus les preuves de la défaite s'intensifiaient. Partout, des véhicules incendiés et des carcasses d'animaux criblés de shrapnels. De nombreux villages n'étaient plus qu'amas de ruines ou seules quelques cheminées se tenaient encore debout en guise de dernier défi lancé à l'envahisseur. Dans les fossés, des cadavres noircis et gonflés par le soleil attendaient patiemment d'être enterrés par des équipes sanitaires. Simultanément, pommiers et pruniers commençaient à exhiber leurs fleurs; mésanges et pinsons s'affairaient autour de leur nid; chattes et chiennes en chaleur gémissaient du matin jusqu'au soir. Épuisée par des semaines d'errance, Maria peinait à concilier ces deux visions dans son esprit : celle d'une nature fleurissante et d'un monde en flammes. Mais dès qu'elle s'arrêtait pour se reposer en perdant son regard dans l'éclat d'une talle de fleurs des champs, le bourdonnement incessant des mouches la poussait à se relever et à poursuivre son chemin.

Après Lille, Tournai et Mons, Maria continua à marcher en direction de l'est en compagnie de sa sœur et de son beau-frère. Sur la route, la présence d'engins militaires marqués de croix aux branches noires et blanches se faisait toujours plus forte. Dès qu'elle croise un soldat habillé en vert-de-gris, son cœur se serre et se met à battre la chamade. Elle baisse les yeux au sol, pour ne pas se faire remarquer. Ce ne sont pas seulement les victimes de Dinant qui lui reviennent en tête, mais aussi ceux de Liège. Marie Malherbe, la femme de son cousin Simon, lui a maintes fois raconté ce que sa mère lui a déjà confié. Le 20 août 1914, sur la place de l'Université, autrefois place des Jésuites, dix-sept civils sont choisis au hasard pour y être fusillés.

Forcée d'assister avec d'autres à ce terrible spectacle, celle qui n'est pas encore la mère de Marie enfonce son visage dans les jupons de sa sœur ainée. Malgré sa soudaine cécité, elle entend tout : les vociférations d'un officier coiffé d'un casque à pointe, le tapage d'une série de bottes placées au garde-à-vous, le grincement métallique des culasses d'acier, l'effroi à peine contenu des témoins, le fracas des détonations, le parfum de poudre noir et le bruit sourd des corps en chute libre. Avec les années, ce son étouffé devient vacarme. Chaque fois qu'elle repense à ce matin d'été, elle ne peut s'empêcher de raconter cette histoire. Pour elle, il ne s'agit pas d'une anecdote, mais d'un garde-fou contre l'oubli.

À la plus grande surprise du petit groupe, aucun soldat ne leur prêta la moindre attention, et ses membres arrivèrent sans encombre en vue de Charleroi. Moins de trente kilomètres séparaient maintenant Maria

de Franière. Josée et Marcel, qui habitaient Soye, un petit village situé un peu plus au nord, allaient devoir marcher deux ou trois kilomètres de plus avant de pouvoir réintégrer leur domicile. Avec de la chance, un charretier croisé en chemin leur offrirait peut-être de les reconduire jusqu'à bon port. Autrement, ils convinrent de couper à travers champs et de longer la Sambre, pour s'économiser quelques heures de marche. Mais avant de pouvoir mettre ce plan à exécution, ils devaient encore traverser la cité ouvrière qui se dressait devant eux.

Aux portes de la ville, ils furent accueillis par un spectacle inattendu : un officier allemand, en grande tenue d'apparat, les salua aimablement du haut de son cheval. À ses côtés se tenait sur ses pieds son ordonnance : un jeune homme aux cheveux lumineux et aux yeux clairs. Le chérubin serrait dans ses mains les poignées d'un plateau rempli de tranches de jambon. Le cavalier s'approcha d'eux et leur dit :

*-Bitte!*

Affamée, Maria tendit les bras vers cette offrande inespérée. Mais juste avant de saisir un morceau de viande pour s'en repaître goulûment, le visage sévère et courroucé de la mère de Marie Malherbe fait irruption dans son esprit. Le regard de la revenante exprime sans ambiguïté l'injonction dont il est porteur. En plus de transgresser un tabou, cette main tendue prend la forme d'un second crime commis à l'encontre des victimes de Dinant et de Liège. L'appétit de Maria disparaît sous le poids de la honte qui l'envahit. Au dernier moment, elle se ravise et retire sa main, avant de reprendre son chemin. Josée et Marcel suivirent son exemple. Sans le réaliser, ils pénétraient maintenant dans un nouveau territoire : celui de l'Occupation. Pour les cinq prochaines années, ils ne seraient plus les maîtres de leur destinée et leur volonté se heurterait sans cesse à l'arbitraire.

\*\*\*

Ma maladie ne s'attaque qu'à mes muscles volontaires, ceux qui me permettent d'effectuer des mouvements répétitifs : ouvrir et fermer les yeux, soulever et déposer une tasse de café, monter ou descendre les marches d'un escalier. Par exemple, si je planifiais une promenade au parc Jarry, je pourrais parcourir les cent premiers mètres de mon itinéraire sans aucune difficulté. Au-delà de cette distance, mes forces m'abandonneraient progressivement, au point qu'il me serait impossible de poursuivre mon chemin. Je devrais alors m'asseoir, prendre deux comprimés de Mestinson et attendre de retrouver mon

tonus perdu. Dans ces conditions, il va sans dire que je préfère rester étendu sur mon lit, caché derrière ces rideaux qui me séparent de ce monde auquel je n'ai plus l'impression d'appartenir.

Tandis que j'observe justement leur pan onduler mollement (j'ai laissé la fenêtre entre-ouverte pour aérer ma chambre), une mouche se pose sur ma table de chevet. Elle est si proche que je peux l'observer à loisir. Avec son lustre émeraude, ses ocelles orangés et ses antennes noires, elle semble venue d'un autre monde. Normalement, j'essaierais d'évincer l'importune drosophile, mais je sais le combat perdu d'avance. Si je devais me lancer à sa poursuite, il me faudrait bondir hors du lit, traverser cette pièce double qui me sert à la fois de chambre à coucher et de bureau, m'engager dans le long corridor qui mène au salon, avant d'atteindre la cuisine où mon adversaire se serait probablement réfugié au plafond. Mais dans ma condition, je ne me sens pas la force d'entreprendre une telle croisade et préfère m'accommoder de cette colocation.

Je gis maintenant sur le plancher au pied de mon téléviseur. Comme je l'avais prévu, la mouche s'est réfugiée sur l'ampoule éteinte du plafonnier. Je pensais pouvoir l'ignorer, mais le battement continu de ses ailes diaphanes s'est immiscé dans mon cerveau comme une idée à combustion lente, et je n'ai eu d'autre choix que de prendre les armes. Autour de moi s'éparpillent les preuves de mes autres défaites : les feuilles jaunissantes de mon philodendron, les factures non payées abandonnées sur la table à café, les moutons de poussière rassemblés par troupeaux entiers sous mes divans.

Après avoir repris possession de mes forces, je pourrais arroser ma plante assoiffée, m'acquitter de mes dettes via le site de mon institution financière et passer la balayeuse. La vérité, c'est que tout cela m'indiffère : je continue à regarder dépérir la végétation qui m'entoure et dégringoler ma cote de crédit sans réagir. Je suis à la fois la victime d'une lente noyade et le témoin impassible de celle-ci. J'ai tenté de parler de cette apathie avec mon père dans l'espoir qu'il m'aide à me ressaisir. Habituellement, il est de bon conseil. Mais après m'avoir écouté, il ne s'est permis que ce seul commentaire :

-Instaure des prélèvements automatiques, ça t'évitera beaucoup d'ennuis.

Même si elle est pleine de bon sens, la suggestion de mon père n'a toutefois pas répondu à mes attentes. En vérité, je n'étais pas à la recherche d'une solution. J'espérais plutôt une conversation interactive, un constant va-et-vient de questions et de réflexions, grâce à laquelle j'aurais peut-être pu commencer à comprendre cet autre mal dont je souffre. Malheureusement, dès que je refuse de le deviner et que je

force la conversation, son langage se raréfie au point de ne plus se résumer qu'à de courtes phrases. Même si je peux comprendre qu'un parent puisse se sentir démuni devant son enfant malade, son incapacité à me faire face est telle que je lui subodore une origine plus profonde.

À défaut de pouvoir lui parler, je tends l'oreille aux échos de la ville qui me parviennent à travers la fenêtre entrouverte : friction des feuilles mortes poussées par le vent le long des trottoirs, ronchonnements d'enfants rappelés contre leur gré à leurs devoirs, coup de klaxon d'automobilistes essayant d'escroquer l'heure de pointe de quelques minutes. Tous ces sons marquent une cadence à laquelle je ne suis plus convié. Ma vie se résume à attendre que mon père retrouve la parole et que mon état soit assez stable pour permettre à mon chirurgien de m'opérer. D'ici là, il n'y a rien à espérer de ce présent qui ne conduit qu'à lui-même. Je dois me contenter de ce lit et de mon oreiller pétri de mes rêves passés. Au moins, le bourdonnement de ma colocataire s'est éteint, pour laisser place aux bêlements silencieux des moutons de poussière dispersés aux quatre coins de mon appartement.

\*\*\*

Lorsque Maria remet finalement les pieds chez elle, elle trouva Ferdinand au jardin. Concentré sur sa tâche, il ne remarque pas son arrivée. Toute son attention se porte sur ses ruches qu'il a dû abandonner précipitamment au début de la guerre. Colonies fragiles, il craint pour leur santé. Mais le bourdonnement qui s'en échappe est de bon augure. Un peu plus au sud, Josée et Marcel retrouvaient également leur demeure. À leur grande surprise, celle-ci n'avait pas souffert des combats. Ce ne fut qu'une fois à l'intérieur, qu'ils réalisèrent que de nombreux Allemands s'y étaient installés brièvement. Dans le mur faisant face à la cuisinière, cinq clous y avaient été enfoncés. Écrasés un peu partout sur le plancher, des mégots de cigarette de marque inconnue permettaient de suivre leurs déplacements. Autrefois pleines, leurs armoires ne contenaient plus aucune provision, et la cave à vin ne conservait plus la moindre bouteille. Seul rescapé de ce pillage en règle : un kilo de café dissimulé par Marcel dans un tiroir à vêtements. Il lui incomberait maintenant de rationner ces grains de qualité dont l'approvisionnement se ferait de plus en plus difficile dans les mois à venir.

Peu d'informations circulent sur les quatre premières années de la guerre. On sait que Simon fut fait prisonnier aux abords du bois de Kalvee, non loin de Passchendaele, le vingt-huit mai, vers 15h00. Escorté par les Boches jusqu'à Morsleede, il sera ensuite transporté en train jusqu'à Soest, en Allemagne. D'abord interné dans l'Oflag VI-A, on le transférera par la suite dans un autre camp de prisonniers destiné aux

officiers, près de Prenzlau. Son père, Camille, un cheminot qui se passionnait pour la culture des hortensias, décéda d'une hépatite fulminante, au cours de l'hiver 1943, sans jamais avoir eu la chance de revoir son fils. Marcel reprendra son travail d'instituteur, laissant à sa femme Josée le soin de s'occuper de leur fils Pol. En contrepartie, il s'assurera que sa famille ne manque jamais de nourriture, en se procurant notamment du beurre auprès de différents contrebandiers, qu'il cachera dans les replis bouffants de ses pantalons de golf. Cet ingénieux stratagème lui permettra d'échapper tout au long de la guerre à la *Feldgendarmarie*, la police militaire allemande. Quant à Maria, elle troquera son métier d'enseignante pour celui de femme au foyer. Tombée enceinte à l'été 43, elle accouchera de son premier enfant en février 44.

Il ne reste que Ferdinand. Technicien en chimie de formation, il accepte un poste à la glacerie de Franière où il supervise l'utilisation du carbonate de sodium. Composé chimique obtenu à partir de sel, de craie et d'ammoniac, il permet d'abaisser la température de fusion de la silice, élément essentiel à la fabrication du verre. Chaque soir, lorsque Ferdinand rentre du travail, son corps dégage une odeur âcre et piquante. Maria, déjà en proie à de violentes nausées, tolère mal ce parfum. Lorsqu'elle insiste pour que son mari se lave avant de passer à table, ce dernier se fâche. Depuis le début de la guerre, sa personnalité ne cesse de changer : il parle avec circonspection de ses collègues de travail; il soupçonne ses voisins de vouloir lui dérober ses ruches; et il ressent la présence d'une entité maline à l'intérieur de la maison. Impuissante, Maria se rend souvent dans sa chambre à coucher pour s'agenouiller devant l'icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours. En serrant son ventre dans ses mains, elle prie aussi pour être libérée de ce démon.

Durant les deux premières années de l'Occupation, rien ne permettra de croire que la Belgique sera un jour libérée : les divisions blindées allemandes, les *Panzerdivisionen*, sont aux portes de Moscou; Rommel, le Renard du désert, s'apprête à attaquer l'Égypte; et la bataille de l'Atlantique semble tourner à l'avantage de la *Kriegsmarine*, dont les sous-marins envoient par le fond d'innombrables navires alliés. Ce n'est qu'après la défaite allemande d'El-Alamein en novembre 1942, et la reddition du maréchal Friedrich Paulus à Stalingrad en janvier 1943, que l'espoir refit lentement surface dans le Plat Pays. En effet, ces victoires, bien qu'encore lointaines, coïncidèrent avec le début des bombardements de la 8<sup>e</sup> Air Force américaine sur le centre de l'Europe. Le 5 avril 1943, l'usine Minerva, localisée près de la ville d'Anvers et chargée par la *Luftwaffe* de la réparation de ses moteurs d'avion, devint le premier objectif en territoire belge touché par des bombes *Made in USA*. Si l'opération ne fut pas couronnée de succès (l'usine ne subit que des dégâts mineurs), elle eut au moins le mérite d'annoncer aux populations occupées que les puissances

alliées passaient enfin à l'offensive. Cette attaque signala également aux habitants de la Belgique le prix qu'ils devraient payer pour leur libération. Si deux bombes américaines atteignirent leur cible, le reste des engins explosifs largués du haut des airs s'abattirent sur un village situé non loin de la manufacture, tuant et blessant plus de deux mille civils en moins de huit minutes.

Dès lors, les bombardements se succédèrent, pour culminer au printemps 1944, en préparation au débarquement de Normandie. Même si la région namuroise avait été épargnée jusque-là, Maria, enceinte de son deuxième enfant, se précipitait aux abris dès qu'une alerte anti-aérienne était lancée. Avec sa fille Annie posée sur ses genoux, elle restait immobile parfois des heures entières, jusqu'à ce que les sirènes ne se fassent plus entendre. Entre juin et juillet 1944, les raids alliés sur la Belgique s'estompèrent pour un temps, avant de reprendre avec force à partir de la mi-août. Cherchant à bloquer la retraite des forces allemandes, l'aviation alliée frappait sans relâche les différents nœuds de communication, notamment les constructions permettant de traverser la Meuse. C'est ainsi qu'à Namur, le 18 août, le pont du Luxembourg fut bombardé. Si l'ouvrage résista aux bombes, dans la ville, six-cents immeubles se trouvèrent éviscérés et leurs entrailles répandues sur les pavées.

Aujourd'hui encore, on ignore le nombre de morts civils. En 2014, soixante-dix ans après la tragédie, on installa une plaque commémorative sur la façade latérale de l'ancienne Bourse du Commerce, l'actuel Palais des Congrès, rue du Beffroi. Le choix fut fait de ne pas indiquer le nom des victimes sur le mémorial. On décida plutôt d'inscrire qu'il y eut au moins 330 tués cette journée-là. Différentes raisons justifiaient cette décision. D'abord, de nombreux restes humains ne purent jamais être identifiés. Ensuite, personne ne saurait dire combien de citoyens décédèrent des suites de leurs blessures, ni combien de survivants se laissèrent possiblement mourir de chagrin dans les mois qui suivirent cette tragédie. Pour ne pas laisser les coudées franches à l'oubli, la mémoire dut ici prendre la forme d'une fosse commune.

Le 26 août 1944 en début de soirée, Maria s'impatientait dans sa cuisine. Le repas attendait sur la table de la salle à manger depuis une demi-heure, et Ferdinand ne répondait toujours pas à l'appel. En son for intérieur, elle craignait qu'il se soit encore une fois pris la tête avec son supérieur. Depuis plusieurs semaines, il accusait ce dernier de vouloir le pousser à démissionner, incriminations répétées que la jeune mère de famille remettait volontiers en question. Si elle ne savait rien de ce contremaître, elle connaissait bien la méfiance exagérée que son conjoint entretenait à l'égard de tous et chacun. Irritée par son retard, elle se décida finalement à s'ornementer d'un châle et se rendre à la glacerie pour en avoir le cœur net.

Comme elle habillait Annie dans le vestibule, elle entendit quelqu'un crier son nom. Curieuse, elle entrouvrit la porte et découvrit son voisin au milieu de la rue qui pointait en direction du ciel :

-Attention, les Américains...

La voix est emportée par le souffle chaud de la déflagration. Mère et fille sont projetées au sol. La porte entrouverte fait office de bouclier. Plusieurs éclats sont arrêtés, de nombreux trouvent leur chemin jusqu'à elles. Maria ne ressent rien. Annie est trop jeune pour exprimer quoi que ce soit. Un cratère à la place du voisin. Atomisé, il ne reste rien de celui qui lui offre régulièrement des légumes de son jardin. Il n'appartient pourtant pas encore à l'imparfait. L'esprit de Maria relève toujours de l'instant qui précède l'explosion. Ce qui survient par la suite se situe à l'extérieur du temps. Il s'agit toujours d'une paisible soirée d'août. Dans les arbres autour de la maison, les rossignols fredonnent des trilles mélodieux. Maria s'arrête pour les écouter. Un bruit inhabituel se joint également à leur chorale. Un son qui ressemble à des pleurs. Un filet rouge coule le long de ses jambes. Les langes d'Annie sont imbibés de sang. Elle hurle à tout rompre. La mère revient à elle : se mettre à l'abri avant d'examiner leurs blessures. Après, aller voir le voisin pour lui demander quelques chicons. Les bombes tombent toujours. Ferdinand devrait bientôt arriver. Le ciel laboure la terre.

\*\*\*

J'observe le visage dans le miroir. Avec ses joues boursouflées et ses yeux bagués de cernes profonds, je cherche à me persuader qu'il m'appartient bel et bien. Les changements sont apparus si rapidement, que je ne peux m'empêcher d'en douter. Je reconnais ma tignasse noire, mes yeux bleu clair et mon menton en galoché. Cette image, c'est celle qui apparaît sur ma carte d'employé, mon permis de conduire et mes deux passeports. Peu importe, ce n'est pas suffisant. Pour m'en persuader, je fronce les sourcils, gonfle mes joues d'air et tourne la tête de chaque côté. Mon sosie obtempère, sans pour autant réussir à dissiper complètement le sentiment d'étrangeté qui m'habite. Pour y parvenir, je dois me pincer, ou piquer ma peau avec une fourchette, comme si seule la douleur pouvait me confirmer à moi-même.

Ce n'est pas seulement mon visage qui s'est transformé : une acné pustuleuse grêle mes épaules, mes seins se sont mis à grossir et des vergetures violacées balafrent mon ventre. Je n'ai plus l'impression d'être fait de chair et d'os, mais de plasticine. Cette métamorphose cependant n'est pas le fruit du mal qui m'afflige, mais de la Prednisone qu'on me prescrit à forte dose pour me garder en vie. Ce paradoxe me

rappelle le Dr Rizzi, un pneumologue qui m'a enseigné lorsque j'étudiais à l'Université de Montréal. Alors qu'il passait en revue les différents traitements de la maladie pulmonaire obstructive chronique, il s'était montré très clair :

-Si vous devez prescrire de la Prednisone à un patient, prescrivez toujours la plus petite dose possible, le moins longtemps possible.

Abolition de la sensation de satiété, diabète, hypertension, ostéoporose, atrophie musculaire : ses effets secondaires rappellent l'ancien concept de *pharmakon*. Nécessaire à ma survie, ce remède est également ce qui me tue à petit feu. Je dois néanmoins le prendre, en attendant que mon système immunitaire soit partiellement supprimé par l'Imuran, ce qui devrait prendre environ six mois. Ce n'est qu'ensuite qu'il sera envisageable de sevrer la Prednisone. Pour l'heure, un pus douloureux s'écoule toujours de mes nombreuses pustules. Rassemblés pêle-mêle sur ma vanité, les pommades et les onguents s'accumulent : peroxyde de benzoyle, phosphate de clindamycine et rétinoïdes. Indifférentes, mes lésions se font chaque jour plus profondes et plus douloureuses. Seule consolation : contrairement à Narcisse, je ne risque pas de tomber amoureux de mon propre reflet et de le poursuivre jusqu'aux abords du Styx. Ironiquement, je souffre moins de ma maladie que de cette laideur. Aucun de mes proches, en me regardant, ne peut ignorer ma situation, sauf mon père, bien sûr. Chaque fois que je lui parle de mon apparence et du découragement qu'elle fait naître en moi, il me répond :

-Arrête de te regarder dans le miroir!

Son ton est irrité, comme s'il s'imaginait que je passais le plus clair de mon temps à demander : miroir, mon gentil miroir, qui est la plus belle du royaume ? Au moins, il n'essaie pas de m'encourager avec des formules consacrées par l'usage. Combien de fois un proche a tenté de me consoler, en m'assurant que mon physique n'avait pas tellement changé? Chaque fois que cela s'est produit, je me suis senti comme Cyrano de Bergerac, à l'Hôtel de Bourgogne, lorsqu'un fâcheux trouva bon de lui dire que son nez était petit, tout petit, minuscule et que le fier Gascon lui répondit : *comment? M'accuser d'un tel ridicule?* Autour de moi, personne ne semble comprendre qu'aucune parole ne peut mettre en échec l'évidence. Chercher à me convaincre que ma figure ne ressemble pas à la lune, avec ses rondeurs opalines et ses cratères disséminés, c'est nier ma réalité. Si mon corps est le même qu'autrefois, alors mes lamentations sont exagérées et ma douleur infondée. J'espère seulement que quelqu'un trouvera bientôt le courage de me confirmer à ma propre image.

\* \* \*

Maria et Annie survécurent au bombardement de la gare de Franière et, par extension, à celui de leur propre maison. En contrepartie, l'importance des dégâts à la toiture, ainsi qu'à l'un des murs porteurs, rendait ce lieu inhabitable. Malgré l'opposition initiale de Ferdinand, la famille trouva refuge chez les parents de Maria, à Soye. Les premières semaines de cette cohabitation forcée furent difficiles. Lorsqu'il ne travaillait pas à la glacerie, miraculeusement épargnée par les bombes, le gendre d'Henri et de Séraphine se montrait distant et revêche. Le soir, il lui arrivait de soliloquer des heures entières au salon. Pour éviter d'être en sa présence, le propriétaire des lieux occupait ses journées à rebâtir la maison de sa fille. Maçon de formation, il connaissait tous les secrets du mortier et de la brique. D'après son petit-fils, l'origine de son savoir-faire remontait à la Première Guerre mondiale. Fait prisonnier par les Allemands vers la fin de 1914, les soldats du Kaiser l'avaient semble-t-il forcé à participer à la reconstruction de l'abbaye du Mont Saint-Michel en Normandie. À sa libération, au lieu de regretter ses années de captivité, l'ouvrier décida plutôt de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de mettre à profit cette expertise développée bien malgré lui. S'il y avait bien une chose que ce monde en ruine pouvait lui offrir, c'étaient des murs à rebâtir.

Même si cette version circule encore aujourd'hui chez ses descendants, les Allemands ne peuvent avoir forcé Henri Somville à participer à la réfection de cet édifice religieux entre 1914 et 1918, puisqu'ils n'atteindront jamais la Normandie durant cette période. Il est néanmoins possible qu'il ait collaboré à de tels travaux entre 1901 et 1938, période au cours de laquelle de nombreux bâtiments laissés à l'abandon seront remplacés par des pastiches de style néo-normand et néo-gothique. Encore une fois, aucune preuve tangible ne permet de supporter cette possibilité. Henri restera taciturne jusqu'à sa mort, caché derrière ses larges moustaches et la suture de ses lèvres closes. Ce mythe s'est sans doute développé dans le terreau fertile de son propre silence.

Malgré cette période de colocation difficile, une certaine fébrilité régnait chez les Somville. Bruxelles venait d'être libérée le 3 septembre par la 2e Armée britannique, et Namur, le 5 septembre par des troupes américaines. Quant à l'Armée rouge, elle se trouvait aux portes de la Prusse-Orientale. Prise en étau, Henri n'en doutait pas, l'Allemagne capitulerait d'ici Noël. En mars 1945, contrairement aux prédictions du tailleur de pierre, les forces hitlériennes continuaient pourtant à se battre. L'opération aéroportée *Market Garden*, lancée aux Pays-Bas par le maréchal Montgomery, dont l'objectif était d'atteindre la Ruhr, cœur

économique du Troisième Reich, avait échoué. Le premier front biélorusse, commandé par le maréchal Zhukov, piétinait quant à lui devant l'Oder, à soixante-dix kilomètres de Berlin. Et des bombes volantes, lancées depuis Peenemünde, un petit port du nord de l'Allemagne, pilonnaient sans relâche les villes d'Anvers et de Liège.

Même si ces attaques n'avaient pas pour objectif la région namuroise, Maria était incapable de rester calme. Dès qu'un bruit inhabituel se faisait entendre, elle sortait au jardin et scrutait l'azur en y cherchant des formations d'avions. Chaque fois, elle n'y trouvait qu'immensité et formations nuageuses. Elle profitait néanmoins de ces occasions pour charger ses poumons d'air frais. Comme au temps de l'Exode, la nature reprenait ses droits. Même si des chutes de neige survenaient encore à l'occasion, l'élévation graduelle du mercure empêchait toute nouvelle accumulation. Par endroits, muscaris, perce-neiges et crocus émergeaient de la terre humide. Dans les arbres, hirondelles et sarcelles, après avoir passé l'hiver au-delà du Sahara, répandaient leurs notes, comme les fermiers leurs semences. C'est à cet instant que le cœur de Maria se met à battre la chamade. Lorsqu'elle regarde à nouveau autour d'elle, les signes du printemps ont disparus. Elle porte ses mains sur son ventre et jette un œil par-dessus son épaule. Dans le ciel, les mêmes stratus et cumulus. Elle ressent pourtant la présence de la mort à ses côtés. Elle se love dans chaque bourgeon, chaque nouvelle pousse, mais surtout dans le gazouillis incessant des oiseaux. Maria essaie de se calmer. Le temps passe sans passer : toujours cette impression d'imminence. Il n'y a pourtant aucun danger. Elle le sait et se le répète. Rien n'y fait : la sensation se fait plus forte. Effrayée, elle décide finalement de se réfugier à la cave, pour se mettre à l'abri des bombes et du chant des oiseaux.

Si quelqu'un avait demandé à Maria de lui raconter en détail la soirée du 26 août 1944, elle lui aurait sans aucun doute parlé du repas qui refroidissait et de Ferdinand qui n'arrivait pas. Elle se serait souvenue de l'odeur du gazon, de la bise qui soufflait au jardin et des fleurs qui refermaient leur corolle pour la nuit. Elle aurait ensuite parlé des hirondelles et des sarcelles, mais surtout de la cantate des rossignols. En les évoquant, elle aurait peut-être pensée qu'à travers leur chant, ils avaient tenté de la prévenir de l'imminence du bombardement de la gare de Franière. Étonnée par sa propre idée, elle se serait alors demandé : et si leurs gazouillis n'étaient plus musique à ses oreilles, mais sirènes, comme celles du comité de défense anti-aérienne de son village? Elle aurait alors réalisé que le printemps la replaçait sur les routes de l'Exode et le chant des rossignols dans le vestibule de sa maison. Dans ses propres mots, elle aurait également compris que l'effroi condamne au présent, et que pour donner du sens à l'impensable, il faut parler jusqu'à ce qu'une métaphore surgisse pour lier l'indicible à une image assimilable par l'esprit.

Malheureusement, Maria restera muette toute sa vie et ne fera jamais cette découverte. Jusqu'à sa mort, elle craindra les oiseaux et les bourgeons printaniers.

\*\*\*

Le 13 mars 1945 en matinée, Maria fut réveillée par les déflagrations d'une batterie anti-aérienne. Un V1 ou un V2 lancé depuis Peenemünde, au lieu de tomber sur Anvers ou une autre ville portuaire, avait selon toute vraisemblance continué sa route vers le sud. Alourdie par quarante semaines de grossesse, elle avait réussi à s'extirper non sans mal de son lit, pressée de se réfugier au sous-sol avec ses parents et sa fille Annie. Mais au moment d'enfiler ses pantoufles, un filet d'eau clair se mit à couler le long de ses jambes. Énergée, elle appela sa mère à l'aide. En apercevant le liquide sur le plancher de bois, Séraphine cria à son tour :

-Henri, viens vite!

Elle força ensuite Maria à reprendre le lit, avant d'ordonner à son mari qui venait d'entrer dans la chambre :

-Va chercher de l'eau et des serviettes!

D'abord intermittentes, les contractions se firent de plus en plus fortes. Séraphine encourageait sa fille à contrôler sa respiration. Bonne élève, Maria fit tout ce qu'elle put pour prendre de profondes inspirations, auxquelles suivirent de longues expirations. Mais autour d'elle, il n'y a que le bruit des explosions. Les murs tremblent, le plafond au-dessus d'elle se lézarde. Séraphine cherchait à calmer sa fille :

-L'alerte est terminée, il n'y a plus de danger.

Alors pourquoi les bombes continuent-elles de tomber à toutes les deux ou trois minutes? Pour éviter les shrapnels, elle essaie de se recroqueviller, mais Séraphine l'en empêchait. Elle se demande également pourquoi personne ne cherche à se mettre à l'abri? La douleur est de plus en plus forte. Un éclat a dû encore une fois trouser sa chair. Le sang se répand sur la literie. Elle devra frotter une journée entière pour faire disparaître ce cerne. Elle est blessée. Annie aussi. Combien de temps depuis le début du bombardement?

Sa montre de poche en main, Henri n'en démordait pas : moins de trente minutes. Tout allait trop vite. Séraphine ordonna à son mari de faire quérir le médecin du village par leur voisin. C'est inutile, Maria le sait bien : il est mort vers la fin de l'été. De lui, il ne reste qu'un cratère défigurant le centre du village. Elle espère néanmoins qu'il pensera à lui apporter des chicons. Cette pensée est rapidement chassée par une nouvelle salve de douleur. Elle redouble d'effort pour se délivrer du mal. Sa peau se fissure, ses ligaments se déchirent. Séraphine rappela son mari. L'enfant est emporté dans un torrent d'hémoglobine. Annie est touchée ? Non, c'est un garçon!

\*\*\*

Maria serrait son fils contre elle sans se soucier du sang qui continuait à s'évader de son entre-jambe. Si près de la mort, elle ne ressentait plus la peur. À ses côtés, Henri guettait anxieusement l'arrivée du médecin à travers la fenêtre de la chambre à coucher. Séraphine essayait quant à elle de stopper l'hémorragie en appuyant fermement sur le bas ventre de sa fille. Pendant ce temps, le nouveau-né se tortillait en remuant les lèvres. Au bord de l'évanouissement, Maria aperçut l'icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours posée sur la table de chevet. Revêtue de son manteau bleu, la Sainte Vierge tenait sur ses genoux l'Enfant-Jésus habillé de vert, symbole de vie. Tous deux étaient entourés d'une auréole d'or pour rappeler la lumière incréée et éternelle de Dieu. Cette vision lui instilla le courage d'offrir son sein à son enfant qui s'empressa de le prendre.

La mère et l'enfant n'étaient pas seuls. D'un côté se trouvait l'archange Saint-Gabriel, annonciateur des bonnes nouvelles, et de l'autre, l'archange Saint-Michel, triomphateur de Satan. Le chef de la milice céleste tenait dans ses mains la lance avec laquelle il avait terrassé le démon. C'est alors que Maria pensa pour la première fois à Ferdinand. Il est retourné la veille à Franière pour veiller sur ses ruches, miraculeusement épargnées par les bombardements. Même si les travaux de reconstruction ne sont pas encore terminés, il préfère y passer la nuit, persuadé qu'on veut toujours lui voler son bien. Il soupçonne d'ailleurs le facteur et le laitier de faire partie du cercle des conspirateurs.

Lorsque Maria se promenait dans les rues du village, elle pouvait entendre les murmures de ses concitoyennes dans son dos. Si certaines la plaignaient, plusieurs mégères se moquaient de cette femme qui avait décidé de prendre pour époux cet homme né à Couillet, près de Charleroi, comme si cela expliquait quoi que ce soit. Même les horreurs de la guerre n'avaient su changer la nature de ses commères qui ne vivaient que pour se repaître du malheur des autres.

Étendue sur son lit, Maria ne pensait plus à elles ni à Séraphine qui tentait de la garder éveillée. Dehors, les oiseaux ne chantaient plus et elle pouvait enfin s'endormir en toute quiétude. Tranquillement, ses yeux se refermaient pendant que son enfant s'abreuvait encore à son sein. Son corps, lui, s'enfonçait dans le matelas, comme s'il voulait se pratiquer avant sa mise en terre officielle. C'est alors qu'on cogna à la porte de la maison. Le docteur était là.

## II.

La réponse de Paul se fait toujours attendre. Son ami insiste : doit-il oui ou non couper les ailes du poulet avant de le faire cuire pour l'empêcher de s'envoler ? Mais l'oiseau reste là, sur le bord de la fenêtre, tandis qu'une pluie de coups s'abat sur le fils de Ferdinand. Son père en est convaincu : incubes et succubes ont infiltré sa maison, à commencer par sa propre chambre à coucher. Que peut-il faire ? Les Allemands tirent dans ses flancs et le commandant de division ne peut lui dépêcher des renforts. Simon n'arrive pas à se décider : résister ou déposer les armes pour sauver le reste de ses hommes ? Moi aussi, je dois tenir jusqu'à l'aube. Lorsque le soleil se lèvera, je saurai enfin si cette noircissure est réelle ou le simple fruit de mon imagination. Maria n'en sait rien, elle se contente de frotter, même si le sang refuse de disparaître. Paul se manifeste finalement : surtout, ne pas lui couper les ailes, pour qu'une chose au moins puisse s'évader de cet endroit !

\*\*\*

Des trous de mémoire persistent. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis étendu au milieu du bar à vin Pullman, situé sur l'avenue du Parc. L'endroit est bondé de jeunes professionnels cherchant à s'afficher avant de boire et de manger. Je me commande un verre de *Château Lamothe Bergeron 2005*, dont le prix équivaut à celui d'une bouteille en succursale. Comme je le disais : d'abord s'afficher. Ce n'est pas ma seule parure. Même si je ne pratique pas la plongée sous-marine, je porte au poignet ma montre *Oris* modèle *Aquis*. Je suis également habillé d'une chemise *Burberry* achetée chez *Harry Rosen*. Mes amis me relatent le cours des événements. Je suis arrivé vers 19h00, souriant, mais les traits tirés. Vers vingt heures, je me serais levé pour commander directement un autre verre au bar au lieu d'attendre le retour de notre serveur. Je voulais peut-être observer les flocons de neige scintiller et virevolter dans le faisceau des phares de voiture ? Au lieu de revenir m'asseoir, j'aurais continué à faire le va-et-vient entre notre table et la salle de bain. D'après eux, ma démarche était bancale, pour ne pas dire ébrieuse. Finalement, je me serais écroulé sur le plancher, inconscient. Lorsque je reprends mes esprits, mes vêtements sont maculés de Haut-Médoc. Une serveuse se précipite vers moi. Des clients ricanent : ils s'imaginent assister à la chute d'un ivrogne. De mon côté, je pense à une syncope, à cause de l'alcool et de la chaleur. Inquiets, mes amis me

prennent bras dessus, bras dessous, et me reconduisent chez moi. Une semaine plus tard, je suis invité chez une amie neurologue, à Saint-Hippolyte, au bord du lac Connelly. Je crois que c'est son anniversaire ou son *baby shower*. En me voyant entrer, elle se fige :

-Depuis quand tu louches?

Elle n'attend pas ma réponse et m'entraîne dans sa salle de bain. Lampe de poche en main, elle me demande de bouger les yeux de haut en bas et de droite à gauche. J'essaie de la rassurer en lui expliquant que je me sens tout simplement fatigué. Bien sûr, elle ne m'écoute pas. Quelque chose l'inquiète : mon œil gauche n'arrive plus à suivre correctement son jumeau de droite. Lorsque j'essaie de regarder sur le côté, comme on le fait pour vérifier son angle-mort sur la route, ma vision se dédouble légèrement. Mon amie n'est plus vêtue d'une jolie robe, mais d'un sarrau blanc. En quelques mots, elle veut savoir si j'ai présenté, au cours des dernières semaines, d'autres symptômes : céphalée inhabituelle, difficulté d'élocution ou trouble d'équilibre? Mis à part ma mésaventure récente au Pullman, et peut-être une lourdeur inhabituelle dans les bras, je lui réponds que non, rien de nouveau. D'un seul coup, son visage se transforme :

-Pourquoi tu n'es pas allé consulter à l'urgence? En tant qu'infirmier praticien spécialisé, tu dois bien savoir que diplopie et syncope, ce sont des symptômes qui doivent toujours être investigués!

Sur quoi, elle téléphone à l'hôpital de Saint-Jérôme, pour m'obtenir un rendez-vous avec l'une de ses collègues. Le lendemain, je rencontre en effet la Dre Langlois dans son bureau : un espace exigu situé au quatrième étage du pavillon principal. Les persiennes à demi-closes laissent filtrer une luminosité de fin de journée. Après une longue anamnèse, suivie d'un examen physique complet, elle m'annonce qu'elle va me faire hospitaliser aux urgences. Selon elle, c'est la seule façon d'obtenir un scan cérébral en moins de vingt-quatre heures. Je redescends au rez-de-chaussée pour m'inscrire au triage. Lorsque l'infirmière chargée de m'attribuer une priorité appelle mon nom, je lui remets le billet que Dre Langlois m'a préparé. Dix minutes plus tard, je suis couché sur une civière sans avoir eu à voir l'urgentologue. On me place ensuite à l'écart des autres patients, dans un corridor peu fréquenté, puisque je ne nécessite pas une surveillance constante. Trois ou quatre heures s'écoulaient avant que je ne sois conduit au département de radiologie. Vers vingt-deux heures, ma neurologue vient me trouver, pour me donner les conclusions préliminaires du radiologiste :

-Il y a une tache, au centre de votre tronc cérébral, qui pourrait expliquer vos symptômes.

Situé à la base de l'encéphale, ce faisceau de tissus nerveux contrôle les fonctions respiratoires, le rythme cardiaque et la température corporelle. Au cours du sommeil, il paralyse également le corps, pour nous empêcher de vivre nos rêves. Si cette ombre se révèle être une tumeur, elle s'opposera à toutes ces fonctions en grossissant. Ma spécialiste le sait bien et tente de se faire rassurante :

-Vous savez, il pourrait s'agir d'un accident vasculaire ou d'un foyer de tuberculose, ce qui ne serait pas impossible puisque vous avez déjà travaillé au Nunavik. Dans tous les cas, pour préciser la nature de cette lésion, il vous faut passer une imagerie par résonance magnétique. Ce qui pourrait être fait demain matin, à condition que vous passiez la nuit ici.

J'accepte, sans songer à lui poser la moindre question. Toute mon énergie se concentre sur l'horloge murale. À la manière d'un cyclope, elle me fixe de son œil unique en m'indiquant de ses bras trop maigres la distance qui me sépare de l'aube prochaine. Avant de fermer les yeux pour la nuit, je décide de téléphoner à mon père pour l'informer de ma situation. Silencieux, il m'écoute jusqu'au bout, sans jamais m'interrompre. Lui-même étant médecin, je me serais attendu à ce qu'il m'interroge davantage. Une seule question semble lui brûler les lèvres :

-Tu veux que je vienne te voir?

Il me place dans une position impossible : je suis à Saint-Jérôme et lui dans sa maison au bord du lac Magog. De jour comme de nuit, la traversée du parc du Mont-Orford est hasardeuse en hiver, surtout entre Eastman et Knowlton, où les dérapages sont nombreux. Le secteur de Berthierville, avec ses champs à perte de vue et ses arbres trop petits pour contrarier la ferveur du vent, est également propice aux dérapages. À l'aube de ses soixante-dix ans, il a passé l'âge de conduire la nuit, quoi qu'il en dise.

-Non, ce n'est pas nécessaire. De toute façon, l'heure des visites est bientôt terminée.

Ce n'est pas tout à fait la vérité, mais cela nous offre à tous les deux une porte de sortie acceptable. Mon père n'insiste pas. Moi non plus.

-Dors bien, me dit-il avant de raccrocher.

-Toi aussi, lui réponds-je, sans savoir s'il m'a entendu.

\*\*\*

Pour de nombreuses familles, la guerre ne se termina véritablement qu'avec le retour des prisonniers. Simon Massart, le cousin de Maria, fut libéré par les soldats de l'Armée rouge en avril 1945. Ces libérateurs lui volèrent ses seules possessions : une gamelle cabossée, une fourchette aux dents tordues et son journal d'officier dans lequel il avait consigné, heure par heure, pendant dix-huit jours, les moindres détails de sa campagne militaire. Il avait réussi à le reconstituer de mémoire sur des petits bouts de papier, après la confiscation de l'original par ses geôliers, et à le dissimuler pendant cinq ans. Et voilà qu'après tout ce temps, on lui arrachait à nouveau cette partie de sa mémoire, comme si vainqueurs et vaincus s'étaient entendus pour le faire taire.

Simon ne parlera de son expérience des combats que vers la fin de sa vie. Dans le cadre d'un travail scolaire, sa petite-fille Caroline lui avait demandé la permission de l'interroger à ce sujet dans sa maison de Bruxelles. De peur d'oublier quelque chose, elle désirait également le filmer pour l'occasion. De bonne grâce, le vieux soldat s'était plié à cet exercice. Assis dans un fauteuil capitonné de velours vert, il se mit d'abord à parler d'Elie Bauche, ami châtelain de longue date, qui l'avait convaincu d'appliquer à l'École royale militaire. Selon l'aristocrate, il s'agissait de la seule façon, pour ce fils de cheminot, d'assurer son ascension sociale. Le vétéran aborda ensuite « la drôle de guerre », cette étrange période, s'étendant du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940, durant laquelle les différents belligérants s'observèrent sans s'attaquer. Sa voix était calme et son ton professoral. Posés sur les accoudoirs, ses mains ne bougeaient pas. En tapant sur le plancher à intervalles réguliers, seul l'un de ses pieds battait la mesure du temps.

Intimidée, Caroline regardait ses feuilles et relisait ses questions. Elle ne voulait pas non plus interrompre son grand-père, mais souhaitait arriver bientôt au véritable sujet de sa dissertation : le déroulement des combats. Elle hésita encore quelques minutes avant de prendre la parole :

-Mais Papi, à quel moment les Allemands ont-ils attaqué?

Dérangé dans sa narration, Simon s'arrêta de parler un instant, avant de reprendre son récit comme si de rien n'était. Sa petite-fille n'eut d'autre choix que de prendre son mal en patience. Il lui fallut attendre encore quelques minutes avant d'arriver avec lui au matin fatidique du 10 mai 1940.

-Quelques heures après le début de l'alerte générale, je rejoignis précipitamment ma position sur le Canal Albert. Avec ma section, je devais défendre l'entrée du pont de Viersel.

Simon parlait toujours à la même vitesse, d'un ton assuré et d'une voix précise, ce qui lui donnait à l'écran des airs de conférencier. Un détail commença néanmoins à trahir ce calme apparent. Immobiles jusque-là, les doigts de sa main droite s'étaient mis à gratter l'extrémité de l'accoudoir sur lequel ils reposaient un peu plus tôt. Mais cette démangeaison était si subtile, qu'elle échappa à l'attention de tous. Le récit suivit son cours :

-Le 11 mai à 01h52, mon commandant de bataillon me mit en garde : des parachutistes ennemis avaient possiblement infiltré nos lignes de défense. Je reçus donc l'ordre d'interdire toute circulation sur le pont. Un peu plus tard, mes hommes capturèrent en effet deux aviateurs allemands : je les fis rapidement transférer vers l'arrière.

À partir de cet instant, le regard du vieil homme se mit à se déplacer de la gauche vers la droite, avant de revenir à l'œil de l'objectif. C'était à son tour de se sentir intimidé par ce regard posé sur lui. Homme de principe, il n'allait pas pour autant rompre son engagement auprès de sa petite-fille. Pour se rasséréner, il avala d'un seul trait le verre d'eau posé sur la table à café, et réoccupa sa position sur le pont de Viersel auprès de ses hommes.

-Le 13 mai à 10h45, le commandant de mon bataillon m'ordonna de préparer le dynamitage du pont. Il me donna également l'ordre de le faire sauter en cas de menace directe et certaine de l'ennemi. Pour m'aider, je pouvais compter sur un piquet du Génie français.

Les épaules de Simon ne touchaient plus au dossier de son fauteuil. Quant à son pied, il était passé du larghetto à l'allegretto. Sa voix, elle, restait pourtant la même, comme si celle-ci était incapable de traduire l'agitation de son propre corps. Il poursuivit ainsi sa chronique en parlant du premier ordre de repli reçu le 14 mai, puis de la destruction du pont dont il avait assuré la protection pendant quatre jours sous la mitraille. À partir de là, son récit ne fut plus qu'une série de retraites successives vers l'ouest : Elversele, Blankenbergue, Le Coq, Schooren, Oeren... Il s'attarda longuement sur la gare de Git où il perdit de nombreux hommes sous les bombes des Stukas : Laporte, Prémont, De Bakker et Wentens. Le 26 mai, il arriva finalement à sa dernière position, près du village de Passchendaele, où des milliers de soldats canadiens étaient également morts au cours de l'automne 1917 sous les obus allemands.

-Autour de moi, je reconnaissais le bruit des armes automatiques. Un coureur tenta en vain une liaison vers la droite, avec les lanciers, mais fut abattu. À ma gauche, j'étais sans nouvelle de la 10e compagnie. Je désespérais.

Simon tournait maintenant sur lui-même au milieu du Salon. À l'écran, on ne voyait plus que son corps qui évitait la meurtrière des fenêtres. Sa tête, elle, avait disparue, mais sa voix continuait à se faire entendre :

-Les Allemands poussaient à gauche et à droite, en nous tirant dans les flancs. Pour protéger mes hommes, je me suis replié vers une nouvelle position défensive près d'un petit bois, pour tenter de reformer une ligne continue avec des unités voisines.

Deux jours plus tard, le 28 mai à six heures du matin, il fut fait prisonnier. Débuta alors un long périple à pied vers l'est, au cours duquel il traversa tour à tour Courtrai, Audenarde, Alost et Anvers. Ce ne fut qu'une fois arrivé près de la frontière hollandaise, qu'on le fit monter dans un wagon à bestiaux, et qu'il prit la direction de l'Allemagne. Dès lors, il ne sera plus jamais question des Allemands, mais des Boches. Avant de terminer son entrevue, Caroline souhaitait justement entendre son grand-père lui parler de ses années d'internement, mais le vétéran déclina poliment sa demande :

-C'est assez pour aujourd'hui, conclut-il.

La dernière image enregistrée du vieil homme le montrera assis dans son fauteuil en velours vert. Aucune suite ne viendra compléter son récit. Exception faite de cette bande vidéo et de lettres écrites en captivité conservées dans une boîte à chaussures, rien ne subsistera de cette expérience après sa mort. Marie Malherbe, sa femme, regretta longtemps de ne pas avoir cherché à le faire parler davantage de son expérience. Elle savait que, comme d'autres prisonniers, son mari était revenu des camps sans jamais en revenir, et que son silence l'empêchait de retrouver la quiétude du présent. Pour se pardonner, elle finit par se convaincre d'avoir respecté l'intimité de son mari. Mais sa retenue cachait possiblement une autre vérité. Sans le réaliser, peut-être avait-elle toujours craint de ne pas savoir accueillir ce qu'elle n'aurait jamais pu s'imaginer ?

\*\*\*

Je suis toujours le seul occupant de mon corridor. Les néons encastrés dans le plafond viennent de s'éteindre, et seule une lumière d'urgence s'offre pour prendre la relève. Je pourrais m'en inquiéter, ce qui n'est pas le cas : je jouis de mon isolement comme d'une promotion. Même en retrait de l'urgence, je devine l'activité qui y règne. Il suffit de prêter l'oreille et d'écouter les sons qui s'en échappent : tintamarre des ambulances, gémissements sporadiques, appels répétés à l'interphone, ordonnances verbales des médecins et pas pressés du personnel infirmier. Si on m'avait placé dans l'une des principales salles d'observation ou dans l'un des cubicules entourant le poste de triage, je n'aurais jamais pu me reposer. Ici, mis à part le tictac de l'horloge murale, personne ne se tient à mes côtés pour me déranger. Or, comme je savoure ma chance, deux nouvelles civières viennent se joindre à la mienne pour former un petit train de voyageurs. Dans le premier wagon, un trentenaire débraillé et visiblement agité interpelle chaque femme qui pénètre son champ de vision :

-Hey, ma belle! Tu veux pas me sucer? Mon nom c'est Mathieu, pis j'en ai une grosse!

Le second fourgon est occupé par un vieil homme dégageant une forte odeur d'urine et de sueur. Les cheveux fous, la barbe longue, je l'observe discourir avec le vide :

-Paul, le poulet, tu penses pas qu'il faut lui couper les ailes avant de le faire cuire? Autrement, y va s'envoler! Envoye, t'en penses quoi?

Je suppose que chaque être humain, à un moment ou autre de son existence, se pose la plus fondamentale des questions : comment apprendrai-je ma fin prochaine ? Si l'imagerie par résonance magnétique confirme la présence d'une tumeur dans mon tronc cérébral, ce sera donc ainsi : en compagnie d'un satyre érotomane et d'un vieillard psychotique. Je souhaiterais soudainement que mon père apparaisse à mes côtés, pour faire ombre à mes compagnons de chambrée et m'accompagner jusqu'à l'aube. Je sais pourtant que cela n'arrivera pas : de peur de déranger, mon père ne se manifeste que sur demande. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'il me laisse seul face au danger.

Lorsque je me mesure pour la première fois aux vagues de l'Atlantique, je dois avoir neuf ans. Mes parents ont décidé que nous allions passer les vacances d'été au Nouveau-Brunswick en famille. À cette fin, ils ont loué un petit plain-pied au bord de l'océan. Autrefois colorés, les bardeaux de cèdre grisonnent maintenant sous l'assaut répété des embruns. Ce n'est pourtant pas l'éclat perdu du bâtiment qui me préoccupe : c'est plutôt la partie de littoral dont il a la garde qui m'inquiète. La plage est à ce point

recouverte de goémon qu'il est impossible de s'y promener ou de s'y baigner. Devant ma déception, mon père me conduit séance tenante à la plage publique la plus proche. Avant de me laisser, il m'informe qu'il reviendra me chercher vers la fin de l'après-midi. En cas d'urgence, il me remet un petit bout de papier sur lequel est inscrit le numéro de téléphone de notre demeure estivale.

Je le remercie à peine et m'élançai vers l'océan. Équipé de mon masque et de mon tuba, je peux observer à loisir poissons, oursins et crustacés de tout acabit. Je m'amuse à regarder les crabes s'ensevelir dans le sable moule lorsque je m'approche de trop près, et à suivre des raies jusqu'à ce qu'elles disparaissent derrière des taies de varech. Vers midi, tandis que le soleil est à son zénith, je suis toujours dans l'eau, à explorer les fonds marins. Soudainement, une longue chevelure rouge passe devant moi. Je pense d'abord à une algue emportée par le courant, avant de réaliser qu'il s'agit de tout autre chose. Autour de moi, des dizaines de méduses en forme de coupe se sont rassemblées sans que je ne m'en aperçoive. Insouciantes, elles laissent dériver leurs longs filaments vénéneux, qui s'enchevêtrent pour former un mur qui m'apparaît infranchissable.

Paniqué, je sors la tête de l'eau en cherchant mon père des yeux : il n'est pas là, ce n'est pas encore la fin de l'après-midi. Emporté par le vent, un jouet gonflable glisse au même moment sur les eaux en direction du large. Je ressens soudainement une douleur vive : un fil écarlate s'est enroulé autour de ma jambe. Au loin, le jouet a disparu. J'ignore ce que je dois faire. Crier à l'aide ? C'est inutile : personne ne m'entendrait ! Nouvelle brûlure lancinante au bas du corps. Il me faut regagner au plus vite le rivage. Battements de jambes et mouvements de bras désordonnés. Je ne regarde pas : mon corps avance en ligne droite comme une torpille. Contre toute attente, je me fraie un passage à travers les ombrelles translucides.

En sécurité sur la plage, j'évalue l'étendue des dégâts : des petites cloches d'eau commencent à se former sur mes mollets. Je me mets à la recherche d'un téléphone public, pour appeler mon père. C'est alors que je réalise avoir oublié le bout de papier avec le numéro de téléphone dans la poche de mon maillot de bain. Détrempés, les chiffres sont illisibles. Pour ne rien arranger, je n'ai pas de montre pour estimer le temps qu'il me faudra patienter avant qu'il vienne me chercher. Clopin-clopant, je décide de me diriger vers une plaisancière étendue non loin de moi, pour lui demander l'heure. Elle hésite un instant, avant de sortir de son sac de plage une pièce de dix sous qu'elle me tend gentiment. Perplexe, je refuse son aumône avant d'aller tenter ma chance auprès d'un autre vacancier. À ma plus grande surprise, j'obtiens un résultat similaire : on m'offre de l'argent, tout en me refusant le temps.

Du haut de mes neuf ans, je ne réalise pas qu'avec mon accent, je prononce *dime* au lieu de *time*. Découragé par mes insuccès, je décide d'aller m'asseoir sur une dune, le regard porté vers l'intérieur des terres, d'où doit surgir la Volvo rouge de mon père. Encore aujourd'hui, j'ai l'impression d'être assis là-bas, dos à l'Atlantique, à attendre ce qui tarde à venir.

\*\*\*

Comment le fils de Ferdinand pourrait-il concevoir que son père diffère à ce point de la norme? D'ailleurs, comment définir la normalité dans les années qui suivent la fin de la guerre? Plusieurs routes trouées de cratères à demi-inondés tardent à être remblayées; d'innombrables véhicules militaires incendiés ensementent encore les champs de leur carcasse noircie; des mines oubliées continuent d'exploser sous le poids des charrues ; et la chasse aux collaborateurs se poursuit sans relâche, comme si ceux-ci portaient à eux seuls la faute de la défaite et de l'Occupation. Plus difficile encore à comprendre demeure cette idée d'après-guerre. Pour ce petit garçon qui n'a pas connu d'avant, rien ne pourrait être plus terrible que son propre présent. Faute de pouvoir se comparer, il ne réalise pas être la victime de mauvais traitement. Sa seule certitude demeure la peur qu'il ressent lorsque son père s'approche de lui.

C'est en débutant l'école gardienne de Soye, l'équivalent d'un jardin d'enfants, qu'il prend conscience de la différence entre son père et ceux de ses camarades de classe. Au lieu de le laisser jouer dans la cour d'école, Ferdinand, qui l'attend à la sortie des classes lorsqu'il ne travaille pas à la glacerie, l'oblige à rentrer directement avec lui à la maison. Sur le chemin du retour, son père le force à effectuer d'innombrables détours, comme s'il cherchait à semer quelqu'un ou quelque chose. Mais chaque fois, malgré toutes ces circonvolutions, le duo se retrouve devant le même muret de briques au centre du village. C'est alors que Ferdinand, en pointant dans la construction une série de petits cratères, prend un ton solennel :

-Regarde bien, c'est ici qu'on a fusillé ceux qui ont collaboré avec les Boches!

Comme la mère de Marie Malherbe, la mémoire de Ferdinand ne différencie pas le passé du présent. Mis en joue par une justice improvisée, il raconte des hommes effrayés et dont les supplications s'éteignent dans le fracas des détonations. Il décrit également des corps qui vacillent, puis qui tombent vers l'avant sans atteindre le sol, comme si leur chute ne pouvait jamais prendre fin. Ces détails constituent la fondation d'une allégorie que Ferdinand, en bon père de famille, tente de transmettre à son enfant pour qu'il ne puisse jamais oublier ce qu'il n'a jamais vu. S'il est nécessaire de préserver le souvenir des disparus,

il importe aussi d'inculquer aux jeunes générations le prix de la collaboration. Pour se prémunir du futur, ils sont en effet plusieurs à penser qu'il faut savoir instiller la peur dès le plus jeune âge. De plus, et pour que cette peine soit d'autant plus dissuasive, elle sera également appliquée aux descendants des coupables. Par exemple, dans tel village bordant la Sambre, il ne sera plus question d'un tel, le fils du boulanger, mais plutôt d'un tel, le fils du collabo. Et jusqu'à ce que cette généalogie du mal puisse être oubliée, ses enfants ne seront plus les siens : ils seront les petits-enfants et arrière-petits-enfants du collabo. Cet enseignement, Ferdinand l'offre à son fils en sachant qu'il ne pourra jamais le dilapider, puisqu'on ne peut dépenser de son vivant un tel héritage. Ici aussi, les commandements s'inscrivent dans la brique rouge.

En vérité, aucun registre ne fait état de lynchage dans les communes de Franière ou de Soye. Par conséquent, il est impossible d'affirmer que les enfoncements dans le muret au centre du village sont l'œuvre d'un peloton d'exécution. Officiellement, 242 individus seront condamnés à mort entre 1944 et 1950, pour avoir porté les armes contre la Belgique. L'application de leur peine se fera néanmoins dans des lieux discrets, à l'abri des curieux, pour préserver la légitimité de la Justice. Mais comme pour l'élévation de monuments commémoratifs à l'entrée des cimetières et au centre des places publiques, on peut s'imaginer sans mal qu'au sein de différents villages, des habitants crurent bon d'édifier de tels autels pour y célébrer une vengeance trop longtemps fantasmée.

\*\*\*

-Êtes-vous le fils du Dr. Moutquin? Vous savez, avant de le rencontrer, j'en étais à ma quatrième fausse couche. Aujourd'hui, ma petite Mélanie a vingt-deux ans et elle étudie le droit à l'Université McGill.

Je n'ai pas de père, c'est mon père qui a un fils. Depuis toujours, je n'existe que pour donner aux femmes la chance de me parler de lui. L'infirmière qui prend mes signes vitaux ne fait pas exception à la règle :

-Pratique-t-il toujours? Je me souviens qu'il était très impliqué en recherche. Il s'intéressait à l'hypertension gestationnelle, je veux dire à la prééclampsie je crois?

Elle s'arrête ensuite de parler pour me regarder avec attention. Je sais ce qu'elle espère trouver : un trait qui lui permettrait de superposer le visage de mon père au mien. Mais cette ressemblance n'existe que

chez ceux qui désirent la voir. Adopté en Nouvelle-Zélande, je ne suis ici le reflet de personne. Je comprends par ailleurs que cette mère, à qui mon père a permis contre toute attente de porter la vie, ne puisse s'imaginer que je ne sois pas biologiquement relié à lui. Comment le pourrait-elle? Directeur du département de gynécologie et d'obstétrique, professeur émérite et grand spécialiste des grossesses à risque, rien n'aurait pu laisser présager qu'il devrait, avec ma mère, s'en remettre à l'adoption internationale pour s'entourer d'une famille nombreuse.

-Suis-je bête, s'exclame finalement la soignante, tout en retirant le brassard du tensiomètre enserrant mon bras. Vous devez ressembler à votre mère!

Je lui souris :

-À ma mère, oui.

\*\*\*

Ferdinand entend partout le ricanement sulfureux des diabolins. Véritables caméléons, il peine à les discerner avec précision, mais les devine blottis dans l'ombre projetée par le grand vaisselier sur le mur du salon. Malgré l'effroi qu'ils font naître en lui, il tente de leur résister. Ni les fumigations de sauge ni les symboles cabalistiques dessinés à la craie sur la porte de sa maison ne parviennent pourtant à les repousser. En désespoir de cause, il prévoit maintenant se rendre à Namur, chez un vendeur de livres rares, pour y dénicher une traduction abordable du *Lemegeton Clavicula Salomonis*. Dans cet ancien traité de goétie, il pense pouvoir trouver une incantation assez puissante pour repousser ces engeances démoniaques qui ont élu domicile chez lui. En même temps, il se sent trop fatigué pour entreprendre un tel périple.

Depuis quelques semaines, craignant qu'un incube au sourire obscène n'agresse Maria dans son sommeil, il refuse de dormir. Chaque nuit, Ferdinand veille sa femme à la chandelle en ne baissant la garde qu'une fois l'aube venue. Seules ses ruches ont le pouvoir de détourner son attention de cette nouvelle occupation. Matin et soir, il va s'assurer de leur bien-être. Il examine d'abord les cadres, pour s'assurer de l'absence de parasite et pour retirer le corps des abeilles mortes. Il évalue ensuite les réserves de nourriture et l'état de santé de la reine. Avec sa grande taille et son abdomen moins velu, elle est facilement reconnaissable. Une fois son inspection terminée, il replace hausses et toitures tout en jetant

un regard circulaire autour de lui. Depuis la guerre, il sait que le plus gentil des voisins peut s'associer au Diable pour s'approprier le bien d'autrui. Cerné de toutes parts, Ferdinand s'enfoncé toujours plus profondément dans l'obscurité. Les dragons ont maintenant des racines solides.

Dans sa détresse, Ferdinand se rend souvent dans la chambre de son fils pour ordonner à Valefor de quitter le corps de son enfant. Le duc des Enfers n'a pourtant que faire de telles somations. Comment pourrait-il s'effrayer d'un employé de la glacerie de Franière dont l'unique fonction est de veiller à la gestion du carbonate de sodium? L'enfant, lui, est terrorisé. Il craint ce passager clandestin qui l'habite et qui pousse son père à hurler à tue-tête. De son côté, Ferdinand ne sait pas comment procéder. Pour arracher le démon à son terrier, il lui faudrait un extracteur d'ombre, outil qu'il ne possède pas. Désarmé, il n'a d'autre choix que d'utiliser ses mains nues.

\*\*\*

Ma neurologue tient dans sa main le rapport de mon imagerie par résonance magnétique. Selon le radiologiste, l'ombre dans mon tronc cérébral s'est volatilisée. Elle m'explique :

-Ce n'était qu'un artéfact, ce qui est une bonne nouvelle. Malheureusement, ça nous renvoie à la case départ : je ne sais toujours pas ce qui vous arrive. Le mieux, maintenant, c'est de vous faire passer un électromyogramme, pour vérifier la force de vos contractions musculaires et la qualité de votre conduction nerveuse. Un préposé viendra bientôt vous chercher, pour vous conduire au Département d'électrophysiologie. Je termine un dossier et je vous y retrouve.

Dès qu'elle disparaît, je dégaine mon téléphone cellulaire et me connecte à internet. Si je comprends que la disparition de cette saleté dans mon crâne est de bon augure, je n'arrive pas à m'expliquer, dans le contexte actuel, la signification du mot artéfact. Selon Wikipedia, ce terme désigne un phénomène créé de toutes pièces dans des conditions expérimentales. En biologie, il décrit l'altération d'une structure biologique par l'effet d'un réactif. En météorologie radar, il équivaut à un signal aberrant lié aux conditions de mesure. Dans le cas qui me préoccupe, il est synonyme de fausse image. Ma neurologue à raison : retour à la case départ. Mais dans ce corridor d'hôpital, ma condition médicale n'est pas la seule question qui mérite réponse. Il reste également à savoir si une infirmière voudra bien sucer Mathieu et si Paul acceptera de couper les ailes du poulet.

\*\*\*

Constitué d'une petite salle d'attente et d'un bureau d'examen, le Département d'électrophysiologie n'a rien d'impressionnant. Si je n'étais pas ici pour quelque chose de plus important, je me sentrais même en droit de l'accuser de fausse représentation. Indifférente à mon désappointement, une technicienne m'aide à me transférer de ma civière à la table d'examen. Pour que je sois plus confortable, elle place un oreiller sous ma tête. Au même instant, Dre Langlois fait son entrée. Sans tarder, elle m'explique le déroulement de la procédure. Dans un premier temps, elle va enfoncer dans ma chair des aiguilles électrodes très fines pour vérifier l'activité électrique de mes muscles au moment de se contracter. Ensuite, elle va mesurer la conduction de mes nerfs moteurs et sensitifs en les stimulant à l'aide d'impulsions électriques très brèves.

Tout en me suppliciant de mille petites piqûres, elle refait à voix haute la liste de mes symptômes : vision double et faiblesses musculaires. Avec si peu à se mettre sous la dent, il n'est pas surprenant qu'elle peine à me diagnostiquer quoi que ce soit. C'est sans doute pourquoi elle décide de refaire entièrement mon anamnèse.

Elle commence par demander si mes faiblesses touchent davantage mes membres inférieurs et si je chute fréquemment (elle pense à la maladie de Charcot-Marie-Tooth, une neuropathie qui me condamnerait pour le restant de mes jours à un fauteuil roulant). Elle veut ensuite savoir si j'ai voyagé récemment et mangé de la viande de bœuf. Je lui dis que oui, en Allemagne, au mois d'octobre dernier. Elle me demande si j'ai présenté depuis mon retour des crampes musculaires brèves, brusques et d'intensités variables (la voilà sur la piste des prions, et de la maladie de Creutzfeld-Jacob, avec son taux de mortalité de 100% dans les deux ans). Je lui réponds que oui, des fasciculations, ce qui n'est pas exactement la même chose. Elle veut que je précise si ces petites contractions musculaires involontaires se situent au niveau de mes bras ou de mes jambes; si elles sont accompagnées de raideurs; et s'il m'arrive de ressentir une gêne lorsque j'avale de la nourriture (elle tâte maintenant le terrain de la sclérose latérale amyotrophique, avec son espérance de vie de quatre ans). Je n'arrive pas à répondre. À ce stade, je ne sais plus faire la différence entre crampe et serrement, faiblesse et fatigue, dysphagie et inappétence. Trop de nuance pour un même symptôme. Les aiguilles qu'elle me plante un peu partout ne m'aident pas non plus à me concentrer. Elle vient d'ailleurs d'en enfoncer une dans l'une de mes joues. C'est alors qu'elle colle son nez à l'écran :

-Ce serait surprenant, même très surprenant, mais pas impossible...

Je l'interroge :

-Vous avez trouvé quelque chose?

- Peut-être, mais je ne suis pas certaine. Je vais vous prescrire un bilan sanguin et un scan thoracique. Lorsque j'aurai tous les résultats en main, je viendrai vous voir à l'urgence.

La tête enfoncée dans mon oreiller, je me retrouve encore une fois seul, à bien vouloir attendre d'être traversé d'ondes invisibles. Quelle tache espère-t-elle cette fois-ci trouver entre mon cœur et mes poumons? Et s'il s'y cache bel et bien quelque chose, cette découverte résistera-t-elle au temps ou se dissipera-t-elle à son tour comme un mauvais rêve ? Autant de questions auxquelles seul le temps pourra répondre. Je ne peux qu'être patient. Encore.

\*\*\*

Ferdinand parle maintenant sans arrêt de Valefor. Lorsqu'il rentre du travail, chacun retient son souffle, de peur de provoquer son courroux, car il n'y a pas chez lui de garde-fou contre l'excès. Dès qu'il porte un premier coup, rien ne peut arrêter la fission qui s'opère en lui ni endiguer l'énergie libérée par cette réaction. Chaque gifle s'allie à une autre, pour former une chaîne apparemment sans fin. Cet excès explique pourquoi son fils ne se rappelle pas du premier coup, de cette lettre majuscule qui débute toutes les histoires. Il se souvient seulement d'un matin d'avril où son père entre en trombe dans sa chambre. Au même instant, un merle se pose sur le bord de sa fenêtre. Il fixe l'oiseau, au point d'en oublier la douleur. Il retient les anneaux dorés autour de ses yeux, son bec orangé et son plumage noir. Le passereau l'observe également. Pourquoi ne s'envole-t-il pas? L'enfant ne comprend pas pourquoi il reste là, ni pourquoi on le frappe.

Pour éviter de se retrouver pris au piège, il essaie d'apprendre à discerner les signes avant-coureurs de l'orage. À sa manière, il veut se faire cartographe de l'indicible. Mais contrairement aux tortionnaires de la gestapo, la violence de Ferdinand n'est pas le fruit d'une méthode, ni d'une réflexion. Arbitraire, elle frappe au hasard, sans prévenir, pour un oui ou pour un non. Il lui est donc impossible de développer une formule pour anticiper le danger. Son seul bouclier demeure son imaginaire où il se bâtit un laboratoire. Au lieu de l'équiper de béchers et d'alambics, il le meuble de timbres, de pièces de monnaie et de romans

de Jules Verne. Avec ces matériaux, il invente des formules pour s'évader là où personne ne peut le trouver.

Le cuivre, le papier vergé et les livres reliés ne sont pas les seuls objets qui permettent au numismate en herbe de voyager. Après avoir terminé l'école gardienne à Soye, il débute sa première année du primaire dans un établissement scolaire à Floriffoux, un petit village situé un peu plus à l'est. Rapidement, son père s'emporte contre la direction en l'accusant de prodiguer un enseignement de piètre qualité. L'année suivante, il inscrit son fils à l'institut d'enseignement catholique de Saint-Berthuin, à Malonne. Pour s'y rendre, il faut longer la Sambre sur huit kilomètres, toujours dans la direction de l'est. Même s'il doit se lever tôt pour arriver avec le début des classes, l'écolier apprécie parcourir cette distance matin et soir. Durant cette heure et demie, il ne ressent jamais le besoin de regarder par-dessus son épaule. Au bord de la Sambre, il peut se concentrer sur l'horizon.

En plus de son imaginaire et des abords de la Sambre, un autre refuge accueille parfois le petit garçon. Lorsque Maria le peut, elle se réfugiait avec ses enfants chez sa sœur Josée et son beau-frère Marcel. Chaque fois, ce dernier conduisait la nièce et les deux neveux de sa femme au jardin, pour qu'ils y choisissent un lièvre ou une poule. Depuis la fin de la guerre, l'instituteur y entretenait une bruyante basse-cour où se multipliaient à un rythme effréné volatiles et léporidés. Dans ses armoires, il conservait également des quantités impressionnantes de pois secs, de lentilles et de farine. Quant au café, plusieurs kilos, entreposés dans des bocaux hermétiques, sommeillaient dans différentes cachettes de sa maison.

Pour les enfants de Maria, ce lieu est un véritable havre de paix. Non seulement le jardin jouxte un petit étang où grouillent salamandres tachetées, grenouilles rieuses et tritons alpestres; le grenier recèle également de secrets à découvrir. Repère d'une effraie des clochers vieillissante, de musaraignes téméraires et d'infatigables capricornes, c'est là que leur oncle conserve tout ce qu'il ne peut se résoudre à lourder : chaises bancales, vaisselles ébréchées, coupures de journaux et transistors défectueux. Des photos d'aïeuls aux noms oubliés y sont également conservées, comme si les jeter reviendrait à les tuer une seconde fois. Ne serait-ce de l'oxydation de certains matériaux, rien ne permet de dater tous ces objets. Blessés d'être abandonnés depuis si longtemps, ils persistent dans un demi-sommeil, décidés à ne pas livrer leurs secrets.

Le fils de Ferdinand y passe des heures entières à la recherche de trésors oubliés. S'il met en général la main sur des babioles sans intérêt, il découvre un jour par hasard un sabre à la poignée filigranée d'or.

Ayant toujours rêvé d'être le héros d'un roman de cape et d'épée, il s'amuse longtemps à frapper le vide d'estoc et de taille, terrassant, comme un chevalier sans peur et sans reproche, chacun de ses ennemis. Plus tard, à l'heure du souper, il demande à son oncle l'origine de cette arme blanche. Au lieu de lui répondre, Marcel se fâche :

-Je ne veux pas que tu ailles là-haut!

Le jeune garçon se fige et baisse la tête. Il anticipe la tombée du couperet, mais au lieu d'une correction, son oncle dépose dans son assiette une généreuse portion de civet de lièvre au vin rouge. L'interdit est pourtant bien compris : à partir de cet instant, le grenier restera une pièce interdite où continuera d'être exilé tout ce qui peut s'oublier sans être jeté.

\*\*\*

-Il n'y a aucun doute, vous souffrez de myasthénie grave, tous vos résultats le confirment. Vos anticorps anticholinestérases sanguins sont positifs, vous présentez un décrétement musculaire important à l'électromyogramme, et le scanner thoracique a mis en évidence une hyperplasie importante de votre thymus, ce qui est fréquent avec cette maladie.

Ma neurologue est fière, je le vois dans ses yeux. Après plusieurs jours d'investigation, elle vient de résoudre l'énigme qui la tenait en échec. Elle est fière, mais également consciente de ce qu'elle m'annonce. À sa manière, elle tente de m'encourager :

-De tous les diagnostics que j'avais en tête pour vous, c'est la moins pire des cochonneries.

*Si moins pire* ne rime pas avec *meilleur*, je comprends néanmoins ce qu'elle cherche à dire. Considérant mes symptômes, elle anticipait la sclérose en plaques, une métastase cérébrale ou une maladie neurodégénérative potentiellement mortelle. Au moins, selon ses dires, il est tout à fait possible de contrôler cette maladie par différents traitements. D'origine auto-immunitaire, la myasthénie est causée par des anticorps anormaux dégradant l'activité de l'acétylcholine, un neurotransmetteur essentiel à la contraction des muscles volontaires. Pour contrecarrer leur action, elle m'a prescrit de l'Imuran, de la Prednisone et du Mestinon. Le premier, un immunosuppresseur, prend en moyenne six mois avant de produire ses effets. Le second, un puissant stéroïde, diminue plus rapidement l'activité du système

immunitaire, mais ses effets secondaires délétères empêchent son utilisation prolongée. Quant au dernier, il améliore la contraction des fibres musculaires en augmentant la transmission des influx nerveux au niveau des jonctions neuromusculaires. Et si ce cocktail n'est pas suffisant pour me faire tenir debout, je devrai recevoir des immunoglobulines intraveineuses à l'hôpital. Concentré d'anticorps sains prélevés sur des milliers de donneurs de sang, elles sont un traitement de deuxième ligne efficace, mais dispendieux.

Après m'avoir expliqué ma nouvelle pharmacopée, la Dre Langlois en vient au plat de résistance. D'après le rapport du radiologiste, mon thymus, qui devrait avoir la taille d'une petite clémentine, s'étire de ma plèvre à mon péricarde. Organe responsable de la maturation des lymphocytes durant l'enfance, il involue normalement à partir de l'adolescence pour ne plus peser que quelques grammes à l'âge adulte. Pourquoi mon ris de veau a-t-il refusé de s'atrophier comme il se doit ? Personne ne peut répondre à cette question. On sait seulement que son retrait améliore souvent la symptomatologie des myasthéniques. C'est pourquoi ma neurologue a parlé au chirurgien thoracique de garde, pour lui demander son opinion. Selon lui, l'opération est possible, mais risquée. Il faudra couper mon sternum en deux, puis disséquer ma masse pièce par pièce, en commençant par ses cornes inférieures, avant de remonter patiemment jusqu'à mon cœur. Mais je n'en suis pas encore à l'heure du billard et du bistouri : je dois d'abord être partiellement immunosupprimé. Autrement, si ma maladie n'est pas sous contrôle lors de l'intervention chirurgicale, mes risques de complications seront décuplés.

Je sais que je devrais avoir des tonnes de questions, mais je n'en ai qu'une : combien de fois peut-on survivre à l'annonce de sa propre mort? En moins de quarante-huit heures, je suis passé de l'écrasement de mon tronc cérébral, à la sclérose latérale amyotrophique, puis à cette masse lovée dans mon médiastin. Ma neurologue ne me laisse pas le temps de philosopher sur cette question. Avec tout le sérieux qu'elle peut rassembler, elle me met en garde :

-Je ne vais pas vous mentir, les six prochains mois seront de la vraie merde. Alors, que les choses soient claires : je vous laisse retourner chez vous, mais au moindre signe de détérioration, vous prenez rendez-vous avec moi. Compris?

-C'est promis.

\*\*\*

Pour ne pas éveiller les soupçons, le fils de Ferdinand sort de sa chambre en marchant sur la pointe des pieds. La veille, avant de s'endormir, il s'est mis en tête de gagner Namur par ses propres moyens. L'idée s'est immiscée en lui sans raison évidente, comme une spore invisible qui, à force de divisions silencieuses, donne naissance à un champignon en une nuit. Nerveux, il chausse ses souliers dans le vestibule en retenant sa respiration. Après avoir refermé la porte derrière lui, il s'engage sur la rue de Spy, avant de tourner à gauche sur la rue des Cailloux. Pour ne pas être aperçu par un collègue de son père (certains travaillent de nuit), il évite les abords de l'imposante glacerie en coupant à travers champs. La Sambre atteinte, il s'arrête un instant, pour observer les chalands chargés de sable, de chaux et de soude. De larges chevaux, sous la houlette de charretiers armés de leurs jurons, les tirent lentement. Le jeune garçon n'apprécie pas voir ces animaux se faire traiter ainsi et préfère reprendre son chemin.

Un peu plus loin, il fait une nouvelle pause, pour admirer l'abbaye de Floreffe. Assise sur son promontoire, elle surplombe la région de son clocher et de ses lucarnes. Le fils de Ferdinand n'imagine pas qu'ici, Celtes et Romains se disputèrent autrefois chaque hauteur, pour y construire garnisons et oppidums. Il ignore également que fibules de bronze et gladius de fer sommeillent sous ses pieds. Inconscient de ce passé, il habite pleinement son présent, et profite de ce moment où il est à l'abri du danger. C'est à l'intérieur de cet instant qu'il comprend que pour se sentir en sécurité, il faut être seul.

Ses yeux rassasiés, il reprend la direction de l'est et croise tour à tour les villages de Floriffoux, Malonne, et Flavine. Personne ne lui prête attention : ni les ouvriers dans leurs habits sales, ni les laboureurs avec leur peau brûlée par le soleil. Invisible, il est certain d'atteindre Namur d'ici la fin de l'après-midi. Si quelqu'un lui demandait pourquoi il désire tant s'y rendre, il serait incapable de répondre. Est-ce pour y visiter la citadelle, avec son vaste réseau de souterrains, ou pour y découvrir la confluence de la Meuse et de la Sambre? Impossible à dire. Dans l'immédiat, il souhaite seulement s'éloigner de Franière.

Arrivé à moins d'un kilomètre des portes de la ville, il est pris en souricière par les abruptes falaises de calcaire qui bordent le fleuve. Il pourrait marcher sur la route, mais craint la vitesse des véhicules routiers. Bloqué, il essaie de se frayer un chemin à travers les rochers et la végétation. Ronces, aubépines et chardons s'alternent pour le ralentir. Écorchures et déchirures ne le découragent pas : il est l'égal du professeur Otto Lidenbrock dans sa tentative d'atteindre le centre de la Terre. Comme le héros de Jules Verne, il fait d'intéressantes découvertes en chemin, à commencer par des maisons troglodytes abandonnées. Étranges appartements creusés à même les parois rocheuses, rien ne permet de les dater,

comme si les habitants d'ici avaient cherché depuis toujours à se mettre à l'abri, que ce soit des intempéries, des animaux sauvages ou des Allemands.

Fatigué, il s'étend dans l'un de ces caveaux pour reprendre ses forces. À l'intérieur, il fait frais. Couché sur le dos, il observe le mur en face de lui. Constitué par différentes strates de roches sédimentaires, de nombreux fossiles y sont encastrés. Il reconnaît des coquilles de gastéropodes et de cérites. La pièce qu'il occupe se transforme en un mémorial abritant les traces de ce qui a été, sans en préserver pour autant l'histoire. C'est alors que ses yeux se ferment, et qu'il s'endort, en rêvant d'une époque où l'eau recouvrait la Belgique.

En vérité, le fils de Ferdinand n'a jamais fugué. Mais il a retravaillé son récit si souvent, que cette fabulation si proche du réel en est devenue la continuité. S'il n'a jamais tenté de rejoindre Namur par ses propres moyens, et ne s'est jamais endormi dans une maison creusée dans la pierre, il a souvent marché jusqu'à Floriffoux pour y chercher des fossiles sur les berges de la Sambre. Alors pourquoi inventer une telle histoire? Peut-être parce que l'intention du personnage dans son imagination est différente. Dans cette version, il ne marche pas le long d'un fleuve pour y casser des cailloux, mais pour s'échapper d'une prison et de son geôlier. Dans son récit, il n'est pas victime, mais résistant, et cette vision de lui-même est nécessaire à sa survie.

### III.

Marcel n'arrive pas à rejoindre Maria qui avance plus vite que lui. Chaque fois qu'il doit contourner un cadavre, il craint de reconnaître son visage. Il ne sait pas que la buandière se trouvait à l'abri au sous-sol de l'hôpital de la Miséricorde. Derrière les barreaux de sa cellule, Ferdinand ne peut plus l'atteindre non plus. Valefor et ses acolytes à la queue fourchue profitent de sa situation pour le tarauder jour et nuit. Dom Larouche, qui devait bientôt être ordonné par Son Excellence Mgr Melançon, ne pouvait rien pour lui. Assis à la proue de l'Homeric, il préférait fumer des cigarettes. C'est d'ailleurs un mégot de cigarette oublié qui mit le feu à la maison de Dixon Couch. Pendant que sa voisine Marguerite essayait de sauver ce qu'elle pouvait du brasier, il regarde le feu emporter la toiture. Personnellement, je doute que l'enfer soit fait de charbons ardents et de buchers éternels. Je crois plutôt qu'il s'agit d'un lieu où il n'existe que l'instant présent.

\*\*\*

J'ai remarqué que quelque chose n'allait pas pour la première fois au début du printemps (je dis printemps, parce que la neige sur les trottoirs commence à fondre). Mon père m'a proposé d'aller le rejoindre au café Java-U, situé à l'intersection des rues Union et Sherbrooke, pour dîner avec lui. Comme je ne conduis pas, et que je ne peux marcher longtemps, j'ai décidé de prendre le métro. Debout en bordure du quai, je suis pris par l'envie de sauter, et d'aller rejoindre le destin parallèle de ces rails qui ne pourront jamais se rejoindre, mais je me ravise rapidement. Je reste néanmoins surpris par ce désir soudain. Ma situation me tourmente peut-être plus que ne je le pense. Je n'entretiens pourtant aucune pensée suicidaire. Au contraire, j'ai l'impression d'avancer comme un automate, sans jamais m'arrêter pour réfléchir à ma condition médicale. D'où provient alors cette force qui me pousse à vouloir sauter, et qu'elle est l'origine de cette matière noire qui semble l'habiter?

J'ai finalement pris place dans le wagon. Comme ce n'est pas l'heure de pointe, je trouve facilement une place assise, ce qui me permet d'accoter ma tête contre une vitre. De cette façon, les muscles de mon cou n'ont pas à travailler pour la soutenir. Mais lorsque je débarque à la station McGill, mes jambes

commencent à flageoler au bout de cent mètres. Heureusement, le café est déjà en vue. Lorsque j'y entre, mon père s'y trouve déjà.

Il me fait l'accolade et m'invite à me commander quelque chose : c'est sa tournée. Sur quoi, il me pose quelques questions, sans pour autant s'informer directement de mon état de santé. Je n'essaie pas non plus de lui en parler. Après tout, rien n'a changé : toujours les mêmes faiblesses, la même attente. De son côté, il sort d'une rencontre houleuse avec un groupe de cardiologues. Récemment nommé directeur scientifique principal à l'Institut National d'excellence en santé et services sociaux, on lui a donné le mandat de déterminer si l'installation d'un cathéter cardiaque en centre spécialisé était supérieure à la fibrinolyse dans le traitement de l'infarctus du myocarde. La question est d'autant plus importante, que ce dernier traitement peut être pratiqué dans n'importe quelle salle d'urgence du Québec, contrairement au premier. Mon père n'en démord pas :

-Si tu regardes toutes les études, le taux de survie est le même. La seule différence, c'est la rémunération. Ça rapporte bien plus à un cardiologue de faire transporter en ambulance un patient, pour lui installer un cathéter, que de laisser un urgentologue administrer un médicament intraveineux pour dissoudre un caillot. Pourtant, tout le monde sait qu'au cours d'un infarctus, *time is muscle!*

J'écoute mon père sans l'écouter. Son visage me fascine, surtout ses lèvres et les sons qui s'en échappent. Même si je reconnais sa voix, je doute soudainement que l'homme en face de moi est bel et bien mon père. Il y a autre chose aussi : le mur derrière lui et le cadre qui y est fixé. Sans que je ne puisse l'expliquer, tous ces éléments ne semblent pas appartenir à la même scène. Ils apparaissent disjoints, comme si un espace invisible les séparait les uns des autres. J'ai l'impression de regarder une image retravaillée par ordinateur sur laquelle on aurait décidé de superposer différents objets. C'est exactement cela : une sensation indéfinissable de faux. Je ne suis pas au centre d'un tout, mais devant un homme, un mur et un cadre. Bon Dieu, je sais bien qu'il s'agit de mon père! Je ne compte plus les souvenirs où je suis en sa présence : la première fois qu'il m'a emmené pêcher au bord de la rivière du Nord, ou encore ce petit sabre de type *wakizashi* qu'il m'a offert à son retour du Japon. Je m'en souviens très bien : il venait de rencontrer l'empereur Akihito. Accrochée au-dessus de son bureau, une photographie en témoigne. On le voit, debout sur un ponceau. Il tient quelque chose dans ses mains. Peut-être un faire-part? En arrière-plan, une petite pagode, des murs laqués rouges et une toiture dorée. Mon père parle toujours de

fibrinolyse et de rémunération amoral. Il ne remarque rien. Tant mieux : je ne saurais pas comment lui expliquer l'espace entre lui, le mur et le cadre. Ne rien dire. Endurer.

\*\*\*

Le jour du grand départ est prévu pour le 9 juin 1955. Après s'être fait vanter les mérites du Canada par un Québécois rencontré par hasard à Namur, Ferdinand a décidé d'émigrer avec toute sa famille à Montréal. Il ne manque pas d'arguments pour supporter sa décision. Dans la Belgique des années cinquante, les maux ne manquent pas : morcellement de l'empire colonial, crise charbonnière, conflits linguistiques et réforme scolaire du ministre Collard contestée par les catholiques. Le petit employé de la glacerie de Franière en est certain : l'avenir n'appartient plus à l'Europe. Une autre raison le pousse également à vouloir quitter le Plat Pays sans attendre. Depuis quelques semaines, des gendarmes font souvent la ronde devant sa maison. Une chose est certaine : on le surveille.

Pour une fois, ce n'est pas de la paranoïa. Quelqu'un est bel et bien allé rencontrer les autorités à Namur, pour porter plainte en lieu et place de Maria pour violence conjugale. Un avocat était d'ailleurs venu la rencontrer en secret, pour l'encourager à entamer une procédure de divorce, ce qu'elle refusa de faire. Elle se justifia en prétextant que l'homme ne devait pas séparer ce que Dieu avait uni. Mais ce n'était qu'une demi-vérité. Bien qu'elle fût sincère dans sa réponse, un autre facteur expliquait sa position : elle souhaitait également quitter la Belgique pour l'Amérique. Elle savait très bien qu'en restant ici, dans ce pays où l'avenir de chacun était encore déterminé en grande partie par son statut social, sa fille ne serait jamais qu'institutrice, et ses fils ouvriers dans une glacerie comme celle de Franière. Du reste, mis à part sa sœur, son beau-frère, son cousin Simon et sa femme Marie, plus rien ne la retenait au bord de la Sambre. Son père était décédé cinq ans auparavant et sa mère l'année précédente. C'était d'ailleurs avec l'argent reçu après la vente de leur maison qu'elle comptait payer la traversée de l'Atlantique à toute sa famille. Contrairement au temps de l'Exode, sa fuite était cette fois-ci planifiée, et les *U-Boat* allemands ne chassaient plus en meute les transatlantiques.

Le fils de Ferdinand est assis sur un bollard en bordure du quai. Face à l'océan, la grenouillère derrière le jardin de son oncle fait pâle figure. Arrivé au Havre après un fastidieux voyage en autocar, il s'apprête à embarquer sur le *RMS Homeric* de la *White Star Line*. Long de deux cents mètres, et pouvant atteindre une vitesse de vingt-deux nœuds, le navire est couronné par deux grandes cheminées d'où s'échappent des bouillons de fumée noire. Trois ponts en bois sont accessibles en tout temps aux 1243 passagers. Sur l'un

d'eux, un restaurant offre un menu varié : crème de brocoli ou d'asperges; navarin d'agneau printanière ou croquettes de dinde sauce cacciatore; crème glacée trois couleurs ou tarte au citron. Habitué à une certaine frugalité, le jeune garçon ne manque pas d'être impressionné par tous ces mets. Mais ce sont surtout les déjeuners, composés d'œufs, de bacon et de fruits qui marquent son imagination. Pour la première fois de sa vie, il goûte à un pamplemousse, et succombe à cette chair à la fois amère et sucrée.

Lorsqu'il ne dort pas dans sa cabine, le fils de Ferdinand traîne sur le pont principal. Ayant récemment terminée la lecture du roman *Vingt mille lieues sous les mers*, il se rend souvent à la proue du bâtiment, pour y pencher la tête par-dessus le bastingage. De ses yeux clairs, il sonde les eaux sombres et s'imagine voir dans chaque remous la silhouette évasive d'un léviathan aux origines antédiluviennes. C'est à cet endroit qu'il fait la rencontre de son premier Québécois, le père bénédictin Dom Larouche. Le religieux lui parle avec émotion du Lac Saint-Jean, de Mistassini et de son frère Paul, dont il va bientôt célébrer le mariage avec une femme de Saint-Ludger. Avant de pouvoir consacrer cette union, il doit néanmoins être ordonné prêtre par Son Excellence Mgr Melançon, dans la chapelle du Séminaire de Chicoutimi, le 9 août prochain.

En plus de partager son mal du pays, le congréganiste, qui fume des *Player's Navy Cut* avec une dévotion équivalente à celle qu'il voue à Dieu, offre une cigarette à son jeune auditeur. Le garçon accepte cette curieuse aumône, et tire une première bouffée sans s'étouffer. Silencieux, les deux individus observent ensuite la fumée blanche monter comme une prière vers le ciel. Autour d'eux, se condensent les rêves et les espoirs d'un millier d'hommes et de femmes. Le fils de Ferdinand aimerait peut-être y joindre ses propres désirs, mais son esprit n'est pas encore fait de futur. Il sait seulement qu'il vogue vers une nouvelle demeure, dont les murs ne portent pas les marques de la guerre, et contre lesquels aucun collaborateur n'a été fusillé. D'ici quelques jours, les premiers contreforts du continent américain briseront la ligne d'horizon de leurs créneaux rocheux. Les passagers se partageront alors en deux groupes distincts : ceux qui reviennent à leur vie passée, et ceux qui arrivent à celle qui les attend.

Tout de ce récit est véridique, sauf un léger détail : il est impossible pour le fils de Ferdinand d'avoir traversé l'océan sur le *RMS Homeric*. Construit à Danzig par les Allemands en 1913, le *Colombus* est cédé au Royaume-Uni dans la foulée du traité de Versailles. Vendu à la *White Star Line*, il sera alors renommé le *RMS Homeric*, et naviguera sur de nombreux océans, avant d'être acheté en 1936 par des ferrailleurs écossais. Le jeune garçon a plus probablement voyagé sur son homonyme, le *SS Homeric*, vendu par la *US*

*Navy* à la *Home Lines* en 1953. Ce bâtiment reliera en effet Le Havre à Montréal entre 1955 et 1957. En 1973, il sera à son tour marchandé à des casseurs de Taiwan. Quant au père Dom Larouche, on retrouve sa trace dans le journal *Le Progrès du Saguenay*, le 11 août 1955. En plus de nous apprendre qu'un enfant est mort écrasé par un tracteur, qu'un accident d'automobile est survenu près de Normandin et que le juge Théodule Rhéaume est décédé, un article entier y est consacré à la première messe qu'il célèbre le 10 août 1955, dans la paroisse de Ste-Jeanne d'Arc. Par la suite, son nom n'apparaît plus dans aucune banque de données. Il disparaît, comme les ronds de fumée au-dessus de l'océan.

\*\*\*

Je vois finalement la neurologue de garde. Même si elle ne passe aucun commentaire désobligeant, je ressens dans ses intonations une certaine forme d'exaspération. Après lecture de mon dossier médical, elle a sans aucun doute réalisé que je n'en suis pas à ma première hospitalisation, qu'au contraire, je les accumule comme un champion ses médailles. D'un ton détaché, elle me dit :

-Je vais vous garder pour la nuit en observation, pour être certaine que votre état ne se détériore pas. Je vais également vous prescrire des immunoglobulines, et augmenter votre dose quotidienne de Mestinon. Il serait peut-être également intéressant de changer votre Imuran pour de l'Éculizumab, un nouvel agent prometteur, mais je préfère laisser cette décision à votre médecin traitant.

Azathioprine, Pyridostigmine, Duloxétine, et maintenant Éculizumab : j'énumère la liste de mes médicaments comme un païen les divinités de son panthéon. À chaque mois, j'ai l'impression qu'on tente de me convertir à une nouvelle religion, ce à quoi je résiste. Élève modèle durant les premières semaines de ma maladie, je sombre maintenant dans l'apostasie. Peut-être parce que tous ces médicaments qui me tiennent en vie ne me permettent pas de vivre? Exister, ce n'est parfois pas suffisant. Je suis néanmoins conscient que je ne peux pas simplement m'en remettre à la foi si je souhaite améliorer mon sort. D'ailleurs, je ne suis pas d'un naturel religieux. Sans le vouloir, ma grand-mère maternelle Marguerite (un nom de fleur pour une femme qui portait mieux les épines que les pétales), s'est chargée de m'éloigner de Dieu dès mon plus jeune âge.

Nous habitons une grande maison sur la rue Joseph-Kaëble à Québec : elle compte cinq salles de bain et six chambres à coucher. En été, des chênes centenaires masquent entièrement la lumière au jardin. En hiver, le grincement de leur fût glacé me berce sur le sentier du sommeil. Mes sœurs n'habitent plus avec

nous. Ma mère, partiellement handicapée à la suite d'une complication chirurgicale, ne quitte presque plus son lit. C'est Marguerite qui a la charge de nous garder, moi et mon frère. Contrairement à lui qu'elle surnomme l'Archange, je suis pour ma part le fils du démon. Je ne sais pas pourquoi elle m'appelle ainsi. Peut-être parce que je suis adopté et que mon père biologique serait de descendance maorie ?

Plusieurs fois par semaine, elle m'oblige à regarder avec elle un catéchisme en images. L'épaisse couverture est décorée d'un dessin du diacre Philippe assis dans un chariot aux côtés d'un officier de Candace. L'ouvrage contient plus de soixante-dix gravures commentées par l'abbé Eugène Fourrières, curé de Moislains, dans la Somme. Ma grand-mère s'attarde particulièrement sur la dix-septième représentation, celle de l'Enfer. Son intention est pédagogique : elle veut m'indiquer où je vais me retrouver si je ne suis pas sage. Elle me montre d'abord les sept ouvertures, marquée chacune par la première lettre de l'un des sept péchés capitaux, à travers lesquelles chutent tous les damnés.

Si un feu éternel accueille ces déçus, chacun reçoit une punition différente selon sa faute : les orgueilleux sont forcés de s'agenouiller devant Lucifer; les avares sont condamnés à porter une lourde bourse attachée à leur cou; les impudiques sont frappés par des démons avant d'être déchirés par des animaux sauvages; les envieux sont enlacés à de monstrueux reptiles; les gourmands et les ivrognes sont repus de fiel de dragon et de venin d'aspic; les colériques et les vindicatifs doivent sans cesse s'entre-déchirer; et les paresseux, après avoir été piqués par des scorpions, sont cloués dans des brasiers éternels. Les transgresseurs des dix commandements sont pour leur part étouffés par le souffle d'une bête à dix cornes, tandis que les mauvais juges sont foulés par des centaures aux pieds des hérésiarques. Finalement, au centre de ce séjour infernal, se trouve un cadran dont les aiguilles marquent toujours la même heure : celle de l'instant présent. Cette géhenne se situe à l'extérieur du temps et c'est ce qui en constitue la véritable torture. En l'absence de lendemain, il ne peut y avoir d'espoir. Et la mémoire d'un passé impossible à retrouver accentue la souffrance de l'éternel aujourd'hui.

Heureusement, les propos de Marguerite semblent si absurdes, surtout lorsqu'elle me dit que tous les mots que je prononce sont comme autant de couteaux plantés dans le cœur du Christ, que je suis incapable de leur accorder la moindre importance. Pour être traumatisé par des mots, il faut que ceux-ci puissent s'intégrer dans le récit qu'on se fait de soi-même. Or, je n'arrive pas à voir comment mon refus de faire le ménage de ma chambre pourrait me condamner à être piétiné par un bestiaire monstrueux. Ainsi, lorsque

mon père rentre du travail, je ne pense jamais à lui parler des exposés de sa belle-mère. Je préfère lui demander comment sa journée s'est déroulée :

-Bien, me répond-t-il chaque fois, avant de monter s'enfermer dans son bureau pour y travailler sur de nouvelles demandes de subvention.

Même si je suis à portée de mots, il reste un point de fuite que je n'arrive jamais à atteindre. Peut-être parce que cette maison compte trop de pièces pour que je puisse me retrouver seul en sa compagnie ?

\*\*\*

Le 15 juin 1955, le fils de Ferdinand fait ses premiers pas dans le port de Québec. Après six jours passés en mer, il a le mal de terre : ses jambes manquent d'assurance et sa démarche est bancal. Une bonne heure est nécessaire pour le débarrasser de cette sensation et lui permettre d'explorer son nouvel environnement. Sa première impression de la ville n'est pas bonne : les rues sont sales et les maisons en bois de la basse-ville manquent de coquetterie. Maria, qui avait toujours eu une brique dans le ventre, c'est-à-dire un attrait pour tout ce qui concerne l'aménagement du logement familial, était du même avis. Ferdinand se garde quant à lui de tout commentaire. Une seule chose le préoccupe : acheter des billets de train pour gagner Montréal le plus rapidement possible. Une fois dans la métropole, il devra trouver un autre moyen de locomotion pour se rendre à Ville Jacques-Cartier, aujourd'hui Longueuil.

Avant de quitter la Belgique, une association d'entre-aide l'a mis en contact avec un couple originaire de Temploux. Wallons de bonne réputation, ils habitent au 1975 chemin Chambly. Propriétaires d'un duplex, ils ont accepté de lui louer le premier étage. Mais lorsque Ferdinand cogne à leur porte, ces derniers lui demandèrent cent dollars de plus par semaine que le montant initialement convenu. Les usuriers prétextèrent ne pas avoir été mis au courant que trois enfants l'accompagneraient. Acculé au pied du mur, il n'a d'autre choix que d'accepter cette extorsion.

La petite famille ne resta que quelques mois à Ville Jacques-Cartier. Vers le début de l'automne, elle déménagea au 8375 de la 24<sup>ème</sup> avenue, à Montréal. L'appartement était petit, mais le loyer raisonnable. Leurs valises à peine défaits, Maria et Ferdinand se mirent à la recherche d'un emploi pour assurer leur subsistance. Malheureusement, aucun employeur n'accepta de reconnaître ces diplômes obtenus outre-mer. Si l'impression générale dégagée par le technicien en chimie explique également les nombreux refus

qu'il reçoit, la même chose ne pouvait pas être dite de la jeune institutrice. Partout où elle se présentait, on l'accueillait avec bienveillance. Certains directeurs d'établissements scolaires se permettaient même à l'occasion, de revenir avec elle sur la dure bataille de l'Escaut, où la Première Armée canadienne s'était illustrée lors de la libération de la Belgique. Malgré tout, on lui faisait chaque fois savoir qu'aucun poste n'était disponible. Après avoir remplacé les hommes dans les usines pendant la guerre, les femmes avaient repris depuis des occupations plus traditionnelles pour l'époque. Par conséquent, il ne manquait jamais de postulantes. Déçue mais polie, Maria remerciait toujours celui qui avait bien voulu la recevoir, en lui demandant de lui écrire si un poste s'ouvrait. Elle se relevait ensuite en défroissant sa robe bleue, et quittait la salle d'entrevue sans se retourner.

Exposée depuis l'enfance aux mesquineries en tous genres, elle doutait que toutes ces fins de non-recevoir s'expliquaient simplement par ce soi-disant plein-emploi d'après-guerre. En grandissant aux abords de la Sambre, elle avait appris à se méfier de son prochain : la preuve en était ce couple de Temploux de Ville Jacques-Cartier. Pour la bonté, elle préférait s'en remettre à Notre-Dame du Perpétuel Secours. Chaque soir, avant de s'endormir, elle prenait le temps de rendre grâce à la Vierge Marie avec ses prières. Ainsi, lorsqu'elle se trouva un poste de buandière à l'hôpital de la Miséricorde, c'est à cette Mère choisie entre toutes les mères qu'elle rendit hommage, persuadée qu'elle devait sa bonne fortune à son intervention et non à sa propre persévérance.

Après des semaines de recherche, Ferdinand trouve quant à lui un poste de manutention dans un supermarché Steinberg, au coin des rues Jean-Talon et Pie-IX. Cinq nuits par semaine, il place des boîtes de conserve sur des tablettes dégarnies, et lave des allées à la serpillère. Si son travail n'a rien de stimulant, il a l'avantage de le soustraire au reste du monde. Contrairement à ses années passées à la glacerie de Franière, il ne peut prêter de funestes intentions à un contremaître qu'il ne voit pas, ni à des collègues endormis. Sa famille profite également de son nouvel horaire. Lorsqu'il rentre du travail aux petites heures du matin, il se couche pour le reste de la journée. Ses enfants ne ressentent plus le besoin de regarder constamment par-dessus leurs épaules. Ils prennent néanmoins garde de faire trop de bruit, de peur de le réveiller, lui et son cauchemar. Le cas échéant, ils quittent l'appartement pour ne rentrer qu'en début de soirée.

Comme l'étaient autrefois les abords de la Sambre, l'extérieur est un refuge. Derrière le bloc appartements où il habite, le fils de Ferdinand découvre la vie de ruelle. Soir et matin, l'étroit passage se remplit d'enfants en maraude. L'été, on y joue au baseball et l'hiver au hockey, un sport qu'il ne connaît pas, mais qui lui rappelle le football, avec ses buts et ses gardiens. S'il ne tarde pas à se faire quelques camarades, il ne manque pas non plus d'être la cible de plaisanteries. On rit de son accent, surtout de sa façon d'allonger certaines voyelles. On se moque également de ses bas remontés jusqu'aux mollets, et de ses culottes courtes qu'il porte sans égard à la météo. Sensible à ces railleries, et soucieux de ne pas trop attirer l'attention sur lui, il s'efforce d'aplanir son accent, et de convaincre sa mère de lui acheter des pantalons. Il pense ainsi marquer le début d'une nouvelle vie, sans réaliser qu'on ne déshabille pas la mémoire d'un souvenir, comme le corps d'un vêtement.

\*\*\*

Marguerite s'en prend encore à moi. Émule de Félix Dzerjinski, fondateur de la Tchéka, notre résidence de Québec a pris des allures de Loubianka. À toute heure de la journée, elle suspecte, cherche et débusque. Toute séance de plus de quinze minutes à la toilette est jugée subversive, comme si de la masturbation à la dissidence, il n'y avait qu'un pas à franchir. Cette surveillance ne se limite pas qu'à l'espace contenu par les quatre murs de notre maison. En plus des ennemis de l'intérieur, elle se méfie aussi de la menace extérieure. À moi et mon frère, elle nous enseigne à nous méfier de tous et chacun. À ses yeux, les hommes se divisent entre chasseurs et proies et nous, bien sûr, nous sommes du côté des perdrix. Pieuse, et pourtant incapable de faire confiance à son prochain, elle craint le jour les visages dont elle ne peut percer les secrets, et la nuit le potentiel des ombres qui lui masquent la vue.

Intransigeante, elle ne supporte pas mon insoumission. Lorsque j'ose la contredire, elle m'accuse encore et toujours de planter des couteaux dans le cœur du Christ. Je suppose que c'est pour cette raison qu'on dit qu'il possède un cœur si grand : il doit l'être en effet pour que je sois capable d'y loger toutes mes lames. Enfin, pour me débarrasser, elle utilise différentes formes de châtement. Un matin de février, alors qu'une tempête de neige s'abat sur la ville, elle entre dans ma chambre en tenant dans sa main une cuillère à soupe :

-Va déneiger l'entrée, m'ordonne-t-elle.

L'idée d'une blague dont la subtilité m'échappe traverse d'abord mon esprit, mais ses sourcils froncés me convainquent rapidement du contraire. Pour ne pas l'antagoniser davantage, je saisis cette pelle de lilliputien, m'emmitoufle dans mes vêtements d'hiver et sors affronter la congère qui bloque l'entrée du vestibule. Je suis alors frappé par une réflexion mathématique inattendue. Notre stationnement mesure environ cinq mètres de largeur, par dix mètres de profondeur. À vue de nez, il est tombé environ cinquante centimètres de neige. S'étend donc vingt-cinq mètres cubes de flocons compactés devant moi. Mon outils d'infortune, lui, peut au mieux contenir cinq centimètres cubes de neige. Considérant qu'un mètre cube équivaut à un million de centimètres cubes, cinq millions de cuillérées à soupe me seraient donc nécessaires pour déneiger complètement l'entrée. Devant cette absurdité, je concède la victoire à Dame Nature sans chercher à la défier, ne serait-ce que pour l'honneur. Mais cette décision engendre un nouveau problème : dois-je rentrer dans la maison, et contester ouvertement l'autorité de Marguerite, ou tout simplement battre en retraite ?

Quinze minutes plus tard, je suis assis au pied d'un grand arbre, dans le boisé du parc Saint-Yves, juste à côté de mon école primaire. Les yeux fermés, j'écoute, en attendant la brunante, le vent siffler entre les branches sa berceuse polaire. Lorsque le soleil descendra de son piédestal, Marguerite ne pourra plus m'obliger à rester dehors, d'autant que mon père sera rentré du travail. Encore, je vais lui demander de me parler de sa journée, et il me répondra par une, deux ou trois syllabes : bien, mal, longue, rude, pénible...

Sa parole ressemble à une pâte à laquelle il manquerait de levure pour lever. Lorsqu'on lui pose des questions sur sa jeunesse, il se montre tout aussi réservé, comme s'il était né à l'âge adulte. Déterminer ses préférences est tout aussi difficile. Il me faut des années pour réaliser qu'il préfère les chicons à la salade romaine; l'humour britannique aux comédies françaises; les aventures de James Bond aux films de guerre ; et les promenades en forêt aux déplacements en voiture. Il n'a jamais l'air aussi vivant qu'aux abords d'un cours d'eau ou sous le parasol d'un grand arbre.

\*\*\*

Le fils de Ferdinand appréhende l'heure d'aller se mettre au lit. Non pas parce qu'il doit partager son lit avec son frère cadet, André, mais parce que son père se glisse parfois entre eux quand il ne travaille pas au supermarché. Convaincu que sa femme s'est entichée de Valefor, il refuse maintenant de s'allonger près d'elle. Raides comme des pieds-de-biche, les deux enfants s'efforcent de ne pas s'endormir, de peur

d'être écrasés par cet ours balourd. Malheureusement, on ne lutte jamais à armes égales contre le sommeil : tôt ou tard, les moutons refusent de se laisser compter.

Ferdinand fait d'abord main basse sur l'oreiller, puis s'enroule dans l'édredon. En tournant sur lui-même de gauche à droite, pour trouver une position confortable, il lui arrive d'écraser le visage de ses enfants dans le matelas. C'est alors que les deux garçons rêvent qu'ils sont matelots embarqués sur un trois-mâts. À l'abri sous leur tunique, ils s'apprêtent à faire feu sur l'un des navires de l'Invincible Armada. Les ordres fusent comme les boulets de canon. Odeur de poudre noire, fumée blanche, craquements d'os et de bois : la symphonie navale bat son plein.

Une violente secousse fait perdre l'équilibre à l'équipage : coup droit au but des Espagnols. La coque est percée, l'eau s'engouffre dans la cale et monte jusqu'à l'entrepont. Le capitaine reste à la barre de pilotage, sans pouvoir empêcher son bâtiment de pencher à tribord. Les marins se jettent à l'eau en cherchant à s'éloigner de ce qui sera bientôt une épave. Le maelstrom qui se forme autour du bâtiment est trop puissant, et attire les naufragés dans son œil. Les matelots se débattent en cherchant à retrouver la surface. L'air manque, les poumons brûlent : la noyade n'est jamais douce. Au moment de rendre l'âme, les garçons ouvrent les yeux, mais ne voient rien : leurs deux visages sont enfoncés par le poids de leur père dans le matelas. Tant bien que mal, ils s'extirpent de ce radeau pour reprendre leur souffle sur le plancher des vaches. Et d'un commun accord, ils vont se coucher sous la table de la cuisine où ils peuvent finalement s'endormir en toute sécurité.

\*\*\*

Depuis quelques semaines, dès que je pose la tête sur l'oreiller, que je commence à faire mon entrée dans le vestibule de Morphée, je sursaute dans mon lit, pris d'une peur panique. Mon cœur ne trouve plus où se loger dans ma poitrine et cogne pour en sortir; mes intestins se nouent et la nausée me prend; les murs s'étirent autour de moi pour atteindre des hauteurs vertigineuses. Dans ma tête, tous les indicateurs sont au rouge, comme si mon subconscient essayait de me prévenir d'un danger imperceptible à mes sens. Même si je ne dors pas, je tente de me persuader qu'il doit s'agir d'un mauvais rêve. Plusieurs minutes me sont ainsi nécessaires pour me rassurer et retrouver un peu de contenance. Une fois la crise passée, je peste contre cette insomnie forcée. Mon sommeil était le seul endroit où je pouvais encore exister sans difformités ni faiblesses, comme le propriétaire de mon propre corps et non son passager clandestin.

Ma crainte de l'heure du coucher est maintenant telle que je préfère retarder au maximum l'heure à laquelle j'éteins ma lampe de chevet. Pour rester éveillé, j'écoute des documentaires sur internet. Tout y passe : ravages de la syphilis au Moyen Âge, fracturation hydraulique et gaz de schiste, objectif Mars, la bataille de Teutobourg et j'en passe. Le sujet d'aujourd'hui : l'espérance de vie dans le règne animal. J'apprends, entre autres choses, que le requin du Groenland peut vivre jusqu'à quatre cents ans et que la praire d'Islande, un mollusque bivalve, peut atteindre l'âge vénérable de cinq cents ans. Mais ces créatures font pâles figures devant l'éponge *anoxycalyx joubini*. Dans les profondeurs de l'océan Austral, des biologistes auraient retrouvé des spécimens âgés de quinze mille ans. Sans être un expert, deux éléments m'apparaissent responsables de cette longévité exceptionnelle : la noirceur et le froid.

Sur la terre ferme, différents amphibiens se livrent également à la morsure du froid pour assurer leur survivance. Par exemple, la grenouille des bois se laisse geler tout entière sous un lit de feuilles mortes pour traverser l'hiver, et se réveiller au printemps. Ni morte, ni vivante, elle est simplement endormie, comme si le sommeil qui m'échappe formait un état intermédiaire entre la vie et la mort, le réel et le rêve; entre le quotidien qui nous atteint, et le néant qui nous égare.

\*\*\*

Tandis que ses enfants fréquentaient l'école Saint-Damase, Maria s'échinait à blanchir langes et literies. Au début, le parfum d'ammoniac et de javellisant l'angoisse, au point de constamment ressentir le besoin de regarder par-dessus son épaule. Le paradoxe était entier : alors qu'elle avait fui le Belgique pour débiter une nouvelle vie, l'odeur des détergents remet au présent ce qui appartenait au passé. Des semaines d'exposition lui furent nécessaires pour finalement se sentir en sécurité dans son petit local surchauffé. Si l'enseignement lui manquait, elle en vint à apprécier ce travail à la chaîne qui l'obligeait à se concentrer sur des tâches aussi simples que concrètes : dénombrer les couches, les classer par taille et les placer dans différents ballots; prendre ensuite chaque balluchon et les vider sur un tunnel de lavage.

Après avoir démarré la machinerie, Maria s'asseyait quelques instants, en regardant les morceaux de tissus tourner à travers les différents hublots. Obnubilée par le mouvement circulaire de l'eau, elle oubliait pour un instant tous ses tracas, puis elle retournait à son dur labeur. Si une tache survivait à cette course de relais sanitaire, la buandière ajoutait un peu d'huile de coude pour la faire disparaître. Advenant une résistance inopinée, elle s'en remettait alors à l'alchimie. Dans un contenant en plastique elle mélangeait bicarbonate de soude, vinaigre blanc et une cuillerée d'eau de Javel. Elle appliquait ensuite sa concoction

sur la souillure récalcitrante et frottait jusqu'à la victoire finale. Les sœurs de la Miséricorde, quoi qu'en dît leur nom, ne pardonnaient jamais le gaspillage. Les économies de bouts de chandelle constituaient à leurs yeux un sacrement au même titre que l'eucharistie lui-même.

D'apparence sereine, Ferdinand continue pendant ce temps à placer des boîtes de conserve sur des étagères, et à faire disparaître les traces des clients du jour précédent à coups de serpillère. Mais dans sa tête, ses idées noires brûlent comme un feu de racine. Si son horaire l'empêche d'entrer en conflit avec autrui, sa solitude ne peut rien pour contrecarrer les voix qui chuchotent en lui. Mots-mirages, mots-moqueurs, mots-menteurs, mots-morsures : tous ces mots s'entretissent pour former un langage que lui seul peut comprendre. Dès qu'il revient à la maison, l'air qui se charge d'électricité alourdit le poids du silence déjà présent. Chacun le pressent : l'orage se prépare. Pour éviter de se retrouver dans son sillage, ses enfants s'arment de tartines au beurre, et vont trouver refuge la fin de semaine au parc La Fontaine, à l'Île-Sainte-Hélène ou au Jardin botanique. Tôt ou tard, ils doivent néanmoins rentrer à la maison et y affronter l'arbitraire.

Incapable de chasser les goules, les lémures et les incubes qui le poursuivent depuis la Belgique, Ferdinand s'est mis en tête de faire renaître ses enfants, pour tromper la vigilance de Valefor et de ses acolytes. À cette fin, il tente de mettre au point un rituel fait de mouvements complexes. Après plusieurs semaines d'élaboration, il se sent enfin prêt à tester le fruit de son labeur sur son fils aîné. Il lui demande d'abord de s'asseoir sur ses genoux, tandis qu'il pousse de sa main droite sur son ventre, tout en l'empêchant de tomber vers l'arrière avec sa main gauche. Ensuite, il fait remonter lentement ses mains le long de son corps et saisit son crâne. À la manière d'une sage femme apercevant la tête de l'enfant à naître couronner l'entre-jambe de sa mère, il tire ensuite avec force. Comme il fallait s'y attendre, il ne réussit à mettre au monde qu'un cri de douleur. Mis en échec, et pressentant l'arrivée des démons alertés par ce tintamarre, Ferdinand doit trouver une autre solution, et vite.

\*\*\*

Je pourrais lire, au lieu d'écumer tous les documentaires disponibles sur *YouTube*. Mais avec la diplopie dont je souffre, les phrases ne cessent de se superposer les unes aux autres. Porter un œil de pirate m'aide, jusqu'à ce que ma paupière supérieure ne commence à tomber. Même si la lecture me manque, je préfère ne pas prendre de Mestimon en plus du reste. Enfant, je lisais constamment. Surtout des romans de Bob Morane et des bandes dessinées. Je me suis ensuite lancé dans des lectures de longue haleine : *Le Seigneur*

*des anneaux* et la série de *Lancedragon*. Au début de l'adolescence, ma mère m'a introduit à la littérature française. Encore aujourd'hui, mon auteur fétiche reste Antoine de Saint-Exupéry. Non pas pour *Le Petit Prince*, mais pour ses autres romans : *Courrier sud*, *Vol de nuit*, *Pilote de guerre*... Je me souviens également du moment précis où j'ai lu *Terre des hommes* pour la première fois. Sa lecture coïncide avec un moment unique dans ma vie.

Étendu sur mon lit, je lis ce vibrant plaidoyer en faveur de la solidarité humaine. L'édition est ancienne. En les tournant, les pages ambrées crépitent comme des feuilles mortes à l'automne. Certaines phrases sont soulignées au crayon à mine. Plusieurs notes manuscrites apparaissent, ici et là, dans la marge. Je reconnais l'écriture de mon père : des pattes de mouche. Il s'agissait sans doute d'une lecture obligatoire alors qu'il effectuait son cours classique au Collège Sainte-Marie. Dehors, il fait nuit. C'est pourquoi je suis surpris d'entendre quelqu'un cogner à la porte de ma chambre à coucher. Ma grand-mère Marguerite se tient debout derrière :

-Je te dérange ?

-Non.

Elle entre et s'assied sur ma chaise de bureau. Le teint cireux, elle soutient dans ses bras son ventre énorme. Ma mère a bien essayé de la convaincre de consulter un médecin, mais elle refuse. Aucun signe ne manque : perte de poids, sudation nocturne et fatigue accablante. Mon père suspecte un cancer de l'utérus ou des ovaires. Seule Marguerite ne semble pas s'inquiéter de la Grande Faucheuse et de la fenaison à venir. Elle souhaite seulement assister au mariage de ma sœur Geneviève. La cérémonie aura lieu dans une semaine, le 29 août, dans notre jardin. D'une voix douce que je ne reconnais pas, elle me demande :

-Qu'est-ce que tu lis ?

-Saint-Exupéry.

-Quel dommage qu'il soit mort pendant la guerre, me confie-t-elle avec sincérité. Autrement, il aurait eu la chance d'écrire d'autres chefs-d'œuvre. Un autre crime des Allemands!

Alors que je ne lui connaissais qu'une aversion pour les anglophones montréalais, elle se lance dans une longue diatribe à l'encontre des Teutons. Elle me parle de leur tempérament belliqueux et de leur goût invétéré du sang. Pour souligner son propos, elle me donne l'exemple du casque à pointe des Prussiens, le fameux *Pickelhaube* :

-Ils ne s'en servaient pas pour se protéger, mais comme d'une pique pour poignarder leur adversaire s'ils se retrouvaient désarmés!

En vérité, la flèche d'acier protégeait les fantassins contre les coups de sabre de la cavalerie, à l'époque où les cuirassiers formaient encore le fer de lance des armées européennes. Je ne tente pas de la corriger. La seule chose qui m'intéresse, c'est de comprendre ce qu'elle fait ici, dans ma chambre, à me parler comme elle ne l'a jamais fait. D'ailleurs, elle ne donne pas l'impression de vouloir mettre un terme à notre conversation. Déjà, elle s'élanche sur un autre sujet :

-Je t'ai déjà parlé de Dixon Couch, notre voisin à Mont-Rolland ?

Ce nom m'est familier. Écossais marié à une vendeuse de mouchoirs rencontrée au Eaton du centre-ville de Montréal, il fut jusqu'à sa mort un proche ami de la famille. Chaque samedi matin, il revêtait un veston en tweed, se coiffait d'un élégant couvre-chef en feutre et se gantait de cuir marron. Il descendait ensuite le chemin en terre battue qui menait à la maison d'été de mes grands-parents au volant de sa Bentley modèle S2, pour offrir à Marguerite de la conduire au village, afin qu'elle puisse y faire quelques emplettes. Mère de sept enfants, elle ne refusait jamais la chance d'ajouter des provisions dans son garde-manger.

-Il avait fait le débarquement de Normandie, continue-t-elle. Le pauvre ne s'en est jamais remis.

Une nuit, tandis qu'elle dormait à poings fermés, les jappements effrénés de Patsy et Nany, les deux épagneuls de Dixon, se frayèrent un chemin jusqu'à elle. Tirée de son sommeil, elle enfila sa chemise de nuit et se rendit sur la véranda. À travers l'enchevêtrement serré de peupliers faux-trembles et de pins rouges, elle aperçut une lueur orangée scintiller comme un feu follet entre les fûts noirs. Cela ne faisait aucun doute : la maison de leur ami brûlait. Elle retourna dans sa chambre à coucher pour réveiller et prévenir son mari. Sur quoi, elle se précipita à l'extérieur et coupa à travers bois, indifférente aux framboisiers sauvages qui lui lacéraient les chevilles et aux branches les plus basses qui lui fouettaient le visage.

Lorsqu'elle arriva devant la maison en pierre des champs, les flammes terminaient de dévorer les lucarnes, et commençaient à s'attaquer aux marches de l'escalier de meunier qui menait au second étage. Aidée par d'autres voisins, Mary, la femme de Dixon, s'affairait à sauver ce qui pouvait encore l'être. Sur l'herbe froide gisaient les rares rescapés : guéridon, argenterie, bibelots et autres objets disparates. Adossé contre le puits de surface, on retrouvait même un tableau de Tom Thomson miraculeusement épargné. Sans attendre, Marguerite se joignit à l'opération de sauvetage, mais dut rapidement battre en retraite : le feu mordillait maintenant le lambris de cèdre qui recouvrait les murs du premier étage.

-Alors que tout le monde courait autour de lui, Dixon est demeuré immobile devant le brasier jusqu'aux petites heures du matin, me précise ma grand-mère.

Debout devant la maison en proie aux flammes, l'Écossais reste en effet immobile. Quelqu'un crie à côté de lui, mais il n'écoute pas. Un homme en uniforme le saisit par le bras et tente de le secouer. Sur le point de céder, poutres et solives grincent. À la lucarne du second étage, il voit encore la silhouette de l'enfant. Malgré ses encouragements, il refuse de sauter. Au-dessus de son visage boursoufflé, ses cheveux brûlent, comme le blé dans les champs. Touché par un nouvel obus allemand, une partie de l'édifice s'effondre avec fracas.

Malgré la contre-attaque des soldats de la *12. SS-Panzer-Division "Hitlerjugend"*, Dixon refuse toujours de se mettre à l'abri. Pour éviter qu'il ne soit criblé d'éclats, un sergent le plaque violemment au sol. Impassible, il se laisse bousculer sans réagir. Plus rien n'existe : que cette petite torche humaine ensevelie sous les décombres. Depuis qu'il combat en Normandie, il n'a cessé d'être confronté à l'horreur. Alors pourquoi, en cette chaude journée de juillet, dans ce petit village situé non loin de Caen, son esprit se brise-t-il? Quelle différence entre cet enfant carbonisé, ou cette fermière tuée un peu plus tôt alors qu'elle trayait sa vache, ou son ami atteint hier par un tir de sniper à la tête? La fracture découle-t-elle de l'accumulation de tous ces morts ou des circonstances qui les entourent?

Lorsque son ami est tombé à la renverse, il n'a d'abord rien compris : l'impact s'est produit avant que le bruit de la détonation ne parvienne à ses oreilles. Même s'il pleure son frère d'armes, il ne peut se reprocher de n'avoir su le protéger d'une balle voyageant à plus de mille mètres par seconde. En revanche, il peut se maudire de n'avoir su convaincre un jeune garçon de sauter d'un deuxième étage. Il rejoue cette scène au balcon à l'infini dans son esprit, comme si une autre conclusion était possible. Ce n'est donc peut-

être pas le nombre qui importe, mais la capacité ou non d'agir devant le drame qui se déroule devant soi.

-Il est décédé quelques années plus tard des suites d'une longue maladie, conclut finalement ma grand-mère avant de me souhaiter bonne nuit.

Marguerite meurt le 9 septembre, le jour de mes dix-huit ans, après avoir assisté au mariage de ma sœur. Depuis, la célébration de ma naissance est également celle de sa mort. Chaque fois que je vieillis d'une année, je repense à cette soirée où elle m'a raconté l'histoire de Dixon Couch. Aujourd'hui encore, j'ignore ce qui l'a poussé à venir me trouver, moi, le fils du démon aux mille couteaux. Je suppose qu'elle voulait, elle aussi, sauver les meubles de son propre incendie.

\*\*\*

Tout comme son frère et sa sœur, le fils de Ferdinand saigne du nez. De peine et de misère, Maria a réussi à chasser son mari hors de l'appartement. Fou de rage, il frappe contre la porte verrouillée en hurlant des insanités. Pour ne pas défaillir, la mère de famille prie : *Je vous salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes...* Consciente que ses prières ne peuvent protéger ses enfants de la folie de leur père, et que la violence conjugale n'est pas encore un crime reconnue au Québec, elle les encourage à porter plainte au poste de police situé sur la 11e avenue. Les trois enfants s'y rendent vers la fin du mois de septembre 1957, terrorisés à l'idée de ne pas être pris au sérieux. Mais les ecchymoses qui les tatouent de la tête aux pieds convainquent les policiers d'arrêter Ferdinand et de le faire incarcérer préventivement à la prison de Bordeaux.

Dans cet établissement inspiré du régime pennsylvanien et de la philosophie quakers, les prisonniers sont enfermés jour et nuit, dans l'espoir que cette claustration favorisera chez eux l'émergence du repentir et le désir de l'amendement. Pour Ferdinand, cet isolement constant n'a pour effet que de l'enfoncer davantage dans sa nuit. Privé de toute occupation, ses pensées forment d'immenses bubons d'où s'exsude un épais pus noir. Sa seule échappatoire demeure cette petite fenêtre qui, comme le chas d'une aiguille, laisse passer un mince fil de lumière. Sur son rebord vient parfois se poser un pigeon. Au début, le prisonnier s'émerveille des reflets iridescents, allant de l'émeraude au rubis, qui rehaussent le cou et le bout des ailes de l'oiseau. Cependant, le ravissement initial laisse rapidement place à la méfiance. Dès que Ferdinand aperçoit l'aviateur derrière les barreaux de sa fenêtre, il crie dans sa direction pour le faire fuir.

Il sait qu'il ne tient pas dans son bec un rameau d'olivier, mais des informations à son sujet qu'il ne manquera pas de transmettre à son maître Valefor. Dès lors, dans l'aile où se situe sa cellule, seuls ses hurlements se font entendre. Des cris pour remplacer une parole qui ne sait plus naître.

Pour Maria, la joie de cette libération est de courte durée. Si les preuves de mauvais traitements subis par ses enfants sont irréfutables, les services sociaux ne tardent pas non plus à déterminer qu'elle ne peut assurer, avec son maigre salaire de buandière, le bien-être de sa famille. Malgré toutes ses protestations, le verdict est sans appel : pour la première fois, la fratrie doit être séparée. Annie est envoyée au couvent d'Hochelaga, établissement alors dirigé par la Congrégation des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie. Quant aux deux garçons, ils sont successivement placés dans différents foyers : d'abord sur la rue Louis-Veuillot, puis sur Christophe-Colomb et finalement sur Rachel, où ils sont accueillis par un jeune couple de Québécois. Malheureusement, un mois plus tard, la femme qui était enceinte fait fausse couche, et demande que ses pensionnaires soient replacés pour qu'elle puisse reprendre des forces.

Entre-temps, Maria s'était loué un nouveau logement : un modeste deux pièces situé au coin des rues Rivard et Duluth. Si les murs recouverts d'un affreux papier peint ne parvenaient pas à conserver la chaleur du jour, le loyer modique qu'elle devait déboursier lui permettait enfin de faire des économies. Cette nouvelle situation fut d'ailleurs suffisante pour convaincre les services sociaux de lui redonner la garde de ses deux fils, Annie préférant rester au couvent. Même si elle était maintenant capable de nourrir convenablement ses enfants, elle demeurait trop pauvre pour les envoyer dans une bonne école. Prête à tout pour leur offrir une éducation de qualité, cette mère courageuse avait réussi, on ne sait comment, à obtenir un rendez-vous avec le recteur du Collège Sainte-Marie, un jésuite à la panse bien farcie. Personne ne connaît la teneur des mots qui furent échangés derrière les portes closes de son bureau, mais à la fin de l'entretien, le religieux avait accepté de prendre par charité le plus vieux de ses deux garçons.

Si le fils de Ferdinand profite de cette générosité pendant deux ans, il obtient dès le début de sa troisième année des prêts d'honneur, ce qui lui permet de poursuivre ses études à ses propres frais. Pour compléter son budget, il sert la messe chaque matin en échange d'un déjeuner gratuit. À l'heure du midi, au lieu de s'asseoir avec ses camarades de classe, il fait le service aux tables des professeurs pour un même salaire. Le soir, avant de retourner chez lui, il passe la serpillère dans les dortoirs pour quelques sous supplémentaires. Ce n'est qu'ensuite qu'il peut plonger dans ses devoirs.

Contre toute attente, il arrive quatrième de sa classe en versification et obtient son premier baccalauréat après son année de rhétorique. En 1964, alors qu'il termine Philosophie II, il décide, avec onze autres finissants, de faire sa demande en médecine. Comme il n'a jamais été premier de classe, il s'inquiète jusqu'au dernier moment de ne pas être accepté. Ce qu'il ignore, c'est que son professeur de biologie, le père Bernard Taché, surnommé le père Bibitte par ses étudiants, a enseigné à Jean Frappier, le responsable des admissions à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal. Chaque année, l'homme de foi, qui partage son cœur entre Dieu le Père tout puissant et la théorie de l'évolution de Charles Darwin, n'hésite pas à contacter son ancien élève pour lui vanter les mérites de ses ouailles, qui sont cette fois-ci au nombre des apôtres. Sans surprise, les douze candidats sont acceptés et seul un judas, au dernier moment, rompt les rangs en préférant au corps humain une autre vocation.

#### IV

S'il n'était pas attaché à son lit, Ferdinand pourrait au moins combattre les ombres noires qui l'assaillent de partout. Impuissant, il n'a d'autre choix que de les observer se déplacer en ricanant sur les murs blancs qui l'entourent. Depuis sa propre cellule, Maria frottait d'arrache-pied depuis l'aube pour faire disparaître une tache de sang récalcitrante. Pendant ce temps, au-dessus d'elle, Jean-Marie effectuait une épisiotomie sur une fille-mère d'à peine quinze ans. Elle hurle de douleur en appelant sa mère. Son enfant pleurait également dans les bras de l'infirmière. C'était bon signe : crier est signe de vie.

\*\*\*

Après avoir donné naissance au fruit de leur péché, de nombreuses filles-mères devaient travailler plusieurs mois pour rembourser la dette qu'elles avaient contractée auprès des sœurs de la Miséricorde. Une fois dans le cloître, on les habillait de brun et leur donnait un nom temporaire, comme Humiliance ou Fructueuse, pour leur rappeler leur faute. Maria s'attardait parfois sur le visage de ces infortunées qui erraient comme des âmes en peine le long des corridors de l'hôpital. Chétives et honteuses, elles ressemblaient à ces femmes dont la tête avait été rasée lors de la Libération, pour avoir osé entretenir des relations intimes avec les Boches. La buandière se souvenait de celles qui avaient dû traverser, sous une pluie d'injures, les rues principales de Franière et de Soye.

Aujourd'hui comme hier, elle se gardait pourtant de leur jeter la première pierre, car elle ne doutait pas que si certaines de ces filles-mères s'étaient engagées dans des relations amoureuses en dehors du mariage, d'autres avaient sans aucun doute été les victimes d'un viol ou d'inceste. Lorsqu'elle redonnait sa blancheur à un drap souillé, ce n'était donc pas seulement la trace d'un péché qu'elle faisait disparaître, mais également la preuve d'un crime. Ce tour de prestidigitacion, elle le pratiquerait jusqu'à ce que le drap déjà cent fois nettoyé ne puisse plus supporter un nouvel essorage. Ce n'est qu'alors que les religieuses placées à la tête de cette gigantesque entreprise d'effacement accepteraient qu'il soit jeté.

Pendant ce temps, Ferdinand est transféré de la prison de Bordeaux à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où il est diagnostiqué schizophrène. La chambre d'isolement dans laquelle on l'oublie, en attendant que la chlorpromazine commence à donner ses effets, ne le calme en rien. Comme dans un théâtre d'ombres chinoises, il voit sur les murs capitonnés de blanc les silhouettes torturées des affidés de Valefor. Caché dans son castelet, le duc des Enfers sourit en manipulant ses croix d'attelle. Non, cet ancien employé de la glacerie de Franière n'est pas de taille à lui faire face.

Si ce n'était des contentions qui le retiennent prisonnier, Ferdinand se serait déjà évadé, mais il ne peut bouger que sa tête, ses lèvres et son cou. Combien de temps reste-t-il ainsi cloué à son lit? Nul ne le sait. Dans sa chambre, le temps se dilate au point de ne plus s'écouler. Les infirmières, habillées et coiffées de blanc, se distinguent difficilement les unes des autres. Seule la lumière du plafonnier, en s'allumant et s'éteignant à heure fixe, donne une impression d'alternance entre le jour et la nuit. Longtemps bourreau, le voilà à son tour condamné à l'arbitraire, à la tyrannie de la maladie mentale.

\*\*\*

La date de ma thymectomie est finalement fixée au 10 septembre prochain, lendemain de l'anniversaire de ma naissance et de la mort de Marguerite. Pendant longtemps, cet organe vestigial est apparu comme un mystère aux yeux des savants. Galien, médecin grec de l'Antiquité, croyait qu'il était le siège de l'âme. Pour André Vésale, célèbre anatomiste de la Renaissance, le thymus, de par sa localisation dans le médiastin, avait plutôt pour fonction de protéger le système vasculaire thoracique. Au siècle suivant, le médecin anglais Francis Glisson défendit la thèse selon laquelle cette glande jouait un rôle dans l'alimentation du nourrisson. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'embryologiste écossais John Beard émit quant à lui l'hypothèse que le thymus contribuait de manière significative à la formation des cellules du système immunitaire. Il fallut ensuite attendre jusqu'en 1960, pour que son rôle essentiel dans le développement et la différenciation des lymphocytes soit prouvé par l'Australien Jacques Miller.

Si on veut me l'enlever, c'est justement parce que ce sont les anticorps produits par mes lymphocytes qui s'attaquent à mes jonctions neuromusculaires, au point de m'empêcher de me déplacer. Comme on me l'a déjà souligné, l'opération n'est pourtant pas sans risque. Lorsque je confie les inquiétudes de mon chirurgien à mon père qui est venu me visiter chez moi, il ne répond d'abord rien. D'un naturel pensif, il a toujours eu tendance à laisser mûrir ses idées, comme si le temps était le meilleur des jardiniers et le silence le plus efficace des engrais. Après avoir lissé son bouc blanc à deux ou trois reprises, il me dit :

-Entre toi et moi, ton chirurgien exagère. Après tout, ce n'est pas une véritable tumeur qu'on va t'enlever, juste un amas de cellules non-cancéreuses.

Sur quoi, il se lève et se dirige vers le meuble de télévision qui lui fait face. Je m'imagine qu'il va revenir vers moi à tout instant, pour mieux s'expliquer, mais je me trompe. Il s'agenouille par terre et tente de ramasser quelque chose d'important qui a dû tomber sur le plancher, et rouler à mon insu sous l'armoire à portes battantes. Plusieurs secondes me sont nécessaires pour réaliser qu'il essaie simplement de ramasser un tas de saleté qui s'y est accumulé. D'où je me situe, je ne vois plus que son arrière-train et des moutons de poussière chassés de leur pâturage. Ma fin possible se situe donc là : entre mon père à genoux et ces ruminants en fuite.

Après son départ, je reste assis seul au milieu de mon décor de théâtre, à me reprocher d'avoir tenté une fois de plus de lui confier mes appréhensions, moi qui m'étais juré de ne plus le faire. Si mon père vendait des voitures, je pourrais lui pardonner ses opinions médicales. Mais il a lui-même pratiqué des centaines d'interventions chirurgicales au cours de sa carrière et il connaît les risques inhérents à une thymectomie. Si je veux survivre à cette épreuve, je ne peux plus continuer à naviguer entre l'annonce de ma mort potentielle et la négation de celle-ci. Autrement, je risque de devenir fou.

\*\*\*

Jean-Marie hésita de nombreuses semaines avant de choisir sa spécialité. De manière générale, la chirurgie l'intéressait, mais cette spécialité regorgeait de bretteurs au tempérament querelleur, dont le principal credo se résumait à l'éducation par l'humiliation. Or, chaque fois qu'il se trouvait confronté par un homme d'âge mûr, que ce soit un supérieur revêché ou un patient malcontent, l'étudiant en perdait tous ses moyens. Au lieu de défendre son point de vue, ce qui était après tout attendu d'un étudiant de son niveau, il préférait s'excuser et battre en retraite. Sous son sarrau blanc, il ne se sentait confiant que lorsqu'il soignait des femmes. Non pas parce qu'il éprouvait un quelconque sentiment de supériorité envers ce que plusieurs appelaient encore le sexe faible, mais parce que les parturientes n'éveillaient en lui aucune peur. Comme les changements physiologiques en cours de grossesse le passionnaient également, et que l'obstétrique comportait son lot de chirurgies, cette spécialité s'était finalement imposée à lui.

Contrairement à Maria, dont le travail se résumait à faire disparaître les traces de l'avènement, celui de Jean-Marie consisterait à mettre au monde ce qui demandait à naître. Le sang ne représenterait pas à ses

yeux la marque de ce qui devrait être oublié, mais un indice qui lui permettrait d'évaluer la condition de ses patientes. Selon la quantité perdue en cours d'accouchement; la présence de caillots de différentes dimensions; la baisse ou l'augmentation de la pression artérielle, il pourrait écarter ou non la possibilité d'une hémorragie significative. Le cas échéant, il lui incomberait de trouver rapidement la cause du saignement : atonie, inversion ou rupture utérine; rétention placentaire, lacérations vaginales ou trouble de la coagulation? Pour Jean-Marie, la présence d'un drap souillé de sang ne serait pas la preuve d'une naissance à oublier, mais du présent en cours d'action. Et ne pas parvenir à freiner cet écoulement reviendrait à condamner la vie au passé.

\*\*\*

Je suis de nouveau hospitalisé à l'hôpital de Saint-Jérôme pour des difficultés respiratoires. À l'urgence, je suis d'abord reçu par la Dre Isabelle Gaston. Je reconnais immédiatement son visage et ses cheveux châtain clair. Dans la nuit du 21 février 2009, son ex-conjoint, qui ne supporte pas leur séparation, assassine leurs deux enfants de quarante-six coups de couteau. Elle me sourit gentiment. Je la regarde sans la voir : seuls les portraits d'Anne-Sophie et d'Olivier, pour les avoir vus en première page de différents journaux, jaillissent dans mon esprit. Ce n'est pas une mère ni un médecin qui se tient debout devant moi, mais une sépulture qui abrite avant tout la mort.

Après m'avoir examiné, elle fait signaler la neurologue de garde, puis elle demande à un préposé de m'installer dans une salle à pression négative pour me protéger des infections nosocomiales. Selon mes derniers résultats sanguins, l'Imuran commence à produire ses effets : mes concentrations de lymphocytes sont en chute libre. Bientôt, ils ne seront plus assez nombreux pour me protéger des agressions extérieures. C'est à ce moment précis, lorsque je serai pratiquement sans défense, que je pourrai enfin subir ma thymectomie.

Ne serait-ce de ma cousine urgentologue, je ne me trouverais pas ici aujourd'hui. Voisine de longue date, elle est venue cogner à ma porte ce matin, inquiète de ne pas avoir eu de mes nouvelles depuis plus d'une semaine. Ma tête penche vers l'avant, mes paupières tombent et ma langue mollassonne me fait zozoter. J'essaie de la rassurer sans y parvenir. Habitée aux patients récalcitrants, elle me menace d'appeler elle-même l'ambulance si je refuse de la laisser me conduire à l'hôpital.

-Je te donne quinze minutes pour te préparer une petite valise et après on part.

Sa voix ne laisse aucune place à l'équivoque. Pourtant, que mon corps s'affaisse sur lui-même n'a rien d'extraordinaire : c'est une manière pour ma myasthénie de s'exprimer. Il m'aurait suffi de m'allonger une heure ou deux pour retrouver ma tonicité perdue. Au lieu de cela, ma cousine veut m'obliger à occuper une civière que je ne mérite pas et à ajouter au labeur de professionnels déjà surchargés. L'affection qu'elle me porte depuis toujours rogne sans aucun doute son jugement. Au moins, je suis certain que la neurologue de garde se fera impartiale et me laissera repartir chez moi rapidement.

\*\*\*

Jean-Marie terminait de réparer l'épisiotomie qu'il avait dû pratiquer sur une fille-mère de quinze ans. Résident-chef à l'hôpital de la Miséricorde depuis le 2 janvier 1973, il ne dénombrait plus ses heures de garde ni les accouchements auxquels il avait participé. En revanche, il pouvait compter sur les doigts de sa main le nombre de fois où une femme s'était mise à pleurer de joie en prenant son enfant pour la première fois dans ses bras. Si quelques personnalités huppées de Montréal venaient parfois y accoucher, attirées par la réputation de l'établissement, la majorité des enfants qui y naissaient se trouvaient rapidement offerts en adoption. Chaque fois qu'une telle cession se déroulait sous ses yeux, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un pincement au cœur. Non seulement s'attristait-il pour ces femmes, dont la liberté retrouvée resterait à jamais hantée par cette séparation, mais ces tragédies quotidiennes ne pouvaient faire autrement que de lui rappeler sa propre situation.

Depuis plusieurs années, lui et sa femme Michelle, une Gravel de Ville d'Anjou, peinaient à concevoir. Cette difficulté était d'autant plus douloureuse pour la jeune Québécoise, qu'elle s'était depuis longtemps promis de ne jamais ressembler à sa propre mère. Non seulement souhaitait-elle se retrouver à la tête d'une tribu bruyante, elle rêvait également de l'envelopper d'amour et de lui apprendre à voir la bonté chez son prochain. Elle espérait ainsi, par personne interposée, corriger l'enseignement douloureux qu'elle avait reçu plus jeune. Romantique, elle ne pouvait alors s'imaginer que les enfants sont de mauvais pansements. Inconscients de la blessure qu'ils sont censés cicatriser, ils ne font bien souvent qu'attiser les braises qu'on espérait voir s'éteindre.

Les deux amoureux s'étaient rencontrés au Collège Sainte-Marie en juillet 1966. Gérante du magasin scolaire, Michelle avait embauché Jean-Marie pour la période estivale. Quelques mois plus tard, ils se fiançaient en secret. Avec son habituel sérieux, le prétendant passa au doigt de sa prétendue une bague sertie d'une simple perle, en lui promettant d'un jour lui offrir un véritable diamant. Le père de la belle, un

syndicaliste réputé devenu directeur général de la ville de Montréal sous Jean Drapeau, habitué aux intrigues les plus diverses, subodora rapidement l'existence de cet engagement clandestin. Depuis que le jeune homme venait les visiter à sa maison d'été de Mont-Rolland, René n'avait pas tardé à remarquer que leurs promenades régulières entre moraines et feuillus ne cessaient de s'éterniser.

Le directeur ne craignait pas tant que sa fille aînée se fasse déflorer sur un lit de mousse verte, cela étant après tout dans l'ordre naturel des choses, mais plutôt que cette union soit consommée à l'extérieur du mariage. D'une part, cela jetterait l'opprobre sur sa famille, d'autre part, sa femme, une fervente catholique, ne s'en remettrait probablement jamais. En contrepartie, il se réjouissait de l'actuel prétendant : un jeune homme studieux au caractère réservé. Ce choix contrastait en effet avec les autres fréquentations de son enfant, qui dépensait ses nuits sans compter en compagnie de musiciens et d'écrivains, à boire du vin et du cognac. Il détestait particulièrement la savoir passer ses soirées au Café Mocambo, une boîte de nuit située sur la rue Notre-Dame Est à Montréal où se produisaient des artistes du *soul* comme Frankie Lymon, Little Stevie Wonder et Lovelace Watkins. Non seulement la possibilité que sa fille s'unisse à un médecin le rassurait, mais il ne doutait pas non plus qu'une telle union, célébrée devant un prêtre, lui assurerait un avenir plus prometteur que celui qu'elle risquait de trouver dans l'univers enfumé des tavernes du centre-ville.

Décidé à prendre les choses en main, René, à la fin d'un souper copieux, invita son futur gendre à prendre un digestif sur la véranda. Jean-Marie eut à peine le temps de s'asseoir sur une chaise Adirondack que son hôte lui demanda à brûle-pourpoint :

-Bon, tu la maries quand ma fille?

Le jeune homme, qui ne s'attendait pas à se faire poser une telle question, ne sut d'abord que répondre. Puis, il trouva le courage de bredouiller :

-Avant de vous demander sa main, je veux d'abord gagner assez d'argent pour acquitter les frais d'admission à l'examen du Conseil médical du Canada. Si je réussis cette épreuve, j'obtiendrai une licence qui me permettra de pratiquer partout au pays et je serai ainsi capable de subvenir à ses besoins.

-Ça coûte combien?

-Cent-soixante-quinze dollars.

Comme il s'agissait d'une coquette somme pour l'époque, Jean-Marie se crut un instant tiré d'affaire, mais c'était sans compter sur celui qui excellait à poser des questions auxquelles il connaissait déjà la réponse. D'un geste souverain, René sortit une liasse de billets de la poche de son veston dont la somme totalisait cent-soixante-quinze dollars. À la fois fier et gêné, le jeune homme refusa d'abord cette offre, mais le généreux donateur ne tarda pas à lui rappeler que plaie d'argent n'était pas mortelle. Vaincu, l'endetté n'eut d'autre choix que de faire sa demande dans les jours qui suivirent cet entretien au crépuscule.

\*\*\*

-Sers-toi de ton œil gauche comme d'un baromètre : dès que ta paupière se met à tomber, que tu commences à voir double, c'est le moment de prendre un comprimé de Mestinson. Si ce n'est pas suffisant, tu laisses un message à ma secrétaire, pour que je te cède un traitement d'immunoglobulines. Autrement, tu vas encore te retrouver ici!

Le vouvoiement a disparu pour laisser place au franc-parler. Exaspérée par mes nombreuses hospitalisations, Dre Langlois espère ainsi m'inculquer un peu de bon sens. Contrairement à mes prévisions, elle ne m'a pas laissé repartir chez moi. Au contraire, elle s'est rangée du côté de ma cousine, si bien que je suspecte un instant la présence d'une alliance secrète entre ces deux femmes. Mais cette suspicion est d'autant plus farfelue qu'elles ne se connaissent pas. Je dois également admettre qu'une simple sieste n'aurait pas suffi à me requinquer et que ma cousine a eu raison de me conduire à l'urgence. Quant au Mestinson, ce n'est pas la première fois que ma neurologue me rappelle de le prendre : je n'ai pas d'excuse.

Comme pour le courrier sur la table à café ou la déshydratation chronique de mon Monstera, j'observe mon état se détériorer sans réagir. Au lieu de me ruer sur mon Mestinson lorsque mes jambes ne parviennent plus à me supporter, je préfère m'étendre sur mon lit et simplement fermer les yeux. Lorsqu'ils sont clos, je retrouve celui que j'étais : mon visage n'est plus boursoufflé et mon torse n'est plus criblé d'abcès douloureux; mon appartement ne ressemble plus à un décor de théâtre fait de papier mâché; et l'impression de décalage entre les différents objets qui m'entourent disparaît. Cette sensation de normalité prévaut sur toute autre forme d'instinct. En vérité, ma mort possible m'effraie moins que ce monde irréel dans lequel je suis forcé de vivre depuis plusieurs mois maintenant. J'aimerais pouvoir

l'expliquer à ma spécialiste, mais je ne saurais pas comment lui dire que je crains moins ma fin prochaine que cet espace impossible à éprouver.

On ne choisit pas sa peur : c'est elle qui nous adopte. Par exemple, je ne comprends toujours pas pourquoi l'heure du coucher m'effraie à ce point. Chaque fois que j'essaie de déterminer l'origine de cette frayeur, je n'aboutis à rien. Pour découvrir la réponse à cette question, j'ai l'impression qu'il me faudrait revêtir une pèlerine d'acier et chausser des semelles de plomb, comme s'il fallait toujours s'alourdir davantage pour atteindre le fond des choses. Encore là, je ne saurais pas par où commencer : l'esprit est trop vaste pour celui qui ne sait pas ce qu'il cherche.

\*\*\*

Le mariage fut célébré à l'église Notre-Dame-d'Anjou, le 21 octobre 1967. Officiée par deux jésuites, les pères Bussière et Finol, la cérémonie s'était déroulée en matinée. Vêtue d'une robe bleue spécialement achetée pour l'occasion, Maria ne pouvait cacher sa joie. Non seulement elle assistait au mariage de son fils aîné, mais elle pouvait le faire en toute quiétude. En effet, Jean-Marie avait décidé de ne pas inviter son père pour l'occasion. Retourné vivre en Belgique depuis plusieurs années, Ferdinand ignorait jusqu'à l'existence de cette union. Pour l'accompagner jusqu'à l'autel, le jeune avait écrit à son oncle Marcel, pour lui demander s'il accepterait de lui faire cet honneur.

Casanier de nature, l'instituteur répondit néanmoins par l'affirmative. Alors qu'il n'avait jamais quitté sa Wallonie natale, sauf pour effectuer des pèlerinages à Notre-Dame-de-Lourdes ou à Lisieux, il acheta deux billets d'avion et réserva un hôtel confortable à mi-chemin entre l'église et la salle de réception où se déroulerait la suite des festivités. Atteinte d'éclampsie en donnant naissance à leur fils Pol, sa femme Josée était demeurée hypertendue et fragile. Marcel essaya d'ailleurs de la convaincre de rester à Soye, mais celle-ci ne voulut rien entendre. Comme Marie Malherbe et Simon Massart, maintenant colonel et proche du roi Baudouin, ne pouvaient se rendre au Canada pour l'occasion, il était hors de question de voir un autre membre de la famille faire faux bond à leur neveu. Le jour convenu, le Soyen tint donc promesse et accompagna Jean-Marie jusqu'à l'hôtel, sous le regard satisfait de sa femme.

Cette journée-là, jamais le nom de Ferdinand ne fut prononcé. On aurait pourtant pu s'attendre à ce que quelqu'un s'enquière de lui auprès d'un de ses proches, mais ce ne fut pas le cas. Même si son fils s'était toujours montré discret à son sujet, les invités se comportèrent en connaissance de cause, comme s'il était

déjà mort et enterré. Seuls ses enfants craignirent un temps de le voir apparaître à l'improviste, bien que cela fût impossible. Heureusement, le père de la mariée avait eu la présence d'esprit d'acheter des caisses de Vin Fou et leur peur fut vite remplacée par l'ivresse des bulles.

Vers la fin de la soirée, Dixon Couch et Mary offrirent aux jeunes époux de les reconduire jusqu'à Mont-Rolland, où ils devaient passer leur nuit de noces. Trop pauvre pour s'offrir un gîte digne de l'occasion, Jean-Marie et Michelle avaient emprunté la maison d'été de René pour une semaine, même si celle-ci se chauffait mal en automne. Isolés avec du brin de scie et des crottes de mulot accumulées sur plusieurs décennies, les murs n'offraient qu'une protection relative contre le froid. Un poêle à combustion lente installé dans le petit salon palliait en partie à ce problème, mais il nécessitait d'être alimenté à intervalles réguliers, de jour comme de nuit. Heureusement, sous la lourde catalogne, les nouveaux mariés pouvaient également compter sur la friction de leurs corps réunis pour se réchauffer.

Cette nuit-là, le fils de Ferdinand se réveille encore une fois en sursaut. Dehors, une série de bruits inhabituels : quelqu'un essaie peut-être de forcer son entrée dans le chalet? Isolée au fond d'un rang de campagne, elle existe à l'abri de tous les regards. Si un cambrioleur décidait de s'en prendre à lui, personne n'entendrait ses cris : ils se perdraient dans la forêt qui l'entoure. Effrayé, il hésite à sortir de sa chambre, comme si la porte en pin fragile pouvait le protéger de quoi que ce soit. Après quelques tergiversations, il prend son courage à deux mains, et ouvre la porte. Le cœur battant, il marche à tâtons dans le noir en direction du vestibule. Le tapage s'intensifie. Pourrait-il s'agir de Ferdinand? Non, ce n'est pas lui : un volet de bois s'est simplement libéré de son attache et le vent s'amuse à le battre contre le mur de façade. Dehors, ni crocheteur ni bandit de grand chemin. Debout dans la nuit, il en est maintenant certain : l'effet du Vin Fou s'est bel et bien dissipé.

\*\*\*

Lorsque son collègue lui confirma que son épouse souffrait d'une forme sévère d'endométriose, Jean-Marie poussa un soupir de soulagement. Alimenté par des années d'études médicales, il avait vite délaissé les polypes, myomes, fibromes et autres tumeurs bénignes aux pronostics favorables, pour les carcinomes, adénocarcinomes, sarcomes et autres cancers mortifères. Or, rien n'était plus banal à ses yeux que ces cellules endométriales qui avaient décidé de migrer à l'extérieur de la matrice de sa femme, pour aller tapisser l'intérieur de son abdomen. Chaque mois, ce n'était donc pas seulement l'endomètre de Michelle qui versait son sang, mais l'entièreté de son ventre qui saignait à l'unisson.

Pour le futur obstétricien-gynécologue, si sa femme désirait être enfin libérée de ses douleurs, elle n'avait d'autre choix que de subir une hystérectomie. De son côté, et même si tous les autres traitements avaient échoué, Michelle hésitait à subir une telle intervention. Quand bien même ses chances d'enfanter demeuraient faibles, elle ne pouvait se résoudre à abandonner ce rêve. D'ailleurs, depuis que la cause de ses souffrances s'était vue identifier, celles-ci avaient diminué d'intensité. À une époque où une majorité de médecins se plaisaient à croire que les inconforts féminins découlaient de processus somatiques, la reconnaissance que son mal possédait bel et bien une origine physique la soulageait. S'il était en effet facile pour ces messieurs de mettre la parole d'une femme en doute, ils ne savaient que se taire devant la preuve irréfutable d'une biopsie. Malheureusement, après quelques semaines d'accalmie, le supplice de Michelle reprit de plus belle. Impuissant, Jean-Marie essaya encore une fois de convaincre sa femme d'accepter la grande opération :

-Je t'assure, l'utérus, ce n'est pas plus gros qu'une orange : un coup de scalpel et c'est parti!

Si cette métaphore fruitière se voulait rassurante, Michelle considérait l'exérèse de son agrume d'un tout autre œil. Si elle acceptait de subir l'hystérectomie recommandée par son médecin et son mari, ce n'était pas seulement à ses douleurs qu'elle dirait adieu, mais également à la possibilité de porter une nouvelle fois la vie. Malgré la sévérité de sa condition, elle était tombée enceinte une première fois à la suite d'un grave accident de voiture. Le 15 février 1969, tandis que la neige tombait dru sur la province de Québec, Jean-Marie crut bon de prendre le volant pour assister à un événement dans la Capitale-Nationale. Comme Ulysse autrefois, il s'était entouré de différents compagnons pour l'épauler dans son périple. Frigorifiée, Michelle se tenait à ses côtés sur sa droite, tandis que sur la banquette arrière grelotaient les pères Bussière et Finol. S'ils n'eurent pas à crever l'œil du cyclope Polyphème ni à fuir l'île de la nymphe Calypso, ils durent néanmoins affronter le chant de la tempête qui, comme celui des sirènes, essayait de les faire dérapier. Conducteur habile, Jean-Marie résista à cet appel sur plus de quarante kilomètres, mais juste avant d'atteindre la sortie pour Mont-Saint-Hilaire, une congère se matérialisa devant lui.

La Volvo se renversa d'abord sur le dos puis, dans un dernier soubresaut de vie, elle effectua plusieurs tonneaux avant de rendre son dernier souffle un peu plus loin sur l'accotement. Protégés par la solide armature d'acier d'origine suédoise, la majorité des passagers s'en tirèrent indemnes. Michelle s'en sortit quant à elle avec quelques côtes fracturées. Plus tard en soirée, alors qu'elle se reposait étendue sur son lit après une courte visite aux urgences, elle se tourna vers Jean-Marie qui la veillait :

-J'ai eu trop peur de mourir, fais-moi l'amour!

Était-ce le réflexe d'un corps ayant entrevu sa fin possible et décidé de s'y opposer en permettant à la vie de s'accrocher à ses parois? Neuf mois plus tard, le 10 octobre 1969, Michelle donnait prématurément naissance à une fille à l'hôpital Notre-Dame. Atteinte de prééclampsie, son médecin chercha par tous les moyens à retarder son accouchement, mais devant l'accumulation de protéines dans ses urines et l'augmentation constante de sa pression artérielle, il n'eut d'autre choix que de la provoquer. Jean-Marie comptait maintenant sur cette naissance pour faire entendre raison à sa femme. Malheureusement, c'était sans compter sur son entêtement :

-Isabelle ne devait pas être notre seul enfant!

Ce à quoi il lui rétorqua en désespoir de cause :

-Dans ce cas, nous en adopterons!

À ces mots, le visage de Michelle s'illumina :

-Tu serais d'accord ?

-Bien sûr que oui!

En 1970, on retira l'orange du ventre de Michelle et, dès l'année suivante, le couple entreprit des démarches auprès des services sociaux pour adopter un premier enfant. Dans un premier temps, ils durent compléter différents formulaires et questionnaires, puis on leur fit rencontrer une travailleuse sociale qui devait déterminer leurs bonnes mœurs. En cours de processus, on leur demanda également de fournir leurs empreintes digitales pour qu'elles soient conservées en cas de besoin à la Gendarmerie royale du Canada. Ce n'est qu'une fois ces différentes étapes complétées qu'ils reçurent leur sceau d'approbation : ils étaient officiellement de braves gens.

En février 1972, les jeunes parents furent invités à se rendre dans une maternité près de la chapelle de la Réparation, à Pointe-aux-Trembles. Isabelle, qui marchait maintenant sans aide, les accompagna pour l'occasion. Une religieuse les accueillit et les fit attendre dans une petite pièce. Une heure plus tard, une

puéricultrice les y rejoignit. Elle tenait dans ses bras une petite fille au crâne semé de boucles d'or. Née en bonne santé au début du mois à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, elle démontrait déjà une combativité surprenante. Sa mère biologique, une jeune fille originaire de l'Abitibi-Témiscamingue, n'avait posé qu'une seule condition avant de se départir de son enfant : qu'elle soit adoptée par des catholiques. Ce jour-là, la fillette ne reprit pas sa place aux côtés des autres orphelins. À ce mur des lamentations, Jean-Marie et Michelle avaient décidé de retirer une petite brique de solitude.

\*\*\*

Le taxi me dépose devant mon immeuble d'appartements vers dix-huit heures. À peine rentré chez moi, je m'effondre sur le divan du salon. Seul dans mon théâtre, j'assiste à une autre représentation où je suis à la fois figurant et spectateur. Les murs qui m'entourent sont toujours faits de papier mâché et l'espace entre les différents objets ne cesse de s'agrandir. Bientôt, il sera assez grand pour m'avaler tout rond. Mon père a dû pressentir le danger qui me guette ou alors ma cousine lui a fait part de ma dernière hospitalisation. Peu importe, son numéro apparaît sur l'écran de mon téléphone intelligent. J'hésite à répondre. Si je le fais, il va soit minimiser ma condition médicale, au point de me donner l'impression d'exagérer, ou il va tenter de me faire parler de manière détournée, en abordant des sujets aussi banals que la pluie et le beau temps. Mais j'ai depuis longtemps appris que c'est ainsi qu'on appâte les plus grosses prises : avec des vers de terre, des asticots, des sangsues et des questions triviales. J'hésite encore quelques secondes avant de mordre à l'hameçon :

-Comment tu vas-tu?, me demande-t-il.

-Ça va, mais je ne dors pas très bien.

À l'autre bout du fil, mon père ne dit rien, et son silence aboie plus fort que tous les chiens de ma ruelle réunis. Il s'attendait peut-être à ce que je lui raconte spontanément ces nouvelles heures passées sur une civière, à recevoir des immunoglobulines et les réprimandes de ma neurologue, mais je ne souhaite pas penser à tout cela. Je suppose que lui non plus, puisqu'il se confie à son tour :

-Moi non plus, je ne dors pas très bien, peut-être à cause de la canicule? Ma thermopompe fonctionne pourtant très bien : il ne fait pas plus de vingt degrés dans la maison. Au moins, d'après les prévisions, on devrait retrouver les normales de saison d'ici quelques jours.

Je suis navré pour mon père. L'insomnie est une chose épuisante, surtout à son âge. À soixante-six ans, il n'est plus jeune, mais pas vieux non plus. Selon les dernières statistiques, l'espérance de vie d'un Canadien est d'environ quatre-vingts ans. Je ne suis pas inquiet pour lui. Au Collège Sainte-Marie, à l'Université de Montréal et dans sa carrière médicale, il n'a jamais connu la médiocrité. Même en regard de sa propre mort, il ne se contentera pas de la moyenne. On ne peut pas en dire autant de moi. Si je continue ainsi, à me regarder couler sans me débattre, je ne vais jamais atteindre la date de mon opération. Mon père pense peut-être la même chose, mais il se garde bien de me confier ses appréhensions.

Aujourd'hui il me parle de la chaleur estivale et demain il réduira la taille de mon thymus au point de le faire disparaître. Si je peux concevoir qu'il se comporte ainsi pour se convaincre que tout ira bien, je sais aussi que je vais le détester pour ne pas être capable d'accueillir ma propre souffrance. Un père n'est pas un homme : c'est un symbole patiemment façonné depuis l'enfance qui ne peut qu'un jour décevoir. C'est un rôle injuste, je le reconnais. Aujourd'hui pourtant, je n'ai pas la force de lui en vouloir. J'accepte de l'écouter me parler de sa thermopompe et de me laisser pendre au bout du fil, avec ce gros hameçon planté au fond de ma gorge.

## V.

On ne sait comment les ancêtres des Maoris découvrirent Aotearoa, le pays du long nuage blanc. Embarqués dans de larges canots, ils se contentèrent peut-être de suivre la migration des oiseaux et des baleines jusque-là. Originaire des Midlands en Angleterre, Cathy dut faire plusieurs escales avant d'atteindre l'île du Nord, et d'y faire connaissance avec l'océan. Débarqué à Auckland en plein été, Jean-Marie aimait également se rendre à la plage de Milford pour profiter du sable blanc et du chaud soleil. S'il savait ce qu'il était venu chercher en Nouvelle-Zélande, Michelle en était moins certaine. Mère de deux jeunes filles, elle rêvait toujours d'une grande famille. Ce n'est pas le cas des filles-mères au *National Women's Hospital*. Beaucoup viennent de villages isolés pour y accoucher dans l'anonymat. Lorsqu'elles poussent et pleurent, personne ne se tient à leur côté. Si quelqu'un leur tend la main, c'est pour prendre et emporter leur enfant.

\*\*\*

Par la fenêtre de son laboratoire, Jean-Marie observait ses moutons paître dans le parc de *One Tree Hill*. Parti de Montréal le 2 février 1974 à bord d'un Lockheed 1011, il fit d'abord escale avec le reste de sa famille à San Francisco, puis aux îles Fidji, avant d'atterrir à Auckland le 4 février. Même si le voyage parut interminable, ce n'était rien en comparaison du cheminement scolaire qu'il venait de compléter. Juste avant qu'il ne soit officiellement diplômé, le directeur du département d'obstétrique et de gynécologie de l'hôpital Notre-Dame à Montréal, le Dr Van Campenhout, lui avait offert un poste de praticien et de professeur, à condition qu'il complète une surspécialité dans un domaine de son choix. Jean-Marie s'était empressé d'écrire à différentes facultés de renom, en espérant que son dossier académique incite un mentor à le prendre sous son aile. À sa plus grande surprise, il reçut des réponses positives d'universités prestigieuses, dont Harvard, Oxford et Columbia pour ne nommer que celles-ci. Indécis, il chercha conseil auprès de ses futurs collègues. L'un d'eux, Dr Leduc, lui conseilla d'écrire au Dr Liggins en Nouvelle-Zélande avant de prendre sa décision.

Quelques années auparavant, le Dr Leduc avait fait la rencontre de l'insulaire à Oxford, alors qu'ils y complétaient tous les deux un stage postdoctoral. Le Dr Liggins travaillait maintenant au *National Women's*

*Hospital*, institution qui abritait selon ses dires les plus brillants cerveaux de l'époque. À la tête de l'hôpital siégeait le Dr Dennis Bonham. Ancien membre de la *Royal Air Force* dont le visage ressemblait à s'y méprendre à celui de Winston Churchill, il avait co-écrit en 1958 un rapport devenu célèbre sur la mortalité périnatale en Angleterre. Pour l'appuyer dans son travail, il pouvait compter sur les Drs Green et Liley. Le premier, chercheur émérite dont la notoriété ne cessait de croître, se spécialisait dans le dépistage du cancer du col de l'utérus; le second, passionné de sylviculture et ardent défenseur des droits du fœtus, venait d'effectuer la première transfusion intra-utérine au monde. Pour réaliser cet exploit, il s'était fait assister par le Dr Liggins dont l'intelligence rivalisait avec celle de ses collègues. En 1972, il avait réalisé que l'administration de cortisone à une femme à risque d'accoucher prématurément, diminuait drastiquement les risques de complications respiratoires de l'enfant à la naissance. Cette découverte lui avait d'ailleurs valu une certaine notoriété au sein de la communauté scientifique internationale.

Impressionné par le plaidoyer du Dr Leduc, Jean-Marie écrivit au Dr Liggins qui ne tarda pas à lui répondre pour lui proposer une place de stagiaire dans son équipe de recherche. D'abord réticente, Michelle se laissa finalement convaincre de tenter cette aventure hors du commun. Il est vrai qu'avec ses forêts de fougères, ses parcs volcaniques et ses sommets saupoudrés de neiges éternelles, la Nouvelle-Zélande possédait une aura à laquelle il était difficile de résister. Il ne restait plus au jeune couple qu'à décider d'une date de départ et préparer leurs valises.

\*\*\*

Née le 31 octobre 1961 à Nottingham, elle se souvenait à peine de la ville du Shérif. Sa mère, Isabella, était originaire de Bannockburn en Écosse. Son père avait pour sa part fui la Pologne dès les premiers jours de l'invasion allemande en septembre 1939, avant de réussir à rejoindre les côtes anglaises après moult tribulations. Ses parents se rencontrèrent par hasard dans une ville du nord et, neuf mois plus tard, un premier enfant vit le jour. Trois autres naissances suivirent par la suite en autant d'années. Mais lorsque la vie s'immisça une cinquième fois dans le ventre d'Isabella, il fut décidé que l'enfant à naître serait offert en adoption.

L'accouchement se déroula sans heurt, et après une courte période d'observation à la pouponnière de l'hôpital, la petite fille fut confiée aux soins des services sociaux. Placée dans une crèche située à bonne distance du centre-ville, elle passa entre les mains de différentes puéricultrices. Nourrie aux quatre heures, elle était changée à la même fréquence. Lorsqu'elle souffrait de coliques, on la prenait et la consolait, puis

on la replaçait dans son berceau. Anonyme, il ne lui manquait qu'un nom pour s'inscrire dans l'histoire, lacune qu'un couple infertile combla rapidement. Quelques jours après son adoption, la nourrissonne devenait Cathy Elizabeth Meakin.

Elle devait avoir six ans lorsqu'elle posa pied pour la première fois en Nouvelle-Zélande. Fatigués des étés trop courts et des nuages trop bas, ses parents avaient finalement décidé de troquer la grisaille des Midlands pour le chaud soleil de l'Océanie. Malgré une passion pour la clarinette et la musique afro-américaine, son père trouva un emploi d'afficheur dans la région de *Hawke's Bay*, sur la côte Est de l'île du Nord. Sa mère suivit son exemple en acceptant un poste de secrétaire dans une entreprise de la région. Lorsque leur situation financière fut bien établie, la petite famille prit possession d'une maison située dans la ville de Hastings. Plain-pied aux murs extérieurs recouverts d'une généreuse couche de crépi blanc, elle était située à moins de douze kilomètres de l'océan. À l'ombre d'un palmier, Cathy s'amusa souvent à y construire différents bâtiments de sable, tandis que les vagues, lorsqu'elles les percutaient de plein fouet, lui enseignaient la valeur de l'éphémère.

\*\*\*

Le Dr Liggins accueillit son nouvel étudiant à l'aéroport d'Auckland le quatre février 1974. Michelle, qui bredouillait l'anglais, se montra réservée comme ses deux filles. Après les politesses d'usage, l'homme leur proposa de les conduire chez lui, pour qu'ils puissent se reposer et profiter d'un repas préparé par sa femme Cecilia, elle-même obstétricienne-gynécologue. Pour honorer ces voyageurs venus d'Amérique du Nord, elle leur servit du poulet frit accompagné d'une salade de carottes râpées aromatisée aux clous de girofle. En guise de dessert, elle déposa au centre de la table une magnifique pavlova décorée de fraises, de kiwis et de framboises. Elle ne put s'empêcher au passage de préciser que cette meringue fruitée était une invention purement néo-zélandaise, quoi qu'en disaient les Australiens qui revendiquaient également la paternité de ce délice.

Décidé à ne pas commettre d'impair diplomatique dès les premiers jours de son arrivée, Jean-Marie préféra éviter cet épineux sujet et demander à son nouveau directeur ce qu'il attendait de lui. Le Dr Liggins lui expliqua qu'il souhaitait l'impliquer dans un projet de recherche dont l'objectif ambitieux était de déterminer les causes de la prééclampsie. Le mandarin suspectait depuis longtemps que cette complication grave, et potentiellement mortelle, découlait d'un déficit en prostaglandines causé par une mauvaise oxygénation du placenta. Pour prouver cette théorie, Jean-Marie allait devoir placer dans l'aorte

descendante de brebis gestantes un cathéter muni à son extrémité d'un ballonnet gonflable, afin de pouvoir contrôler le débit sanguin de ses patientes. L'installation de deux autres canules serait également nécessaire pour effectuer des prélèvements réguliers : la première dans l'artère utérine et la seconde dans la carotide du fœtus. Il suffirait ensuite d'analyser les différents échantillons pour démontrer le lien entre le manque d'oxygène et le niveau des prostaglandines. Son mentor conclut en souriant :

*-Easy as pie!*

L'apprenti sorcier ne partageait pas cet enthousiasme. Après tout, que connaissait-il aux soins des brebis et au développement des agneaux? Ce n'était pourtant pas le moment de se montrer incertain s'il voulait faire bonne impression. Du reste, sa nouvelle vocation de vétérinaire en herbe n'était pas sa principale source d'inquiétude : il devait rapidement dénicher un logement près de l'hôpital capable de l'accueillir avec le reste de sa famille. Par chance, il trouva chaussure à son pied sur l'avenue Kildare, dans le quartier St-Heliers. Le propriétaire de la maison, maître-chien pour la police d'Auckland, hésita d'abord à louer à des étrangers, mais se laissa convaincre lorsque Jean-Marie accepta de payer le double du prix demandé. Une fois Michelle et leurs deux enfants bien installés, il put commencer à se concentrer sur son nouveau travail.

En quelques mois à peine, les mœurs reproductrices du mouton ne présentèrent plus aucun mystère à ses yeux. Aidé d'un berger expérimenté, il apprit à prendre soins de ses brebis, comme on lui avait autrefois enseigné à veiller sur ses patientes. Chaque jour de la semaine, il se levait à l'aurore pour effectuer des prélèvements sanguins. Les samedis matin, il se rendait un peu plus tard au parc de *One Tree Hill*, en face du *National Women's Hospital*, pour inspecter l'ensemble de son troupeau. Sa tâche consistait alors à castrer les béliers à l'aide d'un élastique; à féconder manuellement les brebis à l'aide d'une pipette en plastique; et à couper la queue des agneaux et des agnelles à leur naissance. Ensuite, si le temps le lui permettait, il enfournait sa famille dans la voiture familiale et prenait la direction de la plage de Milford. Étendu sur le sable blanc, il pouvait enfin se reposer en admirant l'île volcanique de *Rangitoto*, avec ses forêts de *pōhutukawa* qui se couvraient de fleurs pourpres vers Noël. Pendant ce temps, ses filles jouaient sur le rivage en attendant d'être assez vieilles pour nager seules vers l'horizon.

\*\*\*

Geoffrey naquit le 1er août 1958 au *Memorial Hospital* de Hastings. Son père, Ronald Vernon Colello, après avoir servi dans l'armée, revint vivre à Greenmeadows, dans la région de Hawke's Bay. Peu de temps après son retour, il fit la rencontre de Patricia May Lowe, une Irlandaise de treize ans sa cadette. Pressés comme le sont souvent les jeunes gens, ils se marièrent le 16 juin 1945. Cette union donna naissance à trois fils : Lance, Dean et Geoffrey. Adolescents turbulents, ce trio se forgea rapidement une réputation peu enviable auprès de leurs professeurs. En revanche, l'esprit de rébellion qui les animait commandait l'admiration de leurs camarades de classe. Ces chenapans possédaient en effet un pouvoir d'attraction auquel il était difficile d'échapper. Des trois frères, Geoffrey jouissait du magnétisme le plus redoutable. Avec ses cheveux noirs, ses yeux bleus, sa peau olive et sa constitution robuste, le jeune ne comptait plus les amourettes.

Avec sa tignasse bouclée, ses yeux azurés chamarrés de vert et sa peau blanche que rien ne parvenait à brunir, la beauté de Cathy ne passait pas non plus inaperçue. Avant de quitter l'école pour devenir tondeur de moutons, le jeune Colello l'avait bien remarquée. C'est pourquoi il continuait à fréquenter le même groupe d'amis que l'adolescente malgré son statut de décrocheur. On sait qu'ils s'échangèrent un premier baiser à l'automne 1976. Inséparables, ils passèrent les trois mois suivants ensemble, à écouter de la musique et à se baigner dans l'océan.

Pour Cathy, cette présence quotidienne était d'autant plus réconfortante que sa mère venait de décéder du cancer. D'une rare agressivité, rien n'était parvenu à calmer l'appétit du monstre. Piètre communicateur, son père se réfugia dans la musique et finit par ne plus s'exprimer qu'à l'aide de gammes et d'accords, au lieu de s'assurer de son bien-être. Geoffrey offrait donc à l'adolescente l'opportunité de se sentir à nouveau importante aux yeux de quelqu'un. Vers la fin du mois de décembre 1976, celle-ci mit pourtant brutalement fin à leur relation. Éconduit pour la première fois de sa vie, le jeune homme essaya de la contacter, mais sans succès : Cathy refusait désormais de se présenter en classe ou de parler à quiconque. Plus humilié que blessé, Geoffrey ne poursuivit pas sa bien-aimée. Au contraire, on le vit rapidement se promener au bras d'une nouvelle conquête dans les rues de Hastings.

\*\*\*

Au retour d'une longue fin de semaine, Jean-Marie se rendit dans son laboratoire, pour y déposer des prélèvements effectués aux petites heures du matin. Lorsqu'il ouvrit la porte du congélateur, il fut frappé d'effroi : celui-ci avait rendu l'âme en son absence. Les centaines d'éprouvettes ne contenaient plus qu'un liquide rouge à demi-coagulé. De cette longue vengeance, rien ne pouvait être sauvé. Alors qu'il

commençait à peine à prendre conscience de l'étendue des dégâts, une autre onde de choc le percuta de plein fouet : il devait maintenant annoncer la nouvelle à son mentor. Ce dernier écouta patiemment son étudiant se confondre en excuse, sans pour autant chercher à le reconforter. À la fin, il se contenta de lui demander :

-*What now?*

Sans réfléchir un instant, Jean-Marie s'offrit de rester six mois de plus à ses côtés pour reconstituer une banque d'échantillons digne de ce nom. Magnanime, le Dr Liggins accepta cette offrande de chair et d'os. En apprenant cela, Michelle s'effondra en larmes. Ni les rouleaux frangés d'écume de l'océan, ni les arbres fruitiers de son jardin ne pouvaient faire contrepoids au mal du pays qui ne cessait de croître en elle. De plus, elle commençait à douter de l'honnêteté du directeur de recherche de son mari :

-Je te le dis, cet homme est un hypocrite : si par malheur ton travail ne réussit pas à prouver son hypothèse de départ, il va te le faire payer très cher!

Alors qu'il avait toujours admiré la préscience de sa femme, Jean-Marie décida cette fois-ci de ne faire aucun cas de ses prédictions. Cartésien, il ne comprenait pas que la lecture d'autrui était un art qui ne relevait d'aucune logique, mais d'une sensibilité à des détails a priori anodins. Après de longues palabres, il réussit néanmoins à convaincre Michelle de rester auprès de lui avec leurs deux enfants. Certes, il s'agissait d'un délai fâcheux, mais il n'était pas non plus concevable pour lui de quitter la Nouvelle-Zélande avant d'avoir obtenu sa surspécialité. Du reste, que pouvait-il encore arriver?

\*\*\*

Les nausées sont intolérables. Depuis quelques jours, Cathy se lève chaque matin pour aller vomir dans la salle de bain. Elle pense d'abord à une intoxication alimentaire, au *fish and chips* mangé au bord de la plage en début de semaine. Elle se réfugie dans cette pensée jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus nier la réalité. La fin de l'année approche et ses dernières menstruations remontent à plus de quarante jours. Ce n'est pas la première fois qu'elle présente un tel retard. L'infirmière de son école lui a déjà expliqué que les adolescentes présentent souvent des cycles irréguliers. Mais lorsque ses seins commencent à gonfler et à se faire douloureux, elle décide de consulter au *Memorial Hospital* de Hastings.

Elle connaît bien cet endroit : elle s'y est rendue plusieurs fois visiter sa mère durant les derniers jours de sa vie. Le visage émacié, un teint d'albâtre, des bras comme des branches cassées, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Cathy n'est pas certaine de ce qu'elle raconte à l'infirmière qui la reçoit dans son bureau. Elle pense à son père qui tente de la préparer à l'inévitable avec des phrases maladroites. Habitée à ce genre de situation, la garde-malade pose un regard bienveillant sur la jeune patiente, puis elle sort un calendrier du tiroir de son bureau. Les médecins ne sont pas optimistes : dans le meilleur des cas, deux ou trois mois, peut-être moins. Ni Cathy ni son père ne peuvent se faire à cette idée. Le résultat est pourtant sans équivoque : elle est enceinte d'environ huit semaines. Le choc est trop grand pour dire quoi que ce soit. Un mois plus tard, la mère de l'adolescente meurt pendant que la vie s'agrippe dans son ventre.

Six mois plus tard, Cecillia Liggins encourageait sa patiente à pousser. Cathy obtempère du mieux qu'elle peut, mais l'enfant refuse de quitter son nid. L'obstétricienne ne voulait pas utiliser les forceps, encore moins pratiquer une césarienne, sauf si l'urgence le commandait. À chaque contraction, elle hurle de douleur. Du sang sur le drap blanc : de la merde et de l'urine aussi. Toujours la même heure sur l'horloge murale. À travers la vulve distendue, l'accoucheuse aperçut finalement les premiers contours d'un crâne déjà garni de cheveux noirs. Entre chaque respiration, Cathy redouble d'effort. Elle se demande pourquoi sa mère ne se tient pas à ses côtés. Elle se souvient : parce qu'elle meurt à l'étage supérieur.

\*\*\*

À l'approche de Noël, Jean-Marie commença à présenter une douleur sourde à la salivation, inconfort qui se répandit progressivement à ses gencives. En bon médecin, il se traita d'abord par une bonne dose d'indifférence. Mais un mois plus tard, lorsque la sensation lancinante atteignit ses oreilles et que des crampes abdominales se mirent à le torturer, il dut se résoudre à consulter un professionnel. Il vit d'abord un généraliste, puis un oto-rhino-laryngologiste, et même un interniste, mais personne n'arriva à diagnostiquer le mal dont il souffrait. La réponse vint par hasard, quelques semaines plus tard, alors que l'étudiant travaillait dans son laboratoire de recherche.

S'apprêtant à manipuler de l'iode 131 et de l'eau tritiée, Jean-Marie ouvrit le compteur Geiger posé en permanence sur son comptoir de travail. Même s'il se trouvait encore à bonne distance de l'armoire de plomb où le matériel radiatif était conservé, un puissant crépitement se fit entendre. Il pensa d'abord à un mauvais fonctionnement de l'appareil, avant de réaliser que celui-ci réagissait à la proximité de son corps. Depuis son arrivée au *Nation Women's Hospital*, il s'était réservé deux journées par mois pour fabriquer

ses propres marqueurs radio-immunologiques. La technique consistait à irradier des anticorps, puis à les placer dans un sérum contenant différentes cellules, pour ensuite mesurer la réaction de tous ces éléments combinés. Nulle part au monde n'aurait-on pensé laisser un étudiant préparer lui-même de telles substances, mais dans cet archipel esseulé où la débrouillardise de ses habitants constituait une véritable ressource naturelle, rien n'était plus normal.

Dès qu'il fut confirmé que Jean-Marie souffrait d'un syndrome léger d'irradiation, on lui interdit d'entrer en contact avec des femmes enceintes. On lui conseilla également d'attendre que tous les isotopes présents dans son corps soient éliminés avant de partager à nouveau le lit conjugal ou de prendre ses enfants dans ses bras. Si plusieurs auraient profité de cet incident pour quitter la tête haute un tel milieu, l'apprenti du Dr Liggins choisit une autre voie. Au lieu de faire valoir ses droits et d'exiger de pouvoir travailler dans un lieu sécuritaire, il profita de l'occasion pour installer un divan-lit dans son laboratoire. Cet ajout lui permettait de faire d'une pierre deux coups. D'une part, il ne risquait pas de contaminer sa famille en passant ses nuits auprès de ses béchers, d'autre part, il arriverait peut-être ainsi à rattraper une partie du temps perdu dans ses travaux. Du reste, avec une demi-vie de huit jours pour l'iode et de dix pour l'eau tritiée, il serait bientôt de retour chez lui. Il lui suffisait d'être patient et de laisser le temps nécessaire aux atomes qu'il abritait à contrecœur de se désintégrer sans faire de bruit.

\*\*\*

Quatre années s'étaient maintenant écoulées depuis que Jean-Marie avait posé un premier pied sur le tarmac de l'aéroport d'Auckland. Alors que cette expérience outre-mer aurait dû être terminée depuis longtemps, l'étudiant continuait à travailler d'arrache-pied pour contenter son directeur de recherche. Quant à Michelle, la seule raison qui la poussait à rester au pays du long nuage blanc demeurait son espoir d'adopter un troisième enfant. L'année précédente, le couple avait accueilli un petit garçon âgé de quelques mois. Fruit d'une courte union entre un Australien et une Néo-Zélandaise, il ressemblait déjà à un surfer avec ses cheveux blonds et ses yeux clairs. Décidée à battre le fer tant qu'il était chaud, la mère de famille voulut profiter de l'occasion pour faire une nouvelle demande d'adoption, mais ne reçut pour toute réponse qu'une fin de non-recevoir. Lorsqu'elle téléphona aux services sociaux pour obtenir des explications, on lui fit simplement savoir que d'autres couples attendaient également la chance d'obtenir un premier enfant, et qu'il serait par conséquent injuste de les prioriser, elle et son mari, encore une fois.

Dix-huit mois plus tard, le 10 septembre 1977, le Dr Liggins fit venir Jean-Marie dans son bureau. Persuadé que son directeur allait encore une fois critiquer son travail, l'étudiant se prépara mentalement à recevoir des reproches. Pour une fois, son mentor ne souhaitait pas lui parler de ses insuccès scientifiques : il voulait plutôt lui faire part d'une opportunité. La veille, sa femme Cecilia, qui travaillait dans un autre hôpital que lui, avait aidé à mettre au monde un enfant dont personne ne voudrait ici. Non seulement la fille-mère n'en souhaitait pas la garde, mais le père, aux abonnés absents, était d'origine maorie. Loin d'être perçu comme une qualité, ce métissage ferait office de repoussoir pour de nombreux couples. L'enfant resterait pupille de l'État jusqu'à sa majorité, avant d'être livré à lui-même. Dans le meilleur des cas, il deviendrait tondeur de moutons, sinon un vaurien dans une bande criminalisée. Si sa femme et lui acceptaient de prendre cet enfant sous leurs ailes, ils le sauveraient à coup sûr d'un destin funeste.

À peine arrivé en Nouvelle-Zélande, Jean-Marie n'avait pas tardé à être témoin de la discrimination dont souffraient les Maoris, mais jamais il n'aurait pu s'imaginer qu'un bébé naissant puisse également faire les frais d'un tel traitement. Le Dr Liggins, lui, ne semblait pas choqué outre mesure par ses propres propos. Avec une bienveillance qui ne lui était pas coutumière, il se proposa d'ailleurs à téléphoner aux services sociaux, pour leur expliquer la situation. Avec un peu de chance, il serait capable de les convaincre de faire fi des procédures habituelles. Après tout, la priorité n'était-elle pas le bien-être de l'enfant?

\*\*\*

Cathy ne pose aucune condition, ce qui ne manquait pas d'inquiéter sa travailleuse sociale, Mrs. Plunkett. Elle était en droit, par exemple, de refuser que son enfant soit adopté par des catholiques, puisqu'elle était de confession protestante. Elle pouvait également exiger une photo de son bébé en guise de souvenir. Tout ce qu'elle veut, c'est oublier ce cauchemar et arriver à demain. L'intervenante lui rappela néanmoins qu'il n'était pas trop tard pour changer d'avis. L'adolescente le sait trop bien. Au lieu de la répudier, son père lui a promis de la soutenir peu importe son choix. Elle aurait préféré qu'il se fâche et qu'il décide pour elle. Elle rage : comment peut-il envisager s'occuper d'un nouveau-né? Peut-être ne supporte-t-il pas l'idée de perdre, en plus du reste, la possibilité d'un petit-fils.

Le 20 septembre, Cathy téléphone à Mrs. Plunkett en matinée. Elle souhaite toujours aller de l'avant avec le processus d'adoption, mais aimerait finalement une photo de l'enfant tant qu'il est petit. L'intervenante lui promet d'accéder à sa demande dès que le temps le lui permettrait. Neuf jours plus tard, sa cliente se présente en personne à son bureau. Contre son meilleur jugement, elle est allée visiter le nouveau-né à la

pouponnière. Ce n'est pas trop loin d'où elle habite. Depuis la fin de l'été, elle loge chez des proches à Howick, une banlieue d'Auckland. Elle n'est plus certaine de vouloir signer les papiers de consentement. Même si le temps commençait à manquer, Mrs. Plunkett se montra compréhensive. Le couple, qui espérait son approbation, prévoyait rentrer au Canada d'ici la fin de l'année. Or, même après la réception des documents dûment paraphés, la Cour devait encore émettre un ordre d'adoption en bonne et due forme, ce qui pouvait prendre plusieurs semaines.

Cathy ne sait pas que la chair de sa chair est déjà promise à autrui. Elle retourne encore une fois à la pouponnière. Debout derrière la vitre, elle observe le bébé sans jamais demander à le prendre. Quelque chose l'empêche de franchir cette distance où elle deviendrait mère. Lorsqu'elle parle de lui, elle le fait sans jamais marquer son lien d'appartenance à ce petit être. Autrement, si elle le faisait sien dans son esprit, la déchirure serait d'autant plus grande. Demander à conserver un portrait contrevient également à cet arrêté : son imaginaire tendra à combler le silence qu'impose l'image. Elle doit donc en revenir à son désir initial : empêcher ce présent de se faire souvenir, pour qu'elle puisse reprendre là où sa vie s'est arrêtée neuf mois plus tôt.

Confuse, elle quitte en coup de vent le département où tant de femmes souillent leur literie de sang. Elle marche longtemps, jusqu'à se retrouver au centre du parc de *One Tree Hill*. Après s'être assise sous un arbre, elle observe un troupeau de moutons se déplacer sur l'herbe. Au-dessus d'elle, Tūi et Pīwakawaka, habillés de leur plumage coloré, font sans cesse l'aller-retour entre la terre et le ciel, comme s'ils étaient les messagers des dieux. En ce début de printemps, plusieurs promeneurs déambulent autour d'elle sans autre préoccupation que l'instant présent. Elle rêve aussi d'oublier cette période difficile, pour retrouver la force d'imaginer demain. C'est à cet instant précis qu'elle décide d'apposer une première lettre majuscule à sa propre histoire.

Le 3 octobre, Cathy alla trouver une dernière fois Mrs. Plunkett à son bureau. Sans hésiter, elle signa les documents d'adoption. Avant de la laisser partir, l'intervenante lui tendit la photo qu'elle lui avait demandée dix jours plus tôt. Sans même la regarder, l'adolescente la refusa, puis elle referma la porte derrière elle, comme on ouvre les yeux après à un mauvais rêve.

\*\*\*

Assis seul dans son bureau, le Dr. Liggins complétait l'évaluation finale de Jean-Marie. Déçu par ses performances, il n'entrevoit pas d'autre possibilité que de le faire échouer. Non seulement ne retrouvait-il pas chez lui les qualités d'un chercheur, mais après quatre années passées sur le même projet de recherche, il ne parvenait toujours pas à prouver le rôle des prostaglandines dans la prééclampsie. Au lieu de remettre en question sa propre hypothèse, il préférait imputer cet échec à l'inconsistance de son étudiant. Malgré tout, il éprouvait une certaine culpabilité à l'idée de ne pas lui remettre ce pourquoi il avait tant travaillé. C'est pour cela qu'il avait demandé à sa femme de falsifier le dossier de cet enfant né le 9 septembre dernier.

Si Cecillia inscrivit les véritables origines de la mère, elle indiqua que le père était un métis Maori. Cette version fut renforcée par leur amie, Mrs. Plunkett. À cette première fabulation, l'intervenante ajouta que la mère biologique de l'enfant, elle-même adoptée, avait décidé de mener à terme sa grossesse, pour donner la chance à son bébé d'être offert à une famille aimante. De manière surprenante, aucun des trois acolytes n'éprouva le moindre remord en regard de cette machination. Mrs Plunkett se réjouissait à l'idée que le statut social du médecin canadien offrirait à cet enfant de nombreuses opportunités, ce dont ne doutait pas non plus Cecillia. Quant au Dr Liggins, même s'il cherchait avant tout à apaiser sa conscience, il s'imagina dans sa suffisance que ce stratagème bénéficierait également au petit être en devenir. Au lieu d'une naissance anonyme, leurs mensonges combinés lui fourniraient une fondation sur laquelle bâtir son identité. Le simulacre n'étant pas ici fourberie, mais moteur de création.

\*\*\*

La pluie commence à tomber. D'abord des gouttelettes, puis des hallebardes. Le fils de Ferdinand écoute sans bouger. L'homme au visage fripé par le soleil lui expliquait calmement qu'il n'avait pas d'autre choix que de le faire échouer. Il veut parler, mais ses mots restent coincés dans sa bouche. Au-dessus de sa tête, les moutons gris font place à des boucs noirs. Comment combattre le ciel? Un poing levé ne peut dévier un éclair et se tenir seul debout les attire davantage. Il faut revenir au premier commandement : ne jamais être le point culminant pour ne pas se faire remarquer. Contrairement au louveteau, on ne naît pas armé de griffes et de crocs. C'est à la meute d'apprendre au nouveau venu à se défendre. Malheureusement, ses parents n'ont pas su le faire. Pour survivre, sa mère lui a enseigné qu'il devait apprendre à hurler avec les loups. En plus de lui apprendre à endurer, son père lui a également transmis

une vérité universelle : les héros seront toujours moins nombreux que les prédateurs. Personne ne viendra le sauver.

Pourtant, lorsque le Directeur général du *National Women's Hospital* apprit de la bouche du Dr Liley, que le Dr Liggins refusait d'accorder la note de passage à Jean-Marie, il fit venir ce dernier dans son bureau. Le Dr Bonham usa alors de toute son autorité pour faire comprendre à son éminent collègue qu'il ne pouvait, après tout ce temps, le faire échouer : il en allait de la crédibilité académique de l'établissement. À contrecœur, le Dr Liggins accepta d'accorder à son étudiant la note de passage, à condition que ce dernier s'engage à rédiger trois écrits au cours de la prochaine année. De plus, il exigea que son nom figure sur la liste des co-auteurs et que chaque texte lui soit soumis avant d'être publié dans une revue scientifique.

Lorsqu'il signa son dernier papier, Jean-Marie n'habitait plus le pays du long nuage blanc, mais une banlieue cossue de Montréal. Sans penser à mal, il décida d'envoyer le fruit de son labeur au Dr Liggins et à une revue médicale américaine dont la date de tombée approchait à grand pas. En apprenant cela, son mentor entra dans une colère noire. Comment son étudiant avait-il pu lui faire un pareil affront, à lui qui lui avait non seulement donné une seconde chance, mais aussi un second fils? C'en était trop! Sans prévenir son supérieur, le Dr Liggins prit sur lui d'écrire au parjure, pour l'aviser que devant la médiocrité de son dernier article, aucune correction ne serait faite à son évaluation initiale. De guerre lasse, Jean-Marie ne tenta pas de plaider sa cause auprès de son mentor ou du Dr Bonham. Il accepta simplement que son nom ne s'inscrirait pas aux côtés des plus brillants cerveaux de son époque.

## VI.

L'écho des cinq clous plantés dans le mur de la cuisine résonne encore, comme le regard de Jacky posé sur ses parents. Accroché sur le mur, il n'a jamais cessé de parler depuis qu'il est décédé. Le jour de l'enterrement, Valefor et ses sbires se tiennent aux côtés du prêtre et de son sacristain. Ils ne se sont pas déplacés pour rendre hommage au disparu, mais pour l'assurer qu'ils se reverront bientôt. Entre la vie et la mort, Jean-Marie continuait à se vider de sa boue noire, tandis que son chirurgien le sermonnait. Si la Grande Faucheuse l'avait enveloppé de ses ailes en cours d'opération, il ne s'en serait jamais aperçu. Comme la maison de Marcel, il aurait tout simplement disparu dans la nuit.

\*\*\*

Je n'arrive pas à ma propre mort et pourtant j'y reviens sans cesse. Je me revois mourir hier, je meurs aujourd'hui, et je mourrai encore demain. Je suis prisonnier d'elle comme d'une mauvaise habitude. À chaque instant, je la sens au plus profond de moi qui m'ensemence de ses caïeux noirs. Chaque fois que j'essaie de parler d'elle, rien n'émerge : elle refuse sa mise en récit. Ma langue se tient à mes côtés comme une promesse brisée, un mensonge auquel j'ai cru. Je suis peut-être également en train de découvrir la véritable signification du malheur. Si je pouvais l'exprimer sans difficulté, alors rien ne serait si terrible et cette tragédie n'en serait pas une.

Ma seule certitude, c'est qu'elle s'est invitée juste après la fête de Pâques. Avant cette date, je ne connaissais pas la peur, celle qui vous paralyse de la tête aux pieds. Depuis, dès que je pose ma tête sur l'oreiller, je regarde ma neurologue qui se tient debout devant moi. La salive coule le long de mes joues, mes yeux pleurent, les fibres musculaires de ma langue tressautent. Cowgirl moderne, elle s'apprête à livrer un duel, armée d'un laryngoscope et d'une sonde endotrachéale. Dans la poche poitrine de son sarreau blanc, elle garde en réserve des cartouches d'atropine. L'adversaire n'est pas gentilhomme. Il n'entend pas accepter la victoire ou la défaite au premier sang. Son but avoué est de me faire poussière, tu retourneras à la poussière. Mais ma championne ne compte pas se laisser faire :

-Ne vous en faites pas, s'il faut vous intuber, je suis prête!

Je suis arrivé vers huit heures à l'unité de médecine de jour, pour recevoir un nouveau traitement d'immunoglobulines. La fatigue m'accable : mes paupières tombent et mon cou n'arrive plus à supporter ma tête. Dans la salle de traitement, anciens et nouveaux visages s'entremêlent. Automate, je me rends à mon fauteuil, me cale et baisse ma tuque sur mes yeux. Je ne regarde pas l'infirmière m'installer ma voie veineuse. Ce n'est pas de la rudesse, mais de la résignation. Autour de moi, les mêmes échanges de diagnostics et de pronostics. Je ne suis toujours pas intéressé à y participer. Malgré le support du dossier, ma tête tangué sur les côtés. Pour simplifier ma médication, ma neurologue a changé mon Mestinon pour une formulation à libération prolongée. Au lieu de huit comprimés par jour répartis en quatre prises, je ne prends plus qu'un comprimé matin et soir. Cependant, si le besoin s'en fait sentir, je peux faire fondre un comprimé à action rapide sous ma langue, ce que je fais à l'instant.

Trente minutes s'écoulent : ma perfusion se terminera dans quatre heures. Il fait si chaud que je décide de retirer mon couvre-chef. Des grappes de sueur s'installent sur mon front. Dehors, le vent hurle et les nuages essaient leurs flocons. Hiver tardif; le printemps se laisse désirer. J'ai soif et ma bouteille d'eau est vide. Je me lève pour me rendre à la salle de bain, mais mes jambes sont soudainement trop faibles pour me porter jusque-là. Je n'ai pas d'autre choix que de rebrousser chemin. Affalé sur mon siège, j'appuie sur la cloche d'appel attachée après l'accoudoir de mon La-Z-Boy. Une infirmière s'approche. Je lui explique :

-Je ne me sens pas bien : ma tête tourne et j'ai la nausée.

Diligente, elle prend mes signes vitaux. Ma pression artérielle se situe dans la normale et ma fréquence cardiaque est régulière. Quant à mon taux d'oxygène sanguin, il est de cent pour cent.

-Vous êtes sans doute un peu anxieux. Je vais vous apporter un verre d'eau.

Même si je ne suis pas d'accord avec elle, je n'insiste pas, de peur de passer pour ces patients insistants qui ne réussissent qu'à susciter l'antipathie du personnel soignant. Quelques minutes plus tard, mes bras sont parcourus de petites fasciculations à peine perceptibles à l'œil nu; la salive s'accumule dans ma gorge au point d'être difficile à avaler; et mon diaphragme peine à se contracter pour permettre à l'air d'entrer dans mes poumons. Malgré tout, j'hésite à déranger l'infirmière une seconde fois, préférant plutôt

chercher un autre regard sur lequel m'accrocher. Mais mes camarades d'infortune ne me prêtent aucune attention : le prix à payer pour m'être tenu à bonne distance toutes ces semaines. Je tergiverse encore un peu avant d'utiliser une nouvelle fois ma cloche d'appel. La même infirmière se présente devant moi. D'un ton posé, je l'informe :

-Je pense que je vais bientôt cesser de respirer.

Je suis si calme qu'elle ne peut me prendre au sérieux. Au contraire, la dichotomie entre le timbre de ma voix et la possibilité que j'évoque ne fait que renforcer sa première impression : mes symptômes sont l'expression de l'angoisse qui m'habite. Pour me calmer, elle m'installe dans un cubicule sur une civière, en espérant que l'isolement relatif qu'offre ce cloître m'aidera à me détendre. Avant de me quitter, elle dépose sur mon visage une débarbouillette imbibée d'eau fraîche :

-Ça va vous faire du bien, m'assure-t-elle.

Plongé dans la noirceur, je sens ma tête s'enfoncer dans les sables mouvants de mon oreiller. Je voudrais me débattre, mais je n'arrive plus à bouger ni mes bras ni mes jambes. Crier est également impossible : ma langue inerte gît dans ma bouche où s'accumule ma salive. Bientôt, je ne pourrais plus respirer. Je suis prisonnier de mon corps comme Ferdinand de sa cellule. Ses geôliers demeurent impassibles : les infirmières autour de moi aussi. Pourquoi personne ne vient nous délivrer? Je n'arrive pas à croire que je vais mourir entouré par ceux censés me protéger. Je me résigne tout comme le fils de Ferdinand. S'il ne lutte pas, tout sera plus vite terminé. Les collaborateurs adossés contre le muret de pierres ne résistent pas non plus. Les réflexes les plus primitifs s'évanouissent devant l'inéluctable. Fuir est impossible. Espérer l'est tout autant. Un bandeau sur les yeux, certains prient pendant que d'autres tremblent. Je ne crois pas en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Au moins, je n'ai plus peur, car je sais enfin comment je vais quitter ce monde : la tête posée sur l'oreiller.

-Calice!

Ma neurologue me redonne soudainement la vue en arrachant la débarbouillette qui recouvre une partie de mon visage. Filet de bave, larmoiement, sudation profuse et contractions musculaires involontaires : il ne manque aucun signe.

-Atropine! Hurle-t-elle.

Une infirmière se précipite en direction du chariot de réanimation. Les tiroirs grincent, les fioles s'entrechoquent et tintent. Une minute suffit à préparer l'injection et me l'administrer. Ma neurologue aspire les sécrétions dans ma gorge. Je pense perdre connaissance. Elle crie encore :

-Laryngoscope, sonde!

Sa voix sonne le branle-bas de combat : ordres et contre-ordres fusent de toutes parts. Maria n'entend pas ce que lui hurle Marcel et saute au fond du fossé. Le visage dans la boue, elle ne voit rien des bombardiers ni des véhicules touchés qui s'enflamment. Pour étouffer le bruit des sirènes, elle reprend à haute voix la prière de Sainte Gertrude au Sacré-Cœur de Jésus : *seigneur bien-aimé, cachez-moi dans la blessure de votre cœur très bon, loin de tout ce qui n'est pas vous*. Ferdinand n'est plus à l'heure des suppliques. Rassemblant ce qu'il possède de courage, il décide d'affronter Valefor et ses sbires. Il porte un premier coup sur le mur qui lui fait face, puis un second et encore un autre. Le sang se mit à jaillir en éclaboussant tout sur son passage et Jean-Marie n'eut pas d'autre choix que de pratiquer une césarienne. De cette manière, il sauverait l'enfant et découvrirait peut-être l'origine de la fuite. Le fils de Ferdinand panse ses plaies en regardant la Sambre disparaître sous l'horizon. Encore une fois, il s'imagine s'enfuir loin de Franière. Je voudrais en faire autant, mais je n'arrive toujours pas à bouger mes jambes ni à relever la tête. Elle est toujours vissée à cet oreiller qui m'ancre à la mort. Ma neurologue ne semble plus inquiète. De sa hauteur, elle me contemple d'un air assuré :

-Ne vous inquiétez pas, s'il faut vous intuber, je suis prête.

Quelques secondes passent encore avant que le processus fatal ne commence à s'inverser sous l'effet de l'atropine. Ma langue recommence à bouger et ma salive se fait moins abondante. En revanche, je n'arrive toujours pas à bouger mes bras ni mes jambes. Sur ma nuque, la taie détrempée de bave froide colle à ma peau. Je voudrais lancer l'oreiller au loin, mais j'en suis incapable. Ma neurologue me demande :

-Pouvez-vous respirer?

La question ne fait d'abord aucun sens, mais Marcel insiste. Après le passage du dernier Stuka, une bombe éclate non loin de sa belle-sœur et il croit la voir s'effondrer. Étendu sur le sol, Ferdinand balbutie des

mots incompréhensibles. Ses jointures ensanglantées ont à peine ébréché le sourire victorieux de Valefor. Épuisé, il ne ressent pas la morsure de la piqûre dans sa fesse ni les mains qui le saisissent pour le coucher sur son lit. Dormir, c'est tout ce que Jean-Marie souhaitait, mais il devait continuer à comprimer de toutes ses forces l'utérus de sa patiente pour ne pas la laisser s'exsanguiner. Du sang sur les champs stériles et les vêtements. Malgré la chaleur et les émanations d'ammoniac, Maria frottait sans relâche : surtout, tout faire disparaître.

-Oui, je respire.

Soulagée, ma neurologue dépose enfin ses armes. Elle me laisse encore quelques secondes pour reprendre mes esprits, puis elle m'annonce :

-Vous avez fait une crise cholinergique sur une surdose de Mestinon.

Elle m'explique alors que la formulation à libération prolongée que je prends depuis peu, à parfois tendance à se dissoudre trop rapidement. En trop forte concentration, ce médicament, au lieu de renforcer les contractions musculaires, provoque à l'inverse une paralysie flasque. Même s'il s'agit d'un effet secondaire très rare, elle juge plus prudent de revenir à ma prescription originale de comprimés à action rapide. Pour le reste, je vais pouvoir rentrer chez moi dès que le médicament fautif aura été complètement éliminé de mon organisme. Je dois juste garder la tête sur l'oreiller pour quelques heures encore.

\*\*\*

Étendu sur mon lit, j'observe la sueur se former sur la bouteille d'eau froide posée sur ma table de chevet. Les gouttelettes murissent lentement avant de se laisser glisser le long du contenant. Si cette chute confirme sans l'ombre d'un doute que le temps continue de s'écouler, cela ne suffit pas à m'en convaincre. Lorsque le doute se fait trop fort, je me surprends à caresser l'écran tactile de mon téléphone intelligent. Je suis alors rassuré en voyant apparaître le jour, la date et l'heure. Si je retournais en Nouvelle-Zélande, mon pays d'origine, mon téléphone s'adapterait de lui-même à mon nouveau fuseau horaire. Il prendrait en considération le décalage horaire et ajouterait seize heures de plus à l'horloge numérique. Incidemment, ma mère biologique, avec qui je suis retourné vivre un certain temps, a toujours un soleil de plus sur moi et une nuit de moins. Mais je ne suis plus en Nouvelle-Zélande, dans le quartier d'Haitaitai,

à marcher le long de Waipapa road en direction de la mer. Je suis ici, étendu sur mon lit, à douter que viendra le jour où je pourrai le quitter pour de bon.

Je ne suis pas le seul qui s'empoussière. À côté de moi, dans ma bibliothèque, divers bibelots sont maintenant recouverts d'une fine pellicule grise. Véritables jalons, ils me permettent de me resituer dans ma propre histoire de vie : le porte-pipes de mon grand-père, le catéchisme en images de ma grand-mère et la sculpture inuite achetée au Nunavik. De tous ces objets, le plus précieux reste sans contredit le wakisashi, ce petit sabre d'appoint de samouraï, que m'a offert mon père à son retour du Japon. Posté derrière la lucarne, j'entends maman me rassurer :

-Son avion vient d'atterrir, tu peux arrêter de t'inquiéter.

Derrière elle trois chérubins entrelacés tiennent à bout de bras un globe lumineux. La lumière orangée qui nimbe son visage est douce. La radio laisse s'échapper un air classique. Dehors, la neige continue de tomber avec force. Je doute encore. De l'aéroport international Jean-Lesage de Québec à la rue Joseph-Kaeble, tout peut encore arriver : tête-à-queue, capotage et mise en portefeuille. Je préfère donc rester à mon poste, le regard rivé sur la rue.

Parti depuis trois semaines au pays du Soleil Levant, il s'est d'abord arrêté à Tokyo, avant de présider le congrès de l'ISSHP, *The International Society for the Study of Hypertension in Pregnancy*, à Kobe. Invité d'honneur, on l'a présenté à l'empereur Akihito, fils unique du défunt Hirohito. Du haut de mes dix ans, j'attends avec impatience le récit de cette rencontre. J'imagine mon père faire son entrée dans une grande pagode en bois, se déchausser et marcher sur des tatamis finement tressés. Je le vois ensuite s'arrêter devant une porte coulissante aussi raffinée que fragile. Derrière le papier de soie fixé à une trame de bois précieux, il peut entendre le murmure de la cour, avec ses chambellans aux gestes mesurés; ses courtisanes vêtues de kimonos colorés, pour contrebalancer la pâleur de leur visage poudré de blanc; et ses sénéchaux au regard sévère. Il perçoit aussi la respiration mesurée de l'empereur. Assis sur le trône du chrysanthème, il ne se laisse pas déconcentrer par le sourire de l'impératrice Michiko.

Papa fait finalement son entrée. Je l'entends secouer ses bottes et son manteau dans le vestibule. Alourdi par tous ses bagages, il affronte avec courage l'escalier en chêne en haut duquel je l'attends. Fatigué, il m'embrasse sur le front et m'encourage à le suivre dans sa chambre à coucher. Après avoir déposé sa valise sur le lit, il se retourne vers moi :

-J'ai quelque chose pour toi.

Sans chercher à me faire languir, il ouvre son bagage, déplace quelques effets et en ressort un véritable sabre japonais. Endormie depuis longtemps dans un fourreau recouvert de laque noire, la lame émoussée par l'âge porte la marque du clan Tokugawa : un cercle contenant trois feuilles de mauve réunies par leur pointe. Arme d'appoint, les samourais s'en servaient également pour se faire seppuku. Dans la culture japonaise, ce rituel consistait à s'ouvrir le ventre, siège de la conscience, pour racheter une faute grave. Aussi extraordinaire soit ce cadeau, il n'est qu'un hors d'œuvre. Le plat principal reste encore à venir : la rencontre avec Akihito. Impatient, je demande finalement à mon père de me la raconter, mais il se contente de hausser les épaules :

-Je ne me souviens pas de grand-chose, sauf d'avoir détesté faire une courbette pour le saluer. J'en ai encore mal au dos!

Il me faut quelques minutes pour réaliser que rien ne suivra ce commentaire laconique. Je m'explique le caractère succinct de son commentaire par la fatigue qui doit l'accabler, et je me rassure en m'imaginant qu'il me servira les détails de son épopée orientale demain matin, à l'heure du déjeuner. À mon réveil, il a déjà quitté la maison pour l'hôpital. Je ne désespère pas : ce soir, il ne m'échappera pas. Mais lorsqu'il revient tard en soirée, je dors déjà. Nous jouons au chat et à la souris toute la semaine, au point de refroidir complètement ma curiosité. C'est alors que la vérité me frappe de plein fouet : s'il refuse de me parler, c'est sans doute parce qu'il a dû promettre de ne jamais livrer les détails de sa rencontre avec l'empereur, au risque de devoir s'ouvrir le ventre lui-même avec mon wakizashi.

Du haut de mes neuf ans, cette explication m'apparaît la plus probable. Mais deux ans plus tard, cette théorie est mise à mal. Alors que mon père revient d'une cérémonie en Norvège où le roi Harald V le remercie d'avoir supervisé l'installation d'une résonance magnétique à champ ouvert à l'hôpital d'Oslo, il se montre tout aussi avare de commentaires. Non seulement passe-t-il sous silence le cadeau qu'il a reçu, un couteau en argent ouvragé du pommeau à la pointe, il ne cesse de répéter qu'il n'était pas le seul invité, comme si ce fait invalidait la reconnaissance démontrée par le représentant de la maison de Glücksbourg. Je m'offusque :

-Il y a quand même de quoi être fier!

Ce à quoi mon père me répond :

-*Vanitas vanitatum*, tout est vanité, ne l'oublie jamais.

À ce moment, je ne réalise pas qu'il me cite le livre de l'Écclésiaste, et que je pourrais profiter de ce relent de cours classique pour m'intéresser à la pensée religieuse hébraïque. Je préfère croire qu'il cherche encore une fois à se soustraire au récit de sa propre vie. Je suis trop jeune pour réaliser qu'il me révèle le prisme à travers lequel il regarde et analyse le monde. Il n'esquive rien. Bien au contraire, il me dit sa vérité : tout est feu de paille et il ne faut surtout pas s'attacher à ce qui peut disparaître à tout moment. Si l'humilité est certainement une qualité à transmettre à ses enfants, il ne réalise pas l'impact de son injonction sur moi. Car si on ne peut être fier d'une carrière méritant à la fois l'égard de ses patients et l'éloge des empereurs, de quoi peut-on se féliciter? Et si nous ne sommes qu'un instant fugitif parmi tant d'autres, pourquoi donner une quelconque importance à notre propre existence? J'en viens même à me demander si cette crainte de mourir qui me prend à l'occasion, ce n'est pas simplement cela : une expression de ma propre vanité.

\*\*\*

En entrant dans le *genkan*, petit vestibule situé à l'entrée des habitations nippones et des temples bouddhistes, on rappela à Jean-Marie qu'il devait retirer ses chaussures. Étranger aux mœurs japonaises, il avait oublié cette coutume de se déchausser en entrant quelque part, afin de marquer la transition entre l'*Uchi* (l'intérieur) et le *Soto* (l'extérieur). C'est à cet instant qu'il prit conscience du trou par lequel sortait une partie de son gros orteil. Pis encore, les chaussons préparés à son intention ne recouvraient pas la pointe de ses pieds. Embarrassé, il pensa d'abord à feindre un malaise pour éviter d'être ainsi présenté à l'empereur. Mais il se ressaisit en songeant que la honte serait d'autant plus grande s'il s'éclipsait sans préavis à la dernière minute. Résigné, il se laissa guider le long des coursives en bois tout en se maudissant de ne pas avoir pris le temps de reprendre son bas (il avait trouvé une trousse de couture de courtoisie dans sa chambre d'hôtel). Une solution plus simple aurait été de s'acheter une paire de chaussettes neuves pour l'occasion. Tokyo regorgeait de merceries de qualité où toutes espèces sonnantes et trébuchantes étaient acceptées. Toutes ces réflexions étaient pourtant inutiles : dans moins d'une minute il se tiendrait debout devant Akihito.

Quelques jours auparavant, un chargé de protocole s'était présenté à sa chambre d'hôtel, pour lui enseigner l'art de saluer l'empereur. La tête légèrement penchée vers l'avant, le dos raidit et les mains plaquées sur les côtés, on s'attendait de lui qu'il plie le buste jusqu'à atteindre un angle de trente degrés. Le jour de son entretien, il devrait garder cette position plusieurs secondes, afin de marquer son émotion et son respect. Abhorrant les convenances et les mondanités, il se pratiqua néanmoins devant le miroir de sa salle de bain jusqu'à ce qu'il juge son mouvement fluide et naturel. Même s'il appartenait maintenant à la bourgeoisie, il peinait à trouver sa place dans ce Nouveau Monde. Au travail, il préférait d'ailleurs aux conversations avec ses collègues, les causeries sans prétention avec le personnel d'entretien. Directeur du centre de recherche de l'hôpital Saint-François d'Assise à Québec, il comprenait néanmoins l'importance de savoir naviguer entre ces deux univers. Son poste lui demandait régulièrement d'assister à des réunions houleuses où différents égos s'entredéchiraient pour une part de budget. Pour asseoir son autorité, Jean-Marie ne joignait jamais sa voix à ces aboiements. À l'attaque frontale du bélier, il préférait la persévérance de l'eau qui, à force de patience, parvenait toujours à briser les roches les plus dures. Ses efforts pour maîtriser le salut traditionnel japonais en était la représentation.

Prestidigitateur doué, sans doute aurait-il pu donner l'impression d'apprécier sa brève rencontre avec Akihito, mais jamais il n'arriva à détacher son attention de cet orteil qui s'entêtait à sortir de son terrier. De sa soirée, il ne retint qu'un sentiment de honte, émotion qu'il connaissait bien pour avoir trop longtemps voyagé en sa compagnie. À son retour, lorsqu'il partagea sa déconvenue avec sa femme, celle-ci fut piquée au vif :

-Vas-tu cesser un jour de vivre comme un pauvre!

À la fois surpris et vexé, il alla s'enfermer dans son bureau où il termina de ranger ses affaires. Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, il ne souhaita pas à son épouse de faire de beaux rêves. Michelle ne chercha pas non plus à s'excuser de s'être ainsi emportée. Elle n'était pas tant en colère parce que son mari avait dû paraître ridicule, mais parce qu'il ne s'était pas accordé assez d'importance pour prendre soin de son apparence. Combien de fois avait-elle dû se disputer avec lui pour le forcer à jeter une chemise éculée ou un pantalon troué? Quelques années auparavant, alors qu'il montait sur scène pour donner une conférence, la semelle de l'une de ses chaussures s'était décollée. Au lieu de se débarrasser de cette godasse, il tenta de la réparer avec de la colle, comme si cet acharnement thérapeutique aurait pu sauver la malheureuse du destin tragique qui l'attendait.

À l'époque, Michelle confia son découragement à Carlos, un chirurgien d'origine salvadorienne qui était un proche ami. Un mois plus tard, Jean-Marie fut surpris de recevoir un colis en provenance d'Italie. À l'intérieur se trouvait une paire de mocassins en cuir de veau de grande qualité, dont la valeur dépassait celle de sa garde-robe au grand complet. Ce stratagème pour chausser le directeur du centre de recherche se solda néanmoins par un échec : de peur de les abîmer, Jean-Marie refusa de les porter. Ayant survécu en son temps aux guérillas marxistes, aux escadrons de la mort et à la traversée de l'Amérique du Nord au sein d'une caravane de réfugiés, Carlos n'était pas homme à se laisser décourager aussi facilement. Au contraire, il fit parvenir à son ami récalcitrant une seconde paire de mocassins identiques. Jean-Marie n'eut finalement d'autre choix que de capituler. À l'âge de quarante-cinq ans, pour la première fois de sa vie, on le vit marcher dans les corridors de l'hôpital chaussé confortablement.

\*\*\*

Même si je suis suivi à l'hôpital de Saint-Jérôme, j'ai décidé de subir ma thymectomie à l'hôpital universitaire de Sherbrooke où mon père occupe un poste de direction. J'y ai moi-même travaillé un temps comme infirmier avant de revenir à Montréal pour y compléter une maîtrise. Durant cette période, j'ai eu la chance de rencontrer le Dr. Marco Sirois, un jeune chirurgien thoracique dont la réputation n'est plus à faire. Lorsque je lui ai écrit, pour lui demander s'il accepterait de m'opérer, il m'a aussitôt offert un rendez-vous avec lui. Assis dans la salle d'attente, j'attends maintenant qu'on m'appelle.

Autour de moi, de nombreux malades patientent également, mais leurs visages ne ressemblent pas à ceux que je côtoie à l'unité de médecine de jour de l'hôpital de Saint-Jérôme. Si certains apparaissent mal en point, la majorité d'entre eux semblent en bonne santé. Mais je sais que les apparences sont souvent trompeuses. Avec mes joues bien rondes, on doit me regarder en pensant que je suis simplement une bonne fourchette. Personne ne pourrait s'imaginer que je suis drogué à la Prednisone et que j'attends de me faire enlever la moitié de mon médiastin. L'opération doit en effet être rare. Lorsque le Dr. Sirois me reçoit dans son bureau, il est accompagné de deux résidents qui me regardent avec une curiosité évidente. Le premier, un grand gaillard aux cheveux bruns, me tend rapidement la main :

-Dr Grégoire, enchanté.

La seconde, un peu en retrait, se contente de cligner des yeux et de me sourire. Pour être certain que je n'interprète pas mal cette réserve évidente, le Dr Sirois me précise sans attendre :

-Voici Solveig Almstedt, une étudiante suédoise qui termine un stage avec nous. Malheureusement, elle ne parle pas français et seulement quelques mots d'anglais. En contrepartie, elle peut converser en allemand sans aucun problème. Le programme d'échange a dû considérer qu'il était plus important de savoir manier le bistouri que la langue de Molière, conclut-il sur un ton moqueur.

Le chirurgien m'invite ensuite à m'asseoir. Tout en m'expliquant les étapes de la procédure à venir, il me montre sur son ordinateur les coupes de ma dernière résonance magnétique. Pour la première fois depuis le début de cette aventure, je vois enfin les contours lobulés de la masse que j'abrite. De la découvrir ainsi réveille en moi la sensation d'étrangeté que je ressens souvent en me regardant dans le miroir de ma salle de bain. Encore une fois, c'est à une image que je dois croire.

À l'aide d'un crayon, le Dr Sirois me pointe le liseré graisseux séparant mon thymus de mes vaisseaux sanguins et souligne l'absence d'ascension de la coupole diaphragmatique. Je me sens comme chez mon garagiste, lorsqu'il me parle de ma *timing belt*, de mes *link kit* ou de mon *sille de shaft*. Même si je suis infirmier praticien spécialisé, je ne comprends rien à tout ce charabia. J'aimerais croire que tous ces détails sont de bon augure, mais mon chirurgien ne tarde pas à rajouter :

-Comme on vous l'a déjà dit, les risques de cette opération sont non négligeables. Je ne parle pas seulement des risques d'hémorragie, de déhiscence de plaie ou d'infection postopératoire, mais aussi de la possibilité que vous ne surviviez pas à la chirurgie. Il me faut donc votre consentement écrit avant de céder une date pour la procédure.

Sans hésiter, je signe le document qu'il me tend sans le lire. À quoi bon? Ce n'est pas un choix auquel je suis confronté. Refuser la thymectomie reviendrait à me condamner à une vie de misère : nous le savons tous les deux. Avant de quitter le bureau de Dr Sirois, je me retourne vers Solveig Almstedt, pour lui souhaiter bonne chance pour la fin de son stage, ainsi qu'un excellent voyage de retour.

-Vous aussi, me répond-t-elle.

Je referme ensuite la porte sans savoir si elle m'a mal compris ou réellement souhaité de retrouver mon point d'origine.

\*\*\*

^^

Vers le milieu de années quatre-vingt, Jean-Marie décida qu'il était temps pour lui de faire visiter à ses enfants son pays de naissance. Son plus jeune fils était maintenant assez vieux pour profiter d'un tel voyage et en conserver un souvenir durable. Pour des raisons de logistique, il décida de partir en éclaircur la veille du départ officiel en compagnie de sa fille aînée, Isabelle. Michelle et le reste de la tribu partiraient le lendemain matin. Tout le monde devait par la suite se rejoindre à Soye, chez l'oncle de Jean-Marie. Mais lorsqu'un taxi la déposa là-bas, Michelle n'y trouva que leur hôte. Après lui avoir fait la bise trois fois comme il est de coutume dans le Plat Pays, il prit ses mains dans les siennes :

-Jean-Marie a perdu connaissance en arrivant ici ce matin et on a dû le faire transporter d'urgence à l'hôpital. Isabelle l'a accompagné pour qu'il ne soit pas seul. Mon fils Pol peut t'y conduire si tu veux. Jeanine, sa femme, s'occupera de tes enfants pendant ce temps. Je les attends d'une minute à l'autre.

Persuadée qu'il devait s'agir d'un malaise cardiaque (son mari fumait et souffrait après tout d'embonpoint), Michelle s'empressa d'accepter cette offre. Lorsque Paul la déposa une heure plus tard à l'hôpital Sainte-Catherine de Namur, et qu'elle se rendit à la chambre où on avait alité Jean-Marie, il n'y était pas non plus. Folle d'inquiétude, elle se rendit au poste des infirmières pour réussir à localiser celui qui lui échappait depuis son arrivée en Belgique. Au lieu d'une garde-malade, elle y découvrit sa fille Isabelle en train de siroter une tasse d'Ovaltine. En apercevant le visage alarmé de sa mère, elle se dépêcha de la rassurer :

-Papa a fait une péritonite, il est en salle d'opération. D'après ce que j'ai compris, il serait hors de danger.

Soulagée d'apprendre que son mari n'était pas en conversation avec Saint-Pierre, Michelle n'en demeurait pas moins inquiète. Femme d'obstétricien, elle savait qu'une péritonite n'était pas un diagnostic en soi, mais la conséquence de la perforation d'un organe situé dans l'abdomen. Il restait à savoir lequel et pourquoi. Mère et fille attendirent encore une heure avant que le chirurgien, qui avait retiré son appendice à Jean-Marie, ne puisse les rencontrer. Il les informa que ce dernier allait devoir rester hospitalisé une semaine, le temps de drainer le pus qui s'était accumulé dans son abdomen, et de lui administrer une antibiothérapie intraveineuse pour éviter que l'infection ne se propage dans son sang. Si tout se déroulait bien, il pourrait reprendre ses activités normalement d'ici une quinzaine de jours.

-Quand pourrais-je le voir? S'enquit Michelle.

-Lorsqu'il sera assez stable pour quitter la salle de réveil, un préposé le ramènera à sa chambre. Mais il sera peut-être encore trop faible pour parler.

Avant de laisser partir le chirurgien, Michelle se permit une dernière question :

-Vous pensez qu'il a pu développer une appendicite en si peu de temps? Hier encore, il ne se plaignait de rien.

Sa réponse fut sans équivoque :

-Non, il devait avoir mal depuis plusieurs jours déjà. Autrement, je ne vois pas comment il aurait pu développer une appendicite compliquée d'une péritonite en moins de vingt-quatre heures.

La douleur était effectivement apparue une semaine avant le départ. D'abord légère, elle se fit rapidement térébrante, si bien que Jean-Marie songea un instant reporter le voyage. Aidé d'acétaminophène et d'ibuprofène, il réussit néanmoins à terminer ses préparatifs et à prendre son vol le jour convenu. C'est au-dessus de l'océan Atlantique, à trente-milles pieds d'altitude, que son appendice céda finalement sous la pression. La souffrance fut telle qu'il faillit en perdre connaissance. Au lieu d'aviser un membre du personnel de bord de son état, il se contenta de demander un verre d'eau en serrant les dents. Aux turbulences qui secouaient déjà la carlingue de l'appareil, il ne voulait pas ajouter une autre source d'énerverment. Il lui suffisait d'être patient : d'ici deux ou trois heures, l'avion se poserait à l'aéroport de Bruxelles.

Empreint d'un optimisme propre au déni, il s'imaginait capable de traverser les douanes, de récupérer son bagage et de conduire jusqu'à Soye au volant d'une voiture louée. Après avoir déposé sa fille chez son oncle, il ne lui resterait plus qu'à se rendre dans un hôpital de la région namuroise où on s'occuperait de lui. S'il réussit effectivement à faire estampiller son passeport, retrouver sa valise, prendre possession de son véhicule et atteindre la Sambre, il s'effondra en arrivant chez son oncle. Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur une civière et s'apprêtait à subir une appendicectomie d'urgence. Fiévreux et groggy, il éprouva la plus grande difficulté à signer le formulaire de consentement aux soins opératoires. C'est en remarquant l'entête du document qu'il réalisa pour la première fois se trouver à l'hôpital Sainte-Catherine, et non dans un autre établissement de santé, à l'endroit même où son frère cadet était né quarante ans plus tôt. Avant

de s'évanouir une seconde fois, il ne put s'empêcher de penser que s'il devait mourir ici, au moins ce ne serait pas en terre étrangère, et cette idée le réconforta.

\*\*\*

Le Plat Pays ne déroge pas à sa réputation : les nuages trop bas s'éventrent sur la cime des arbres et de ces blessures suintent une pluie froide. Trempés jusqu'aux os, mon frère et moi rentrons dans la maison par une porte donnant sur la cuisine. Pour ne pas mouiller le plancher, je cherche un endroit où accrocher nos imperméables. Dans le mur faisant face à la cuisinière, j'aperçois une série de clous à demi enfoncés. Alors que je m'apprête à y suspendre nos vêtements dégoulinants, Tonton Marcel, qui éviscèrait un lièvre au-dessus de son évier en émail blanc, se retourne en pointant sans y réfléchir son couteau vers nous :

-Non, ça ce sont les Boches!

Surpris, je m'immobilise net, tandis que mon frère cherche à comprendre de qui il est question. Le jour où le film de Claude Lelouch *Les uns et les autres* sort au cinéma, maman m'emmène le voir malgré mon jeune âge. Elle pense sûrement que je vais m'endormir en cours de visionnement, mais lorsque le générique commence à défiler à l'écran, mes yeux sont toujours grands ouverts. Une scène en particulier me marque : celle où Simon, joué par Robert Hossein, est placé dans une chambre à gaz, quelques secondes seulement avant qu'il ne soit forcé à respirer du Zyklon B. Je me souviens aussi des nombreux soldats arborant la croix gammée. Les Boches, ce sont eux, avec leurs uniformes vert-de-gris et leurs casques reconnaissables entre tous. Quant à comprendre le lien qui les unit à ces tiges de métal, je ne peux que donner ma langue au chat.

-Allez accrocher vos manteaux dans le vestibule! Nous ordonne-t-il.

Même si nous obtempérons sans nous faire prier, l'ancien instituteur, habitué aux élèves récalcitrants, nous suit pour s'assurer de notre obéissance. Nous n'entretentions pourtant aucune intention mutine. Au contraire, nous essayons de faire acte de contrition :

-Nous sommes sincèrement désolés, nous ne voulions pas te fâcher.

Le regard sévère, Tonton Marcel nous observe avec des yeux qui ne sont pas les siens. Depuis notre arrivée chez lui, il n'a cessé de se montrer attentionné et généreux, allant jusqu'à sacrifier ses plus belles bêtes pour nous sustenter. Mais la colère qui lui défigure maintenant le visage nous pousse à remettre en question nos premières impressions. Nous aurions besoin d'un traducteur pour mieux comprendre sa réaction. Malheureusement, papa est toujours hospitalisé. D'après maman, l'infection dont il souffre n'est pas encore guérie. Combien de temps sera-t-il nécessaire pour le purger de tous ses microbes? À ce rythme, nous serons déjà de retour au Québec lorsqu'il recevra la permission de quitter sa chambre. Lui qui se faisait une telle joie de nous faire visiter son pays natal, il doit être bien déçu. Moi aussi, j'aurais aimé qu'il soit là, ne serait-ce que pour expliquer à son oncle que nous ne pensions pas à mal, mon frère et moi. Nous souhaitions simplement éviter de souiller le plancher de sa maison comme l'aurait fait des étrangers.

\*\*\*

Après cinq jours d'accalmie, la fièvre reprit ses droits sur le corps déjà fatigué de Jean-Marie. D'abord vespérale, elle finit par l'accompagner du matin jusqu'au soir. Inquiet, son chirurgien revint l'examiner. Tout en enfilant une paire de gants, il demanda à son patient :

-Vous avez mal quelque part ?

-Au ventre, admit-il.

Délicatement, le médecin retira le pansement qui recouvrait une partie de son abdomen et commença à lui palper le ventre. Au lieu de s'enfoncer facilement, ses doigts se butèrent à une chair ferme et brûlante. Il accentua la pression pour détecter les contours d'un abcès. C'est alors que plusieurs points de suture cédèrent et que les lèvres jointes de la plaie chirurgicale s'ouvrirent pour former un sourire béant. Une langue de pus en sortit immédiatement en dégageant une haleine pestilentielle qui fit reculer l'examineur d'un pas.

-Mais pourquoi n'avez-vous pas dit aux infirmières que vous souffriez? L'interrogea le chirurgien sur un ton qui trahissait son exaspération.

Le malade ne sut que répondre. Ce n'était pas comme s'il avait consciemment décidé de ne pas aviser l'équipe soignante, et qu'il pouvait par conséquent justifier ou non cette décision. Il ne s'agissait pas non plus d'une forme de bravade : Jean-Marie n'avait rien d'un trompe-la-mort ou d'une tête brûlée. L'idée d'aviser quiconque de ses élancements ne s'était simplement jamais matérialisée dans son esprit. Pour qu'une chose soit jugée menaçante et digne de mention, celle-ci devait atteindre un seuil plus élevé que pour la majorité des gens. De plus, la douleur n'était pas nécessairement synonyme de danger à ses yeux. Longtemps, cette sensation correspondit à l'instant où son père quittait sa chambre après l'avoir battu, et où il retrouvait un semblant de sécurité. Ce n'était donc pas la souffrance qu'il jugeait dangereuse, mais ce qui la précédait.

\*\*\*

Rien n'arrive à tarir les eaux du ciel : il pleut toujours. Pendant qu'Isabelle et Geneviève écoutent de la musique au salon, mon frère dort. Maman et Tonton Marcel sont pour leur part en grande conversation. Désœuvré, je décide d'aller explorer la maison. Le rez-de-chaussée comprend une cuisine, une grande salle à manger, un salon et un petit débarras. Quatre autres chambres se partagent la superficie du second étage. On y accède par un escalier en bois qui donne sur un petit corridor mal éclairé. Au bout de ce passage, une trappe au plafond munie d'un escalier escamotable permet d'accéder au grenier. Curieux, je ne peux résister à l'envie d'y monter. Pour ne pas éveiller les soupçons, je prends grand soin de ne faire aucun bruit, en m'arrêtant chaque fois qu'un craquement se fait entendre. Après quelques contorsions, j'atteins les combles sans me faire remarquer.

Seules deux lucarnes à fenêtres égaient la pièce d'une frêle lumière. L'une d'elles, laissée entrouverte, permet à l'air de circuler et à l'humidité de s'échapper. Autour de moi, des objets plongés dans un profond sommeil sont entassés pêle-mêle. De grosses caisses en bois gisent un peu partout, comme des animaux prisonniers d'une hibernation sans fin. Dès que j'avance d'un pas, de fines particules de poussière s'élèvent devant moi, en risquant de me faire tousser et de révéler ma position. Sans faire de bruit, j'exhume nombre de choses disparates de ce capharnaüm : anciennes photographies, ustensiles tordus, peintures à numéro et cartes aux souhaits périmés. Je doute que Tonton Marcel se souvienne de tout ce qu'il a entreposé ici. Les objets que l'on préserve à l'abri du regard sont comme les visages que l'on croise au cours d'une vie. Avec le temps, ils finissent par former des constellations d'images sans voix, mais que la mémoire s'entête à conserver comme s'il s'agissait de choses précieuses.

Alors que je m'apprête à redescendre vers ma chambre, un reflet doré attire mon attention. Dépassant de sous une pile de magazines, j'aperçois la poignée filigranée d'or d'une épée. Avec précaution, j'extirpe l'arme de son fourreau de papiers jaunis. Ouvragée, la lame est recouverte d'une mince couche de rouille. Malgré son tranchant émoussé, je suis d'abord prudent, mais cette réserve ne dure qu'un instant. Rapidement, je me mets à faire tourner l'arme au-dessus de ma tête. Comme je m'apprête à frapper un sarrasin au flanc, mes pieds se prennent dans un tas de chiffons. Déséquilibré, j'essaie d'agripper la poignée de la fenêtre entrouverte, mais je ne réussis qu'à épouvanter une effraie des clochers qui sommeillait à mon insu sur l'allège en briques. Tandis qu'elle hulule en guise de protestation, je tombe à la renverse, entraînant dans ma chute plusieurs cartons.

Pendant un bref instant, je m'imagine que personne n'a eu connaissance de ce tintamarre, mais je suis vite déçu en entendant craquer les marches de l'escalier escamotable. Mis à part les deux lucarnes, il n'existe aucune autre sortie de secours et, contrairement à l'oiseau qui s'ébroue toujours, je ne sais pas voler. Pour me sauver d'ici, je n'ai d'autre choix que d'affronter Tonton Marcel qui se tient debout devant moi. Visiblement mécontent, il effectue un mouvement circulaire de la tête pour évaluer l'étendue des dégâts. En voyant l'épée à mes pieds, il s'empresse de la ramasser et de la ranger sous la pile de magazines. Puis, après m'avoir aidé à contrecœur à me relever, il me livre à ma mère :

-Michelle, ton fils est bien mal élevé! Vous ne lui avez jamais appris à ne pas fouiller dans les affaires des autres?

Pour calmer le vieil homme, elle m'ordonne de monter dans ma chambre et de ne pas en ressortir avant demain matin. Pour s'assurer que la leçon soit bien apprise, elle me fait passer sous la table ce soir. Même si je trouve cette punition disproportionnée en comparaison à mon crime, je n'ose faire appel de peur de recevoir une peine plus sévère. De plus, la journée est déjà bien avancée et la distance qui me sépare de l'aube prochaine sera vite franchie. Mais lorsque vient finalement l'heure de poser ma tête sur l'oreiller, un grincement terrible se fait entendre. Devant moi, deux énormes volets d'acier commencent à se refermer sur la fenêtre de ma chambre à coucher. Avant qu'ils ne soient complètement rabattus, j'aperçois Tonton Marcel debout dans le jardin. Armé d'une longue manivelle avec laquelle il pourrait assommer un bœuf, il s'évertue à me plonger dans l'obscurité la plus complète. Je suppose d'abord que cela fait partie intégrante de mon châtement, mais je réalise rapidement que le vieil homme réserve un sort identique aux autres ouvertures de sa maison.

Une heure passe avant que le silence ne se fasse à nouveau entendre et que je puisse m'endormir. La pause est pourtant de courte durée. Avant même que le coq de la basse-cour n'ait le temps de saluer l'aurore d'un premier coquerico, Tonton Marcel recommence son petit manège en sens inverse. Comme une vipère, le grincement des volets d'acier se glisse dans ma chambre, et me réveille de sa morsure. Pourquoi instaurer chaque soir une telle quarantaine, pour la lever aussitôt le matin venu? Des rideaux feraient tout aussi bien l'affaire et c'en serait fait de ces sérénades d'écrous, de boulons et de vis. Mais à regarder le vieil homme s'échiner dans la rosée du matin, je doute que la facilité soit l'une de ses considérations.

Ma peine enfin purgée, je descends à la cuisine. Au lieu d'une nouvelle mise en garde, Tonton Marcel me sert plutôt une tartine grillée accompagnée de fromage Maredsous. Nulle mention des événements de la veille n'est faite. Hier encore, sa colère était incommensurable, au point de remettre en question mon éducation. Aujourd'hui, il se comporte comme si de rien n'était. Lui qui conjure encore le souvenir des Boches, et qui tient à chacun de ses objets dans son grenier, sa mémoire me paraît pourtant excellente. J'ai néanmoins appris ma leçon : ne pas s'approcher des clous ni déranger dans les combles ce qui ne doit pas être réveillé.

\*\*\*

Tandis que son ventre continuait à pleurer des larmes jaunes, Jean-Marie insista auprès de Michelle pour qu'elle ne déroge pas aux plans initiaux, et qu'elle visite la Belgique avec leurs enfants. D'abord rébarbative, elle se laissa finalement convaincre, ne serait-ce que pour offrir une pause bien méritée à leur hôte. Elle enfourna mousses et moussaillons dans la Peugeot de location et prit la direction de Bruxelles. Après avoir pris possession d'une chambre d'hôtel, ils allèrent visiter la Grand-Place où ils admirèrent l'Hôtel de Ville et la Maison du Roi; ils marchèrent ensuite jusqu'au coin des rues de l'Étuve et du Chêne pour prendre une photo avec le Manneken-Pis; puis ils se rendirent dans le quartier des Marolles pour faire du lèche-vitrine et souper d'une barquette de frites accompagnée de sauce andalouse. Le lendemain, ils furent reçus par Simon Massart et Marie Malherbe dans leur demeure cossue d'Auderghem.

Fille d'un horloger de Liège qui fit fortune en vendant des montres aux ouvriers de l'usine sidérurgique de Cockerill, Marie avait également tenu une bijouterie pendant de nombreuses années dans la même ville. Elle dut fermer boutique après s'être mariée, puisqu'une femme d'officier supérieur ne pouvait occuper un emploi de commerçante. Les années passées en captivité n'avaient pas découragé Simon de poursuivre

une carrière militaire. Après une longue période de réadaptation, il compléta un diplôme universitaire en psychologie et mit au point des tests psychométriques destinés à faciliter les processus d'enrôlement. Son intelligence et sa Croix de guerre, décoration reçue pour avoir fait sauter le pont de Viersel avant que les Allemands ne puissent s'en emparer en mai 1940, ne tardèrent pas à le démarquer de ses pairs. On l'approcha d'ailleurs pour rejoindre la garde prétorienne du roi des Belges, Baudouin 1er, mais il déclina cette offre pour des raisons personnelles.

Marie servit du thé et des biscuits à ses invités, tandis que son Simon prenait des nouvelles de Jean-Marie. Ce dernier offrit d'ailleurs à Michelle de l'accueillir avec ses enfants pendant quelques jours, mais elle refusa cette offre généreuse. Contrairement à la maison de Marcel, celle du couple regorgeait de meubles et de bibelots trop précieux pour être exposés à l'imprévisibilité de quatre enfants. Même les murs les moins apparents étaient tapissés de tableaux enchâssés dans des cadres italiens hors de prix. Le plus précieux d'entre eux, portrait d'un petit garçon aux cheveux châtain, faisait face au fauteuil préféré de Marie.

Michelle reconnut immédiatement Jacky, dont la mère de Jean-Marie lui avait maintes fois parlé. Lorsqu'il fut promu au rang de major, Simon accepta une affectation à Siegen, dans l'est de l'Allemagne. Située à trois-cents kilomètres de Bruxelles, la petite ville se trouvait sous le contrôle des forces armées belges depuis 1946. Comme ce poste venait avec une maison de fonction, Marie et leur fils s'y installèrent avec lui vers la fin de l'été. D'abord clémente, la température laissa rapidement place à la grisaille automnale. Humides et froides, les journées se firent plus courtes et le port de vêtements chauds devint indispensable.

Malgré son armure de laine, Jacky prit froid vers la fin du mois de novembre. Son nez commença à couler et ses bronches s'encombrèrent de mucus. D'abord légère, la toux se fit plus forte et sa respiration devint laborieuse. Une nuit, alors que rien ne parvenait à contrôler la fièvre, Simon fit appeler d'urgence le médecin du village. Tiré de son sommeil, le vieux praticien promit de se rendre séance tenante au chevet de l'enfant, mais il se rendormit en oubliant de replacer le combiné du téléphone sur son socle. Trois heures plus tard, lorsqu'il se présenta finalement à l'adresse du malade, Jacky n'était plus. Après lui avoir volé les plus belles années de sa jeunesse, voilà que l'Allemagne dérobait à Simon son premier fils. L'année suivante, lorsque Marie retomba enceinte, elle fit venir une sage-femme de Belgique pour s'occuper d'elle, bien décidée à ne plus jamais se laisser approcher par un Boche.

Même si sa relation avec Simon et Marie était excellente, jamais Michelle n'avait osé aborder Jacky avec eux, tout comme ces derniers ne parlaient jamais de lui en public. Pourtant, dans le salon où ils recevaient leurs invités, on ne pouvait éviter son visage peint dans des tons lumineux. Son regard se posait sur chacun, comme s'il souhaitait encore parler depuis son trépas, mais son désir se buttait au silence des vivants. Des années plus tard, tandis que Marie s'apprêtait à rendre son dernier souffle dans une maison de soins palliatifs, c'était son regard toujours présent qui observait sa mère mourir et prendre sa place dans le passé. Ce n'est qu'ensuite que le tableau fut finalement décroché et rangé.

\*\*\*

Deux semaines sont nécessaires pour vider le ventre de papa de sa sanie. Son retour ne signifie pas pour autant qu'il soit complètement remis sur pied. D'après maman, il doit encore se reposer et éviter de faire le moindre effort. Malgré tout, il accepte de prendre une longue marche avec Tonton Marcel. Le vieil homme veut déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de sa femme Josée. Papa insiste pour que nous l'accompagnions pour l'occasion. Le cimetière du village est situé en contrebas d'un petit escarpement palissadé de grands arbres. Une enceinte faite de briques rouges et coiffée de chaperons tachetés de mousse verte en garde l'entrée. À l'intérieur, les monuments funéraires sont répartis dans quatre quadrilatères formés par le croisement de deux petites allées en terre battue. De nombreuses stèles reposent sur de lourdes pierres tombales en granit noir. La stabilité de l'ensemble est assurée par une semelle en ciment délimitant non seulement la concession octroyée à chaque dépouille, mais aussi la part de mémoire dont peut se prévaloir chaque mort.

Sur plusieurs stèles, je remarque qu'une petite plaque émaillée a été fixée. Certaines portent les couleurs du drapeau belge et sont décorées d'une croix noire ou du lion de Brabant. D'autres font office de panneaux de signalisation en précisant qu'ici repose un prisonnier de la guerre 1940-1945. Le lieu d'internement est parfois inscrit : Stalag X-B, Stalag Luft III, Oflag II-A... L'indication est suivie d'une injonction solennelle : Passant souviens-toi! Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas plutôt inscrit qu'ici repose un ancien prisonnier de guerre. L'inscription actuelle laisse penser que l'expérience des camps n'est pas encore terminée, comme si même les morts ne pouvaient s'en échapper.

Sur la tombe de Josée ne figure que ses dates de naissance et de décès. Rien ne vient évoquer son passé, ni plaque, ni gravure. En s'arrêtant devant sa dernière maison, personne ne saurait dire si elle fut, de son vivant, captive de quoi que ce soit. Lorsque ma génération ne sera plus et qu'aucune mémoire ne portera

l'écho de son nom, elle sera définitivement disparue. Tout comme l'épée à la poignée filigranée d'or et les cinq clous plantés dans le mur faisant face à la cuisinière, son monument funéraire deviendra un morceau d'histoire sans histoire. Je suppose que c'est pour cette raison que de nombreuses stèles sont serties d'une plaque de rappel. Même si le visage et le récit de ces anciens combattants se sont depuis longtemps perdus, leur place dans ce conflit leur confère encore une identité. Lorsque le nom de Josée Somville n'évoquera plus rien, le statut de ces hommes leur permettra de rester les acteurs d'un passé toujours présent.

Tonton Marcel ne pense pas à tout cela. Six pieds sous terre, sa femme est toujours vivante. Avec délicatesse, il enlève les fleurs fanées de la jardinière et les remplace par un bouquet d'œillets des poètes. Papa se tient silencieux à ses côtés. Je me demande s'il l'a bien connue. Peut-être aimerait-il me parler d'elle si je lui demandais, vu qu'il n'a pas eu la chance de voyager avec nous et de nous raconter ses souvenirs de jeunesse. Je trouverai bien un moment pour le faire. Pour l'instant, je souhaite seulement me mettre à l'abri du soleil dont les rayons me plombent la tête. Mon frère et mes sœurs partagent mon désir. Je les vois commencer à tourner sur place et à taper des cailloux du bout de leur pied. Mon père n'a pas manqué non plus de remarquer notre abattement. Sans brusquer son oncle, il lui demande la permission de prendre le chemin du retour en prétextant une faiblesse. Tonton Marcel acquiesce et nous tournons le dos aux morts.

\*\*\*

Sur la ligne d'horizon, l'océan Atlantique se confond avec la couleur du ciel. C'est la deuxième fois de ma vie que j'assiste à ce spectacle. De mon altitude, je revisite les moments-clés des dernières semaines : notre arrivée à Soye, ma rencontre avec Tonton Marcel, l'appendicite de papa et l'épée à la poignée filigranée d'or. Soudainement, je prends conscience que nous n'avons jamais pris le temps de visiter Ferdinand, qui habite pourtant Bruxelles. Alors que les Boches ont continué d'occuper la cuisine de Marcel; que nous avons fait connaissance avec Jacky, le fils décédé de Simon et de Marie; et que nous nous sommes recueillis sur la tombe de Josée, nous n'avons jamais prononcé son nom de tout le voyage, comme si seuls les morts étaient encore en vie et le vivant déjà enterré.

La dernière visite de Ferdinand au Canada remonte à plus de deux ans. C'est l'été, et nous habitons encore Saint-Bruno-de-Montarville. C'est la deuxième fois qu'il vient nous visiter, mais la première où je suis assez vieux pour m'en rappeler. Je le revois clairement, avec ses cheveux blancs peignés sur le côté, ses yeux

clairs et son chandail à col roulé bleu. Il porte des lourdes godasses noires qu'il traîne au plancher comme un cultivateur sa charrue. Si le temps n'a pas altéré son image, je suis incapable de me souvenir du timbre de sa voix. Assis dans le divan en velours rouge du salon, il passe le plus clair de son séjour à tenter de contrôler les tics qui lui défigurent le visage. Même lorsqu'il remue les lèvres, aucun mot ne sort de sa bouche. Mon père ne fait rien non plus pour l'encourager à converser. Pendant une semaine, les deux hommes se regardent en chien de faïence, comme si l'un n'avait jamais appris à parler, et l'autre seulement à se taire.

En bonne hôtesse, ma mère se rend à plusieurs reprises à la Société des alcools du Québec, pour faire provision de bières belges. Elle se procure également les ingrédients nécessaires à la préparation de roulades de chicons au jambon et fromage. Ses efforts pour recréer une ambiance proprement belge demeurent vains. À l'heure du souper, le silence est assourdissant. Bien que je sois trop jeune pour comprendre ce qui se joue exactement devant moi, le malaise de papa est palpable. Jamais je ne le vois faire la bise à son père, le prendre dans ses bras ou s'asseoir à ses côtés. Lorsque Ferdinand s'approche de lui, il sursaute. Son soubresaut ne fait peut-être pas deux ou trois sur l'échelle de Richter, mais il témoigne sans contredit de sa nervosité. Cette fébrilité persiste même après le départ de notre invité. Irritable, papa préfère rester seul dans son bureau, à s'allumer cigarette sur cigarette, comme s'il essayait de se cacher derrière un écran de fumée. Deux semaines passent avant qu'il n'en ressorte et recommence à jouer avec nous. S'il n'a pas souhaité visiter Ferdinand en Belgique, c'est peut-être parce qu'il n'arrive pas à s'ennuyer de ce qui ne le quitte jamais.

Lorsque je demande à papa pourquoi il n'invite pas plus souvent son père à venir nous visiter, il me répond que la traversée de l'océan Atlantique est une expédition trop fatigante pour un homme de son âge. Je ne suis peut-être pas très vieux, mais je ne suis pas stupide non plus. Papa le sait bien. Il ajoute du même souffle que Ferdinand souffre de schizophrénie et que ses chimères l'empêchent souvent de quitter sa résidence en Belgique. Malgré tous les médicaments qu'il doit prendre, rien ne parvient à vider sa tête de tous ses cauchemars. Pour ce faire, il faudrait un drain qui n'a pas encore été inventé, et jusqu'à ce qu'un tel outil soit fabriqué, il préfère nous prémunir contre lui.

Je n'arrive pas à voir la menace contre laquelle il cherche à nous protéger. Lors de son dernier séjour parmi nous, la première action posée par Ferdinand fut d'offrir une série de cadeaux à chacun de ses petits-enfants. À moi, il m'a donné une réplique en plâtre du Penseur de Rodin, une balalaïka fabriquée en URSS

et un porte-monnaie crapaud en cuir noir. En toute franchise, je me suis senti davantage dérouté par ses offrandes, que menacé. Posées sur ma table de chevet, elles apparaissent comme le résultat d'un système d'association défectueux. Il est vrai que tout comme papa, Ferdinand ne se laisse pas facilement décrypter. En plus d'être introverti, son visage n'exprime pratiquement rien. Seuls ses yeux gris rappelant les eaux de la mer du Nord témoignent d'un certain dynamisme. Mais c'est bien tout le problème avec l'océan : on ne sait jamais quelle méduse nous guette sous l'écaille de ses vagues.

\*\*\*

Le 4 septembre 1992, deux ans après la mort de sa mère, le père de Jean-Marie passa à son tour de vie à trépas. Décédé dans une maison d'accueil située dans la commune de Schaerbeek, non loin du centre de Bruxelles, les causes de son départ étaient incertaines. D'après le médecin assigné à sa résidence, il avait dû souffrir d'un infarctus durant son sommeil ou peut-être d'une hémorragie cérébrale. On offrit à ses enfants de pratiquer une autopsie s'ils le désiraient, mais ceux-ci déclinèrent poliment. Au lieu de provoquer tristesse, l'annonce de ce départ fit plutôt naître en eux un sentiment de profond soulagement. Pour la première fois de leur vie, ils se sentirent libérés de cette peur qui les avait toujours habités. Malgré cela, Jean-Marie refusa de se rendre en Belgique pour assister aux obsèques. Il justifia sa décision auprès de sa fratrie en prétextant des obligations professionnelles auxquelles il ne pouvait se soustraire. Pour faire amende honorable, il proposa d'acquitter la majeure partie des frais encourus pour la cérémonie.

Les enfants présents gardèrent un souvenir quelconque de la cérémonie. Posé à même le sol, le paletot de bois contenant la dépouille du défunt faisait piètre figure. Les panneaux en pin formaient un rectangle parfait qu'aucun biseautage ne venait enjoliver; les poignées en acier estampé étaient au nombre minimal de quatre ; et le mince capiton blanc donnait déjà l'impression de vouloir se déchirer sous le poids de Ferdinand. Puisqu'aucun éloge funèbre n'avait été préparé, le prêtre, flanqué de son sacristain, prononça des mots d'usage avant de clôturer son office par une courte prière. Les endeuillés se rendirent par la suite chez un tailleur de pierre de la région, pour commander une stèle en granite noire. En guise d'épitaphe, ils demandèrent que seul le nom de leur père soit gravé avec les dates de sa naissance et de sa mort. Fatigués, ils louèrent une chambre d'hôtel avec vue sur la Sambre où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils embarquèrent sur un vol d'Air Canada à destination de Montréal, sans même savoir si la pierre commandée serait correctement installée pour marquer la tombe de leur père.

Au cours des années suivantes, et même s'il dut se rendre régulièrement en Europe pour donner diverses conférences, jamais Jean-Marie n'alla s'assurer que la sépulture de son père se trouvait correctement identifiée. Lui, qui n'avait vu ni le corps du défunt, ni sa tombe, préférait se contenter du récit de ses proches. Mais la nuit, lorsque le craquement d'une marche d'escalier le réveillait, il plissait les yeux et cherchait le visage de son géniteur dans la noirceur. Si une partie de lui ne doutait pas de sa disparition, une autre refusait de croire à cette possibilité. Durant près de trente ans, l'océan Atlantique qui le séparait de son père n'avait su le convaincre qu'il se trouvait en sécurité au Québec. Aujourd'hui, la mort elle-même était impuissante à le rassurer. C'était comme s'il portait depuis toujours cette tombe en lui, et que rien n'arrivait à la déplacer.

\*\*\*

Nous y sommes : le 10 septembre. Le lendemain de la mort de Marguerite et de ma naissance. C'est cette date qu'a choisie mon chirurgien pour m'opérer. Je n'appréhende pas l'anesthésie ni de fermer les yeux. Je crains davantage de me réveiller et de retrouver ce monde fait de papier mâché. Si je meurs sur la table d'opération, j'espère que ce tas de viande froide pourra au moins servir une dernière fois à quelque chose. Pour en être certain, j'ai signé et apposé l'autocollant de consentement au don d'organes à l'endos de ma carte d'assurance maladie. Mon cœur pourra être offert à un insuffisant cardiaque; mon foie à un cirrhotique; mes reins à un dialysé ; mes cornées à un aveugle; et ma peau à un grand brûlé. J'ai également accepté que l'opération soit filmée pour des fins d'enseignement. Personne dans cet hôpital n'a jamais retiré un thymus d'une telle dimension à un si jeune patient. Et qui suis-je pour refuser à Solveig Almstadt de profiter de cette chance?

En attendant d'être conduit au bloc opératoire, je me retrouve encore une fois sur un lit d'hôpital, la tête enfoncée dans un oreiller. Au moins, ma chambre privée est dotée d'une large fenêtre d'où je peux regarder le ciel gris se charger d'électricité. Si j'étais étendu chez moi, derrière mes grands rideaux, j'entendrais la plainte des enfants forcés par leurs parents à venir se mettre à l'abri. J'ai toujours aimé les orages, surtout l'instant qui les précède, lorsque les feuilles dans les arbres se retournent sous l'effet du vent et que l'ozone répand dans l'air son âcre odeur. Encore aujourd'hui, lorsque je vois un éclair, je commence à compter les secondes jusqu'à ce que le tonnerre gronde. Je divise ensuite ce nombre par trois, pour déterminer à quelle distance de moi se situe la foudre. C'est ma grand-mère Maria qui m'a

appris comment faire, pour me rassurer par soir de tempête lorsqu'elle me gardait. Si ce n'est pas suffisant, elle me prend dans ses bras, et me fredonne pour me calmer :

*Au feu, les pompiers!  
La maison qui brûle,  
Au feu, les pompiers!  
La maison qui brûle,  
C'est pas moi l'ai brûlée,  
Ce sont les Alliés...*

Ce ne sont pas les paroles de cette comptine autrefois populaire qui m'endorment, mais sa main caressant mes cheveux et le doux timbre de sa voix. Même si elle est morte depuis longtemps déjà, j'aimerais qu'elle soit encore ici. La dernière fois que je l'ai vue, elle vivait chez mon oncle à Terrebonne. Elle porte une robe bleue mariale et une veste blanche qu'elle a tricotée elle-même. Trop faible pour quitter son lit, elle me tend la main en souriant. Son front est percé d'une immense plaie aux bordures irrégulières. Au centre, il y a du jaune et du vert, un peu de noir aussi. Je n'arrive pas à me concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Sans le savoir, elle me parle pour la dernière fois. Le cancer qu'elle abrite a trop progressé. Il a pris son origine dans son utérus, avant de propager son pollen à tous ses organes. Mon père ne m'a rien dit, pour ne pas m'inquiéter ou parce qu'il ne sait pas en parler. Si je meurs sur le billard, je la retrouverai peut-être et elle saura me parler de ce que tout le monde autour de moi refuse d'aborder. Comme elle, j'aurai vu la mort et nous pourrions partager ensemble ce que nul autre n'a vécu.

\*\*\*

Jean-Marie gravissait quatre à quatre les marches qui menaient au département de chirurgie, tandis que j'attends mon tour. On m'a informé que le Dr Sirois, retardé par une urgence, devait me reporter de plusieurs heures. Ce n'est pas grave, je n'ai nulle part d'autre où aller, ce qui n'était pas le cas du directeur du centre de recherche et du département d'obstétrique. Son fils devait se faire opérer ce matin et il ne voulait pas rater la chance de l'embrasser avant qu'il ne soit conduit au bloc opératoire. Lorsque je vois mon père entrer dans ma chambre, le visage rouge et la respiration bruyante, je le rassure :

- Tu peux reprendre ton souffle, mon médecin est en retard sur l'horaire.

Soulagé, il s'affale sur le fauteuil situé près de ma table de chevet en me demandant :

-Tu te sens comment?

-Prêt.

-Peur?

-Non.

Je ne fais pas exprès d'être si succinct dans mes réponses : je ne sais simplement pas quoi dire. Mon père non plus. Je le vois lisser son bouc blanc en regardant par la fenêtre. Dehors, coups de tonnerre et décharges électriques se succèdent. La foudre tombe parfois si près de l'hôpital que les murs de ma chambre en tremblent légèrement. Les orages de fin de saison ne sont pas rares en Estrie. Au bord du lac Magog, ils offrent un spectacle impressionnant, surtout depuis le salon de mes parents. Avec ses fenêtres panoramiques, il prend des allures de salle de cinéma. Sans détourner les yeux de la tempête, mon père me dit soudainement :

-Tu sais, mon père me battait souvent.

Il me confie alors la fin de la guerre, sa jeunesse à Franière, Valefor et ses sbires, la violence de Ferdinand et sa traversée de l'Atlantique. Il me parle aussi de Maria, de l'hôpital de la Miséricorde et du cri des filles-mères. Il n'oublie pas non plus de me relater son séjour au pays du long nuage blanc, la méchanceté de son mentor et son incapacité à se défendre. J'ignore pourquoi il me raconte tout cela à cet instant précis. Ce n'est pourtant pas sa maison à lui qui brûle et dont il faut sauver les meubles : c'est la mienne qu'on s'apprête à ouvrir en deux pour en extirper son passager clandestin. Mais je ne dis rien, pour ne pas interrompre mon père, et le laisser arriver à cet endroit qu'il n'a jamais su approcher ni quitter.

## LES CINQ CLOUS DE MARCEL

Il y a dix ans, j'ai reçu la maison d'été de mon grand-père maternel en héritage. Des charpentiers venus du Saguenay-Lac-Saint-Jean, et dont l'histoire familiale a depuis longtemps oublié les noms, l'avaient bâtie au début des années 1940 entre moraines et sapins. Récemment, j'ai dû entreprendre d'importants travaux de rénovation pour assurer la pérennité de leur travail : un peu partout, des fourmis charpentières s'étaient mises à forer solives et contrefiches. Par endroits, la charpente ne tenait plus que par l'entêtement d'anciens clous de forgeron. En cours de réfection, je les ai récupérés pour les conserver dans un pot Masson. Non pas pour m'en resservir, mais pour préserver cette part de passé. Si certains se tenaient encore au garde-à-vous, plusieurs exhibaient d'affreuses difformités : tête engoncée, rachis tordu et pointe amputée. Pour les mettre en place et leur permettre de traverser les madriers les plus durs, les ouvriers avaient dû leur asséner de nombreux coups de marteau. Pour les retirer de leur sarcophage de bois, j'ai également dû recourir à une force similaire, comme si l'implantation et le retrait d'un clou ne pouvaient se faire en l'absence d'une certaine violence.

À l'époque, cette réflexion inattendue fit ressurgir en moi le souvenir de Marcel Gilisse, l'oncle de mon père. Je dis souvenir, mais sans doute serait-il plus juste de parler d'image. *Souvenir* sous-entend à mon sens *récit*, soit quelque chose qui peut être raconté. L'image, bien qu'elle puisse se sémantiser, tient davantage de la description, d'un instant figé dans le temps. Enfin, à l'heure où les villes formaient du haut du ciel d'étranges constellations, il sortait dans son jardin, armé d'une longue manivelle, pour refermer sur les fenêtres de sa maison de larges volets d'acier. C'est en partie la résurgence de cette image qui m'a poussé à entreprendre ce projet de maîtrise et à m'intéresser au retentissement du traumatisme sur la capacité d'une victime à se raconter.

S'il ne fait aucun doute dans mon esprit que Marcel agissait ainsi pour se sentir en sécurité dans sa maison à la nuit tombée, cette habitude ne disait rien du danger qu'il continuait à redouter depuis la fin de la guerre. Comme le disait en d'autres mots le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, dans son entretien avec l'historien français Denis Peschanski, sa mémoire avait cessé de se développer et de pouvoir se renouveler depuis cette période (Cyrulnik, 2012, p. 34). Lorsque nous allions le visiter en Belgique, on le retrouvait souvent assis à sa table à manger, le regard fixé sur une série de cinq clous à demi enfoncés dans le mur

faisant face à sa cuisinière. Il ne manquait jamais de nous rappeler leur présence en marmonnant dans leur direction :

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Il appuyait sur ce dernier mot, comme si celui-ci possédait le pouvoir de rendre compte de toute une histoire. Ni ce rituel quotidien auquel il se livrait à la brunante, ni cette affirmation énigmatique ne racontaient pourtant quoi que ce soit. Avec le recul, je ne crois pas non plus qu'ils renvoyaient à quelque chose de précis. Je pense plutôt qu'ils ramenaient Marcel vers un lieu antérieur au langage où le présent n'arrivait plus à faire transiter le passé en direction du futur. Ils le reconduisaient à cet endroit qui n'avait jamais su lui offrir la promesse d'une première lettre majuscule ni la délivrance d'un point final. Assis sur sa chaise, il donnait l'impression de chercher des réponses à des questions qu'il n'arrivait pas encore à formuler, et cette incapacité à générer du sens l'empêchait de s'écouler dans son propre temps.

La victime y pense le jour et en cauchemarde la nuit : tout ce qui est perçu dans la vie quotidienne évoque le souvenir traumatisant, la personne est alors prisonnière du passé, sans jamais pouvoir s'en libérer. (Cyrulnik, 2012, p. 17)

Traumatisé par l'Exode et l'Occupation, ce réel auquel Marcel avait survécu n'était jamais parvenu à trouver dans son inconscient des représentations préexistantes prêtes à l'accueillir (Baubet, 2020, p. 43). Ce n'était pas tant sa chair qui avait souffert de la guerre, mais sa capacité à générer des signes, des symboles et des métaphores capables de traduire cette expérience sous une forme intelligible. Si l'évocation fréquente des Boches ne laissait aucun doute sur l'origine de son effroi, il restait impossible d'en connaître les détails. Ces ombres, qu'il continuait d'accuser autant que faire se peut, appartenaient à un noyau d'événements irreprésentables, et par conséquent incommunicables, qui assuraient leur survivance (Laub et Auerhahn, 2015, p. 50). La hantise de Marcel relevait avant tout d'une blessure de langage.

Aujourd'hui encore, lorsque son visage ressurgit dans ma mémoire, c'est à cette absence du récit que je songe. Bien qu'il n'occupe pas le premier plan de mon projet de création littéraire, il évoque néanmoins ce que l'écriture traumatique essaie de restituer : la possibilité de pouvoir raconter l'ombre qui nous épie depuis son passé enfoui. D'une part, pour donner la chance aux victimes de mettre un terme à ce que l'écrivaine québécoise Martine Delvaux décrit comme ce qui « constitue une interruption de l'existence,

une rupture, un advenir qui met fin à un certain temps » (Delvaux, 2005, p. 116) et, d'autre part, pour permettre à leurs descendants de se situer dans l'histoire qui les précède.

Trop souvent, en effet, ces derniers reçoivent en héritage des injonctions entretissées de non-dits qui façonnent à leur insu le monde qui les entoure. Contaminés par le réel d'un autre, ils deviennent à leur tour les propriétaires « d'un événement qui défie toute représentation et qui, à la place, est vécu comme une absence » (Laub et Auerhahn, 2015, p. 50). En ce sens, l'écriture traumatique ne s'adresse pas seulement aux victimes, mais aussi à ceux qui les côtoient et qui tentent de déterminer le contenu de ce legs. Or, comment les descendants de victime peuvent-ils espérer raconter des événements dont ils n'ont pas été les témoins, mais dont les répercussions transgénérationnelles continuent à façonner leur quotidien ? Difficulté d'autant plus grande que la majorité des familles ne laissent généralement aucun écrit exhaustif de leur propre histoire. Pour ce faire, il faut se rabattre sur d'autres sources d'informations disponibles : lettres manuscrites, courriels, photographies, enregistrements vidéo ou journaux intimes, s'il en existe.

Pour m'aider dans la rédaction de ce projet, j'ai eu la chance d'obtenir de nombreux témoignages, ainsi que le carnet de campagne de Simon Massart. J'ai également reçu une copie de mon propre dossier d'adoption de la part des services sociaux néo-zélandais, notamment la transcription des conversations entre ma mère biologique et son intervenante sociale. Ces sources m'ont permis, entre autres choses, d'accéder à ce passé comme s'il s'agissait d'un présent. Toutes ces voix préservées sur papier donnaient l'impression de me parler depuis le moment des faits, sans avoir été corrodées par le passage du temps.

Que ce soit la guerre, les diverses formes de violences familiales, les impacts personnels et collatéraux de la maladie mentale, voire les mensonges ayant mené à mon adoption, j'ai pu me représenter, du moins en partie, les ramifications des différents traumatismes qui se sont transmis jusqu'à moi, et qui ont pu contribuer à ma propre situation. Bien sûr, mon propre trauma n'est pas le fait de l'Exode ou de l'Occupation : il résulte d'abord de la maladie et des mécanismes d'adaptation, innés ou acquis, conscients ou non, que j'ai tenté de mettre en place pour affronter cette épreuve. Me concentrer sur Marcel, lui qui n'a d'ailleurs jamais écrit, pourrait donc sembler un choix étonnant, voire maladroit. Comme je l'expliquais précédemment, la question dans cet essai n'est pas de tracer un corolaire direct entre l'expérience de Marcel et la mienne. Il s'agit plutôt d'exposer les répercussions du traumatisme sur les capacités d'une

victime ou de son descendant à se raconter, et dans quelle mesure l'écriture traumatique peut participer à l'émergence d'une parole capable d'exprimer l'impensable.

\*\*\*

Lorsque Marcel masquait ses fenêtres à la nuit tombée, il ne le faisait pas comme on referme une couverture sur un livre terminé, mais sur une histoire qui attendait encore d'être écrite. Non seulement empêchait-il la lumière de filtrer à l'extérieur de sa maison, il refusait également de se mettre en intrigue dans le récit de sa propre vie.

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Là s'arrêtait ses explications : quelques mots qui, comme les cinq clous enfoncés dans le mur de sa cuisine, n'offraient jamais la possibilité d'un dénouement. En plus d'indiquer que des Boches avaient sans aucun doute occupé sa demeure, ces morceaux de métal laissés en place marquaient autres choses : l'instant où sa parole avait cessé d'advenir et l'endroit où le passé continuait d'être appelé dans le présent. Tel un pentacle favorisant l'invocation d'esprits, cet objet de rappel signalait l'existence d'une présence dont l'influence n'avait jamais cessé d'avoir cours depuis la fin de la guerre. Cet artefact était tout à la fois : preuve, sépulture, dépouille et mémorial. Il ne lui manquait qu'une épitaphe pour identifier son contenu.

L'incapacité de Marcel d'en dire davantage n'était pas surprenante. Le traumatisme qui l'habitait depuis la Libération l'empêchait de constituer un scénario cohérent autour de cette expérience, afin de permettre à ce passé problématique de coexister dans son présent (Cambron, 2001, p. 77). De par sa nature même, il s'opposait à ses réseaux de signifiés antérieurs, puisque rien ne l'avait préparé jusque-là à devoir un jour affronter l'impensable. Pris au dépourvu, il n'avait pu mettre en place des mécanismes de défense déjà éprouvés dans des situations passées.

La victime reste confuse, car pour elle la réalité est devenue folle [...], le réel est alors totalement incohérent, elle n'a ainsi plus de « conduite à tenir », plus d'anticipation possible, car il n'y a pas de représentation possible. (Cyrulnik, 2012, p. 21)

Propre au syndrome dissociatif post-traumatique, cette anomie ne signifiait pas pour autant que Marcel demeurait perclus dans un silence obstiné. Avec proches et amis, il lui arrivait de parler de l'Exode avec force détails, notamment lorsqu'il racontait comment il avait atteint le Nord de la France avec sa femme

et sa belle-sœur. Il se souvenait de la couleur du ciel le 10 mai 1940, à l'aube, des premières fleurs sur les arbres fruitiers de son jardin, et de l'odeur du fumier épandu par les agriculteurs dans les champs ceinturant sa commune. Il se rappelait aussi la marque des chaussures qui l'avaient conduit à marche forcée jusqu'à Calais, comme s'il n'avait rien regardé d'autre que ses pieds sur plus de deux-cents kilomètres.

Cette fresque qu'il dépeignait à l'occasion ne favorisait pourtant pas l'élaboration de nouvelles associations, pas plus qu'elle ne contribuait à l'émergence d'un sens (Auxéméry, 2021, p. 385). Pour produire des symboles et des métaphores capables d'évoquer l'inconcevable, il faut pouvoir interroger et agencer les faits, voire les remettre en question. Autrement, l'image produite se contente de montrer ce qui a été, à un moment donné de l'histoire, sans laisser voir les innombrables ramifications qui la constituent. Mais c'est justement lorsque l'image n'est pas sémantisée qu'elle détient le plus grand pouvoir traumatique, parce qu'elle permet seulement de se souvenir du moment sans y associer la moindre émotion (Cyrulnik, 2012, p. 62). Ainsi, le rapport souvent désaffecté que faisait Marcel de sa propre expérience donnait l'impression qu'il se situait à l'extérieur de celle-ci. Comme un critique d'art, il décrivait à distance le tableau qu'il avait pourtant lui-même peint.

Au lieu de favoriser l'émergence d'une intrigue, de faciliter l'enchaînement de son récit ou d'incarner l'action à venir, qualités traditionnellement attribuées à la description (Yashooa, 2021, p. 555), ses comptes rendus de l'Exode ou de l'Occupation tendaient à le placer au second rang de sa propre histoire. S'ils répondaient à des questions classiques comme où, quand et comment, ils ne laissaient rien transpirer de ses états d'âme, comme si ce n'était pas lui qui avait vécu les événements qu'il rapportait, mais déjà quelqu'un d'autre. Le caractère littéral de ses descriptions dominait à ce point son discours, que le déploiement d'une parole personnelle s'en trouvait empêché. Malgré l'avalanche de mots, il restait silencieux.

À l'instar d'un film muet, cette image de la guerre qu'il tentait de partager à l'occasion aurait nécessité un sous-titre pour se découvrir entièrement et pour laisser l'expérience qu'elle contenait être pleinement éprouvée sous la forme du récit. Malheureusement, il n'arrivait jamais à offrir à ses auditeurs un commencement, suivi d'un milieu d'où surgissait le discordant, puis une conclusion où la cohérence pouvait reprendre ses droits sur l'histoire (De Ryckel et Delvigne, 2010, p. 235). En général, il livrait des

morceaux disparates qui ne favorisaient pas l'émergence d'un sentiment de continuité capable de le représenter à la fois dans le passé, le présent et le futur.

Cette difficulté ne s'expliquait pas seulement par l'apparente désaffection de Marcel lorsqu'il parlait de cette période, ni par l'impression d'irréalité qui l'entourait toujours, mais aussi par son caractère insaisissable. Dans son livre intitulé *Se défaire du traumatisme*, la docteure en psychopathologie et en psychanalyse Yaelle Sibony-Malpertu écrit :

Le trauma psychique brise le processus de formation de la symbolisation. Il détruit par conséquent non seulement les possibilités de communication avec d'autres, mais aussi avec soi-même. Mots et choses sont de facto disjoints, désolidarisés par une entrave active récurrente. L'irreprésentabilité devient ce qui, privé de toute association symbolique, ne peut que se présenter dans une monstration proche de la monstruosité. (Sibony-Malpertu, 2021, p. 36)

Lorsque Marcel refermait les larges volets d'acier sur les fenêtres de sa maison, c'était cette horreur autrefois vécue qu'il tentait d'exposer au vu et au su de tous. Même si les bombardiers allemands ne survolaient plus sa Wallonie natale depuis longtemps, il agissait encore comme si ceux-ci risquaient à tout moment de percer une fois de plus la chape nuageuse. Personne autour de lui ne réalisait véritablement la signification de son rituel, ni l'importance qu'il lui accordait. Pour ses enfants et ses petits-enfants qui n'avaient pas connu la guerre, il était impossible de comprendre que cette routine constituait un acte de résistance. Marcel ne refermait pas des volets sur des fenêtres : il essayait de faire barrage à la mort qui lui avait autrefois, sans doute par inadvertance, laissé la vie sauve.

Cette permanence de l'effroi est l'une des conséquences de la blessure de langage qu'induit le traumatisme. Se retrouvant dans l'incapacité de se raconter, il n'est pas rare qu'une victime replonge au cœur de la période où elle a vécu ce qu'elle ne sait pas dire (Sibony-Malpertu, 2021, p. 73). Elle se retrouve alors prisonnière d'un passé qui ne cesse de se réitérer et d'un présent qui n'arrive jamais à se faire complètement demain : la récurrence de l'un brimant la possibilité de l'autre.

L'intention de l'écriture traumatique n'est donc pas de mettre des mots sur ce qui a un début et une fin, mais sur ce qui ne semble pas avoir commencé et qui, par conséquent, ne peut se terminer. Sa pratique vise à mieux comprendre les allées et venues de ce passé-présent qui ressurgit toujours là où on l'attend le moins. Cette présence d'interventions temporelles constantes pose néanmoins une question d'importance pour l'écrivain : à quel endroit poser une première lettre majuscule pour débiter ce travail

d'écriture et tenter de représenter l'impensable ? Un choix possible serait de l'apposer sur l'objet de rappel, pour faire de cette sépulture anonyme une borne à partir de laquelle tracer les premiers contours d'un chemin de langage.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Combien de fois Marcel a-t-il prononcé cette phrase sans jamais livrer la densité muette qu'elle abritait ? En l'entendant, nous, les « témoins-à-travers-l'imagination » (Laub et Auerhahn, 2015, p. 50), nous ne pouvions qu'aux mieux concevoir une scène où des soldats habillés en vert-de-gris se livraient à diverses exactions. Cette fiction n'était pourtant qu'un substitut, une manière de personnifier ce passé dont Marcel nous refusait l'accès, pour arriver à ressentir en partie ce qui lui était arrivé. Pour autant, elle ne nous permettait pas de préciser les causes de cette revenance, ni d'être certain des origines de l'injonction qui l'accompagnait (Derrida, 1993, p. 27). Si l'objet de rappel semblait lui intimer l'ordre de mentionner à quiconque qu'ils avaient fait quelque chose, et qu'il importait de se prémunir contre la possibilité de leur retour, il ne livrait rien de l'événement qui l'avait jadis marqué. Pour comprendre l'origine de sa peur, il aurait fallu pouvoir accéder au *ça*.

*Ça*, je ne me réfère pas ici au concept psychanalytique développé par Sigmund Freud, à ce pôle pulsionnel de la personnalité, mais au crime dont Marcel accusait les Boches. Si ce pronom désigne généralement une chose connue, il sert aussi à marquer l'interrogation et l'indécision. Il est vrai que l'identité du revenant comporte toujours une part de mystère. Aussi manifeste soit-il en apparence, il n'offre jamais un sens précis et appelle aux interprétations les plus diverses (Barthes, 1980, p. 165). Or, comme il revient de si loin, et parfois avec un tel retard, il donne à tort l'impression d'être une entité distincte alors qu'il origine de l'intérieur. Le problème réside encore une fois dans la possibilité de le personnifier. Contrairement à ce qui peut être représenté et constituer un retour symbolique sur une présence (Sibony-Malpertu, 2021, p. 49), le revenant est d'abord synonyme d'absence, de ce qui ne peut s'élever en souvenir. Porteur de sa seule injonction, on ne peut dialoguer avec lui pour connaître ses intentions : c'est lui qui nous questionne par sa récurrence et ses origines incertaines.

Si quelqu'un avait demandé à Marcel d'expliquer pourquoi il ressentait encore le besoin de masquer ses fenêtres à la brunante, sans doute en aurait-il été incapable. Quelque chose dans son présent réactivait

pourtant la menace d'hier. Était-ce la vue d'un avion dans le ciel lui rappelant les formations de Stukas, l'éclatement d'un pot d'échappement ressemblant à la détonation d'une arme à feu, ou tout simplement l'odeur du fumier dans les champs s'apparentant au parfum des corps en décomposition abandonnés sur la route de l'Exode ? Difficile à dire. Chose certaine, il n'agissait pas comme le propriétaire de sa propre vie. Fantôme, il posait des actions sans réaliser qu'il possédait un contrôle limité sur celles-ci. À l'instar d'un marionnettiste dissimulé dans son castelet, le traumatisme qui l'habitait se chargeait de le diriger dans différentes situations de son quotidien, comme le souligne Cyrulnik :

Dans le réel, [les victimes] ne meurent pas ; dans leur représentation du réel, [elles] ne sont pas maîtres de leur monde, il n'y a pas de récits possibles, [elles] sont dans l'attente d'un signal qui les empêche de tout, [elles] ne peuvent rien faire, [elles] sont [soumises]. (Cyrulnik, 2012, p. 73).

Même si la guerre était depuis longtemps terminée, Marcel demeurait effrayé le soir venu par la possibilité d'être la victime d'un autre bombardement. Il n'agissait pas comme s'il avait autrefois échappé à la mort, mais comme si celle-ci s'était simplement trouvée différée. Sa mort symbolique avait déjà eu lieu quelque part entre 1940 et 1945, et demeurait depuis dans l'attente qu'elle se concrétise. La guerre avait fait de lui un être présent dans sa forme passée.

En vérité, l'irreprésentabilité de cette période ne s'expliquait pas seulement par l'effroi qu'il avait maintes fois ressenti lorsque les bombes éclataient autour de lui. Elle traduisait un autre impensable : celle de critiquer ouvertement le travail de l'aviation alliée tandis qu'elle pourchassait, sur les bords de la Sambre, l'armée allemande en déroute. Si le pilonnage des nœuds de communications situés à proximité de sa commune annonçait la Libération à venir, ces attaques aériennes répétées signifiaient également la mort pour les populations occupées. Impossible à résoudre, cette double contrainte aggravait cette blessure de langage dont il souffrait déjà, puisqu'il n'existait autour de lui aucune oreille pour accueillir sa détresse. Sa seule échappatoire demeurait cette injonction qui lui permettait de pointer du doigt ses bourreaux, sans avoir à accuser du même souffle ses libérateurs qui l'avaient aussi blessé.

\*\*\*

*-Ce sont les sales boches qui nous ont fait ça !*

Marcel n'était pas seulement hanté par l'image traumatique contenue dans cette injonction, mais aussi par son propre reflet dans le miroir de sa salle de bain. Celui qu'il était avant l'Exode et l'Occupation ne correspondait plus à celui qu'il était devenu après la Libération. Autrefois affable et rieur, il se découvrait maintenant irritable et renfrogné, si bien que ses proches peinaient à réconcilier ces deux individus. Marcel ressentait également cette discordance. Au lieu de se retrouver après la guerre, il avait dû faire connaissance avec un autre, comme si celui qui venait de traverser cette période n'était plus celui qui s'en rappelait aujourd'hui (Cyrulnik, 2012, p. 54).

Cette impression de décalage fréquemment rencontrée dans le syndrome post-traumatique traduit une vérité troublante : à savoir que l'identité d'un adulte n'est pas permanente et que celle-ci peut se transformer radicalement selon les circonstances. L'origine de ce phénomène est double. D'abord, il y a cette difficulté pour la victime à reconnaître, non pas ce qu'il reste d'elle, mais ce qui est advenu d'elle. Cette complexité est ensuite accentuée par le fait qu'on s'adresse à elle comme à un revenant : sans réaliser qu'on interpelle une personne qui a été, mais qui n'est plus, et « dont le "moi" actuel ne coïncide plus avec son image » (Barthes, 1980, p. 26).

C'est en effet la partie disparue de la victime qui est prise pour vivante. Mais cette image n'est qu'un écran sur lequel d'autres projettent son souvenir. Lorsqu'elle parle à autrui, elle n'est plus celle qu'elle était, celle qui a survécu à une mort qu'elle ne peut traduire, faute de pouvoir l'éprouver (Delvaux, 2005, p. 22). Ne pas se reconnaître et ne pas être reconnu : drame s'il en est un. Dans ces circonstances, sans doute n'est-il pas surprenant que certaines victimes finissent par douter d'avoir bel et bien été les victimes d'un événement terrible. Considérant l'irreprésentabilité et l'incommunicabilité de cette expérience, ne serait-il pas d'ailleurs plus juste de parler de ce que j'appellerais un « inavènement », à savoir un instant monstrueux s'étant répété ou non dans le cours d'une vie, mais ne pouvant lui appartenir faute de pouvoir s'y intégrer ?

Souvent, seuls les effets secondaires du trauma, c'est-à-dire du coup initial, sont ressentis : anomie, dissociation et déréalisation pour ne nommer que ceux-ci. Mais leur origine reste parfois floue aux yeux des victimes qui ne peuvent les associer à ce qui n'appartient pas encore à l'ordre de l'événement. Pour la psychothérapeute Anne Ancelin Schützenberger, ces symptômes témoignent d'éléments passés qui, au lieu d'avoir été surmontés, sont refoulés au niveau de l'inconscient (Schützenberger, 1993, p. 22). L'écriture traumatique essaie par conséquent de circonscrire les moments où ces sensations se font sentir

avec le plus d'acuité, pour tenter de déterminer ce qui les engendre. Une telle entreprise n'est pourtant pas chose aisée, puisque la survenue de cette incapacité d'associer pensées, souvenirs et émotions n'est pas toujours immédiate.

Comme dans le syndrome d'irradiation aiguë suivant l'exposition à une source radioactive puissante, une phase de latence s'installe souvent entre le moment du trauma et l'apparition des premières manifestations de la blessure. Cette période, que l'on surnomme parfois *walking ghost phase* (Lachaume, 2024), soit la phase du fantôme qui marche, peut durer de quelques jours à plusieurs mois. Durant cet intermède, c'est effectivement un mort qui s'ignore qui partage le quotidien du vivant, puisque la partie décédée de lui n'est pas encore reconnue et ne pourra l'être que dans l'avenir. Un matin pourtant, la victime se met soudainement à douter de la réalité. Ce n'est pas seulement ce visage étranger dans le miroir qui la surprend, mais aussi les objets du quotidien qui l'entourent.

Dans sa chambre à coucher, rien n'a changé : la commode est bien là, adossée contre le mur, mais elle semble en retrait, comme si elle se trouvait soudainement en décalage par rapport aux autres éléments dans la pièce. De son présent, elle essaie de reconnaître son décor et de le replacer dans un réseau d'interprétation et de sens sans pour autant y parvenir (Baubet, 2020, p. 43). L'espace se constitue maintenant d'une accumulation d'éléments disjoints qui freine l'intégration du réel au point de donner l'impression à la victime d'observer un monde auquel elle n'appartient pas. Cette déréalisation ne fait qu'accroître l'impression d'étrangeté. La présence de l'objet et la possibilité de l'approcher par les sens devraient pourtant suffire à prouver qu'il se situe dans le réel et non la fiction (Delvaux, 2005, p. 121), mais c'est parce que son existence matérielle ne suffit plus, que la parole s'effondre et que le récit ne peut prendre son envol. Comment, en effet, parler d'un espace invisible qui s'installe entre chaque chose et qui enraye l'acceptation du réel ?

Au lieu de représenter un lieu sécuritaire, l'environnement immédiat prend la forme d'une autre image traumatique, d'une scène qui ne sait plus convaincre les sens par lesquels la victime perçoit le monde et expérimente le cours du temps. Dès lors, l'effroi n'émane plus seulement de l'inavènement, il se met aussi à transpirer de l'apparente quiétude du présent, faisant craindre ce qu'apportera demain. Cette nouvelle image désynchronise l'ordre temporel en laissant croire qu'il n'existe plus qu'une seule temporalité : celle du traumatisme. Il n'y a plus d'avant ni d'après, que cette zone sans entrée ni sortie d'où il semble impossible de s'évader. Le trauma n'est donc jamais « vécu à un moment donné puisqu'il n'est pas vécu

au moment où il se passe » (Sibony-Malpertu, 2021, p. 82). Il est un accompli qui ne peut être éprouvé qu'à postériori.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Où, quand, comment ? Aussi fondamentale qu'elle fût, cette phrase liminaire n'offrit jamais les réponses qu'une histoire devrait normalement livrer. Comme le faisait remarquer Paul Ricœur dans *Temps et Récit I*, un événement doit en effet prendre fin pour qu'une conclusion respectant les principes de causalité et de nécessité puisse émerger (Ricœur, 1983, p. 42). Puisqu'il n'est pas assujéti à l'écoulement du temps, l'inavènement ne possède pas une étendue appropriée. Non seulement la période de latence qui s'installe entre l'instant du trauma et l'apparition des premiers symptômes rend difficile sa datation, mais l'indicible qui le caractérise et qui entrave sa mise en récit empêche également son dénouement. C'est pourquoi le revenant qu'il contient, en sautant les générations et en ressurgissant là où on l'attend le moins, s'amuse constamment à tromper la vigilance des victimes.

Face à lui, toute perspective s'effondre : la victime se retrouve une fois de plus dans l'expérience sans avoir l'impression de l'avoir déjà traversée (Cyrulnik, 2012, p. 58). Elle reprend le chemin du commencement, de ce passé qui n'advient jamais, comme si le traumatisme se vivait toujours comme une première fois, jamais une dernière. Mais revivre, ce n'est pas se souvenir : c'est se retrouver constamment à l'instant précédant l'avènement de l'histoire.

Puisqu'on ne sait jamais si le revenant de l'inavènement revient d'un vivant passé ou d'un vivant futur (Derrida, 1993, p. 162), cette impression d'intemporalité ne fait que s'accroître. Comme pour les cinq clous à demi enfoncés de Marcel, on suppose néanmoins qu'un vécu d'importance s'y accroche. Autrement, l'injonction qu'il ne cesse de convoquer ne se ferait plus entendre, et il serait possible de savoir ce que les Boches ont véritablement fait. Mais il manque une historicité à cet édit pour expliquer sa récurrence. En l'absence d'une parole pour l'explicitier, l'injonction prend alors la forme d'un acouphène, d'un bruit de fond qui réinvestit l'esprit dès que les autres sons du quotidien s'assoupissent. L'écriture traumatique vise justement à transformer ce grésillement en véritable fil d'Ariane, pour qu'il soit possible de se frayer un chemin à travers les limbes du traumatisme, cet espace caractérisé par la déliquescence du pouvoir symbolique de la langue (Calvino, 1984, p. 19).

Les limbes, du latin *limbus*, terme signifiant bord, bordure, frontière, voire zone intermédiaire et floue. Dans la théologie catholique, lieu où séjournent l'âme des justes avant la Rédemption ou celle des enfants morts sans baptême. Dans la culture populaire, l'expression sortir des limbes signifie émerger du mystère ou de l'oubli. Cet endroit n'est pas une destination, mais un lieu de transition. On y entre par la mort et en ressort par la mémoire. Vaincre l'oubli, ne serait-ce pas d'ailleurs l'un des buts de l'écriture : réussir à quitter ce lieu occupé par l'absence toujours présente de ce qui ne sait pas être dit, pour mettre un terme à cette errance qui n'est ni la mort ni la vie ?

Il est intéressant de noter que le terme *limbique* sert également à désigner la zone la plus profonde du cerveau, l'endroit où s'élabore, entre autres choses, la mémoire sémantique. Constitué par l'amygdale et l'hippocampe, le système limbique forme une base de connaissances où la signification des mots et des symboles non verbaux se trouve conservée. Véritable système d'alarme, l'amygdale est une structure primitive qui interprète les informations sensorielles provenant de notre environnement, plus particulièrement celles qui comportent un risque pour notre survie (Eustache, 2023, p. 35). Par le fait même, elle oriente nos réactions face à l'imminence d'un danger.

Partie toute aussi ancienne du cerveau, l'hippocampe joue un rôle majeur dans la mémoire épisodique, c'est-à-dire « le souvenir des événements dans leur contexte spatio-temporel d'acquisition » (Eustache, 2023, p. 35). En comparant toutes nouvelles sensations à d'autres déjà enregistrées, il tisse des liens entre ces différents éléments, et participe à leur conceptualisation avant qu'elles ne soient transférées et stockées dans le cortex préfrontal. Par ce travail, elle facilite la transformation de la mémoire à court terme en mémoire à long terme.

Lorsqu'une personne est confrontée à une menace extrême, l'amygdale court-circuite l'activité de l'hippocampe, interdisant par le fait même à l'émotion brute d'être conceptualisée. En d'autres termes, elle ne permet pas au trauma d'être mis en mots et encodé sous la forme d'un souvenir. Or, pour atténuer la souffrance du traumatisme et le surmonter, il faut d'abord pouvoir se faire une idée de ce qui est arrivé, pour ensuite être capable de remanier cette première représentation en quelque chose d'assimilable pour l'esprit (Cyrulnik, 2001, p. 16). La question n'étant pas ici de parvenir à se narrer à autrui, mais d'abord à soi-même.

Alors, comment dire ce qui ne se laisse pas voir, ce qui ne respecte aucune chronologie et ne s'approche d'aucune expérience passée ? Comment parler de cet instant de non-retour, de ce moment où une

trajectoire personnelle que rien ne devait venir infléchir bifurque violemment ? Surtout, comment faire témoigner cette personne qui n'est déjà plus ce qu'elle était, mais déjà quelqu'un d'autre ? Pour répondre à toutes ces questions, l'écriture traumatique ne doit pas seulement convoquer le moi actuel, mais aussi celui qui était avant que ne survienne le discordant. Il le faut, pour que la personne interrogée puisse elle aussi prendre la place de l'interrogateur, pour que ceux qui ont commis l'irréparable, le *ça*, puissent enfin être racontés.

\*\*\*

Dans ce contexte, écrire l'inavènement s'apparente à de la nécromancie, pratique cherchant l'instauration d'un dialogue avec différents fantômes. La mise en récit d'un traumatisme relève également d'une forme d'archéothanatologie<sup>1</sup>, soit une étude des différents aspects de la mort par l'entremise de ses vestiges et des vivants qui s'articulent autour d'elle (Duday, 2012, p. 62). Avant de contaminer les abords de sa sépulture, le revenant était un présent en relation avec le monde. Pour retrouver son véritable visage, il importe de le restituer dans son environnement social et culturel. Ce travail ne doit pourtant pas être confondu avec celui de l'historien, dont la fonction première est de décrire le passé sans l'éprouver, à partir d'informations déjà écrites. Il consiste plutôt, comme le soulignait Jacques Derrida, à :

[...] tenter d'ontologiser des restes, à les rendre présents, en premier lieu à identifier les dépouilles et à localiser les morts. [...]. Il faut savoir. *Il faut le savoir*. Or savoir, c'est savoir qui et où, savoir de qui c'est proprement le corps et où il tient en place – car il doit rester à sa place. En lieu sûr. (Derrida, 1993, p. 30).

Ces restes, ce sont les fragments d'histoire qui persistent malgré le passage du temps et qui continuent à hanter le présent des vivants en conditionnant parfois leurs décisions ; ce sont les morts qui refusent à la fois de se taire et de dévoiler leur visage pour se laisser reconnaître. Leur identification passe nécessairement par la parole, puisqu'il faut une voix pour pouvoir invoquer, un son venu d'un présent vivant qui s'adresse à un vivant passé (Derrida, 1993, p. 74). En ce sens, l'écriture traumatique est une approche contradictoire : elle consiste à appeler et à converser avec le passé dans l'espoir de le conjurer une fois pour toute. Pour arriver à mettre en mots le *ça*, cette densité qui gît muette au cœur de

---

<sup>1</sup> Discipline archéologique qui étudie les ossements humains afin de reconstituer les pratiques funéraires des sociétés anciennes.

l'injonction, il faut apprendre à évoluer dans cette oscillation constante entre appel et renvoi, exhumation et inhumation, silence et parole, ce qui est plus facile à dire qu'à faire.

En refusant de montrer son véritable visage et de se laisser dater avec précision, le revenant qui taraude la victime depuis l'inavènement ne livre généralement aucun indice sur le moment de son retour. Comme il provient du dedans, la victime devrait pourtant pouvoir le commander à loisir, ce qui n'est pas le cas. Jamais serviteur, le revenant est toujours grand seigneur. C'est lui qui possède la victime tout en la dépossédant d'elle-même : il est cette image inhumée en elle, cet indicible toujours agissant.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

C'est à l'intérieur de cette injonction que toute la hantise de Marcel se concentrait et qu'il se retrouvait entièrement « décentré dans le fantôme d'un objet ou dans un objet fantôme » (Abraham et Torok, 2009, p. 395). Non seulement empêchait-elle chez lui l'émergence d'une parole asymptotique, c'est elle qui décidait ce qu'il pouvait transmettre et dans quelle mesure cela influencerait son futur (Delvaux, 2005 p. 87). Une histoire n'est jamais simplement une histoire : c'est une action localisée qui affecte le cours d'une vie (Mori et Rouan, 2011, p. 70). En contrôlant ce qui méritait d'être conservé et en choisissant ce qu'il pouvait dire, l'injonction exerçait sur Marcel un pouvoir indisputable. Ventriloque, elle lui prêtait sa voix à lui qui était son objet.

En vérité, l'injonction ne raconte rien. Bien au contraire, elle condamne sa victime à rester aux abords d'un témoignage qui n'aboutit jamais complètement. Comme un bégaiement, l'injonction n'offre qu'une répétition de mots entrecoupés d'arrêts involontaires et de silences. Ces faux-départs ponctués de ruptures et d'irrégularités empêchent le cri de se transformer en parole, c'est-à-dire en quelque chose d'audible et de compréhensible.

Lorsque Marcel décrivait la route de l'Exode, avec ses échappées belles et ses morts, il le faisait à l'aide d'un discours qui manquait de mots et de prépositions. Sans le réaliser, il favorisait les éléments grammaticaux au détriment des éléments lexicaux, comme si cette anomie témoignait de l'indicible qui l'habitait toujours (Auxéméry, 2021, p. 390). De plus, il faisait souvent fi du passé pour décrire son expérience, comme si celle-ci n'était pas encore terminée et qu'il lui restait quelque chose à accomplir. En

contrepartie, il surutilisait le premier temps de l'indicatif au détriment des autres temporalités, peut-être pour attester de ce passé qui refusait de passer. De tous ces éléments qui suggéraient la présence d'une blessure de langage, aucun pourtant n'était plus éloquent que la difficulté qu'éprouvait Marcel lorsque venait le temps pour lui de préciser de qui il parlait.

Son discours était à ce point parsemé d'anaphores placées à telle distance de leurs référents, qu'il était difficile d'identifier les éléments auxquels il se rapportait (Auxéméry, 2021, p. 380). De plus, il racontait généralement ses aventures en recourant à divers termes génériques, comme s'il parlait de quelqu'un d'éloigné, à l'identité imprécise, voire d'une version dépersonnalisée de lui-même. Aux pronoms personnels, il préférait en effet le « on » lorsque venait le temps pour lui de se mettre en scène. La conséquence de ce choix était à la fois subtile et révélatrice. Au lieu d'occuper la place du sujet dans son propre récit, Marcel se donnait la fonction d'objet direct ou indirect, de celui qui subissait l'action (Gayraud, 2022, p. 340). Polyvalent, la surutilisation de ce pronom indéfini jetait l'ambiguïté dès qu'il ouvrait la bouche. Parlait-il en son nom ou à la place d'un autre ? La question restait généralement entière.

Depuis l'instant où nous commençons à parler, le verbe est cet instrument par lequel nous créons le monde. Se poser en sujet de la langue, c'est accepter d'être celui qui conjugue le verbe et qui en assume les conséquences. Conjuguer à la première personne de l'indicatif, c'est certifier son identité en confirmant être celui qui a vécu cela et réalisé ceci. L'écriture traumatique se veut donc un processus de réappropriation. Elle vise à faire converser ce qui n'a jamais été conçu comme étant de l'ordre du possible, pour encourager l'émergence d'un premier récit écrit au « je ». En ce sens, elle essaie de redonner à qui la pratique cette part d'identité perdue, soit cette manière de se comprendre dans le récit qu'on se fait de sa propre existence.

L'identité s'appuie sur une mise en intrigue des différents événements qui jalonnent le cours d'une vie. À l'accumulation de fragments, elle nécessite une imbrication cohérente du passé, du présent et du futur. Pour réaliser cette édification, elle a besoin de narrativité, de cette tendance bien humaine de vouloir doter le réel de sens (Huston, 2008, p. 19). Écrire le traumatisme, c'est essayer de rapprocher et de suturer les marges d'un temps brisé, afin d'aider le passé, le présent et le futur à se cicatriser ; c'est rejoindre hier pour enfin arriver à demain.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

L'intérêt de l'écriture traumatique n'est pas seulement de retrouver la capacité de produire des symboles et des métaphores porteurs de sens, mais aussi de restaurer l'identité de la victime qui la pratique. En plus de faciliter la configuration de certains événements, écrire offre également la possibilité de transformer leur signification. Cette opération est d'autant plus importante qu'une partie de la compréhension de soi passe par la médiation des signes. En effet, « en racontant nos expériences vécues, il devient possible de se comprendre en confrontant le texte de nos propres récits et d'ainsi reconstruire la cohésion perdue » (De Ryckel et Delvigne, 2010, p. 230). Cette réédification à posteriori demeure l'un des principaux défis de l'écriture traumatique, puisqu'elle doit à la fois permettre d'apposer des mots sur l'impensable et d'intégrer cette expérience dans la succession des événements qui constituent le cours d'une vie. Le récit produit ne peut donc se résumer à une digression, un à-côté en marge de l'histoire de la victime. Au contraire, il doit assurer une régulation permanente de la représentation de soi (Mori et Rouan, 2011, p. 111). Jalon incontournable, le trauma n'est jamais une anecdote.

L'écriture traumatique incite la victime à regarder dans l'angle mort de ses yeux pour y trouver ce qui y attend d'être dit. Paradoxalement, elle ne lui demande pas d'être certaine de ce qu'elle y trouve. Il ne s'agit pas non plus de fabuler, d'inventer des réalités dénuées d'assise dans le réel, mais d'utiliser des fragments de vérité pour construire de nouvelles vérités (Cyrulnik, 2012, p. 41). En ce sens, l'erreur est toujours permise. Ce qui ne l'est pas, c'est de continuer à accepter la mainmise du revenant et de son injonction sur la narration. D'ailleurs, puisqu'on ne peut jamais dire si ce dernier relève du passé ou du présent, d'un mort ou d'un vivant, d'une réalité ou d'une fiction (Derrida, 1993, p. 42), serait-il seulement possible de lui accorder une valeur de vérité absolue ? Poser la question revient à y répondre. Du reste, est-il simplement envisageable d'écrire sans tomber dans la fiction ? Après tout, le récit n'est-il pas le lieu de toutes les métamorphoses, de tous les possibles ; un parcours où chaque embranchement peut se transformer en croisée des chemins ?

Dire l'événement, n'est-ce pas forcément en créer un nouveau, différent de l'événement qu'on cherche pourtant à décrire ? Le *dire l'événement* n'est jamais un pur constatif, il est toujours un performatif : un dire qui fait (l') événement. (Delvaux, 2005, p. 104)

Pour faire de l'inavènement un événement, l'écriture traumatique encourage la victime à produire un récit qui soit en accord avec son expérience, sa culture et sa manière de penser. La précision du souvenir importe moins que sa capacité à encore agir dans le présent (Chevalier, 2003, p. 196). L'idée n'est pas

seulement de réintégrer un passé problématique au sein d'une trame narrative cohérente, mais surtout de rendre cette expérience acceptable et supportable pour qui doit l'intégrer. Pour paraphraser Suzanne Jacob, c'est une forme d'écriture qui incite la victime à retrouver l'endroit où elle est le monde, où elle le crée, où le monde se crée en elle et par elle (Jacob, 2008, p. 50). Elle ne se contente pas seulement de redonner une dimension configurante à l'inavènement : elle favorise l'émergence d'une autobiographie écrite par la victime et pour la victime. Elle offre la possibilité de faire de nouveaux choix narratifs et d'éliminer certaines croyances qui contaminent le prisme à travers lequel celle-ci voit le monde.

Les idées fortes de la démarche narrative sont construites autour du fait que notre représentation de la réalité est codée sous forme de récits ou histoires, impliquant des choix narratifs qui insidieusement, épaississent certaines croyances et en disqualifient d'autres. (Mori et Rouan, 2011, p. 66)

Le traumatisme se pose en effet sur les yeux de la victime comme un filtre polarisant sur l'objectif d'une caméra. Il sature certaines couleurs, en assombrit d'autres, quand il ne crée tout simplement pas des illusions d'optiques. Il modifie la part de lumière qui lui revient en altérant à son insu sa perception de la réalité. C'est sans doute pourquoi Marcel continua toute sa vie durant à refermer les larges volets d'acier sur les fenêtres de sa maison. Même la capitulation de l'Allemagne nazie le 8 mai 1945 ne sut changer la couleur du ciel au-dessus de sa tête : l'azur demeura sombre comme le reflet des bombardiers dans la troposphère. Prisonnier de ce passé-présent, jamais il ne put arriver à cet ailleurs d'où il est possible de se retrouver (Delvaux, 2005, p. 196).

\*\*\*

Se retrouver, certes, mais que retrouve-t-on exactement ? Lorsqu'une victime tente de faire le récit de cette expérience qui a interrompu le cours de sa vie, est-elle en droit de s'attendre à réintégrer celui ou celle qu'elle était avant qu'on ne lui fasse ça ? Probablement pas. D'abord, parce que « l'image de soi produite dans un discours n'est jamais l'équivalent de soi dans la vie » (Mori et Rouan, 2011, p. 110). Ensuite, parce qu'en essayant de placer des mots sur l'impensable pour faire basculer l'inavènement du côté de l'événement, la victime ne peut faire autrement que de mettre en évidence ce qui a été perdu. Que ce soit la croyance en un monde bienveillant ou la certitude d'être à l'abri de l'arbitraire, le traumatisme est toujours synonyme de perte. En obligeant la victime à prendre conscience de l'imprévisibilité de sa finalité, il lui retire par le fait même l'illusion de sa sécurité.

Trauma et perte : l'évocation de l'un renvoie automatiquement à l'autre. D'une part, il y a l'effroi initial qui plonge l'individu dans le néant, d'autre part, il y a la désolation qu'entraîne le deuil d'une portion de soi (Baubet, 2020, p. 56). Comme pour la douleur du membre fantôme que ressentent certains amputés à l'égard d'une partie de leur corps qui n'existe plus, la souffrance de cette partie retranchée ne s'atténue jamais complètement. Elle persiste pour rappeler que le temps ne peut à lui seul guérir toutes les blessures.

En forçant ainsi sa victime à partager son quotidien avec cette absence qu'elle ne peut oublier, le traumatisme la condamne à vivre dans un corps à cheval sur le passé et le présent, à la fois hors du temps et prisonnier de son effraction. Arriver à mettre des mots sur le trauma, ce n'est pas seulement tenter de représenter l'impensable, c'est aussi chercher à faire le deuil de cet autre qui n'est plus soi, qu'il soit mort ou vivant, parce que seuls les vivants peuvent enterrer des vivants déjà morts (Derrida, 1993, p. 277). Écrire pour restaurer le passé, l'organiser et lui faire traverser le temps ; pour conserver le souvenir, non pas de ce qui n'est plus, mais pour chérir ce qui a été et qui mérite d'être commémoré.

\*\*\*

*-Ce sont les sales boches qui nous ont fait ça !*

Arriver à raconter d'une manière personnelle le contenu de l'injonction pour compléter le processus de deuil, mais aussi pour éviter de passer aux générations futures le revenant qui l'habite. Si l'écriture traumatique offre à la victime la possibilité de redéfinir sa relation avec cette partie perdue d'elle-même, elle ne constitue pas pour autant une démarche naturelle, puisqu'elle lui demande d'accepter cette autre version d'elle-même à laquelle elle n'a jamais consenti. Dès lors, il n'est sans doute pas surprenant que certaines victimes se laissent plutôt gagner par l'amertume, comme si la colère et la douleur leur permettaient de maintenir artificiellement en vie celui ou celle qu'elles étaient avant l'inavènement. Ces émotions ne forment pas pour autant une parole : elles en sont les prémices. À l'instar de l'injonction, elles ne font l'objet d'aucune représentation verbale et n'offrent aucune réponse concrète quant à leur pourquoi.

Pour les enfants de victime, chez qui la plaie traumatique a été transformée du fait d'un dialogue intergénérationnel, pas forcément verbal ni conscient, les thèmes de vie existent, mais les événements et les récits dont ils procèdent doivent être reconstruits. L'enfant doit

relier ses styles cognitifs et ses choix de vie à une mémoire et une histoire qui ne sont pas à lui seul, et dont il ne se souvient que très vaguement. (Laub et Auerhahn, 2015, p. 65)

Cette plaie incicatrisable, les enfants de victime et leurs descendants la subodorent, mais sont incapables d'en tracer les contours ni d'en déterminer la profondeur. Évoquée par différents non-dits ou des fragments d'histoire, elle hante leur inconscient en leur signalant l'existence d'un danger insaisissable contre lequel ils ressentent néanmoins le besoin de se protéger. Au lieu de permettre l'assimilation de ce passé problématique dans le psychisme familial, ce spectre donne plutôt naissance à des thématiques de vie qui font office de loi.

Contrairement à la multiplicité des différents transferts qui peuvent se produire à partir de fragments, un thème de vie tend à être unitaire, un principe organisateur au centre de la personnalité d'un individu [ici, pris au sens d'un descendant de victime]. Autour de ce principe d'organisation, les relations et les aspirations trouvent leur place. Il est comme un centre de gravité pour la direction ou le cours pris par la vie de l'individu [descendant]. L'individu [descendant] limite et façonne sa vie intérieure et interpersonnelle en fonction de ce thème de vie, qui se joue souvent à travers les relations. (Laub et Auerhahn, 2015, p. 60)

Cet héritage du non-savoir peut rendre ses dépositaires vulnérables à certains événements en empêchant chez eux le développement de mécanismes de défense appropriés pour les affronter. Par le fait même, un tel legs peut également conditionner certaines réactions. Par exemple, lorsque j'examine les clous de forgeron récupérés dans la charpente de la maison d'été de mon grand-père, je ne peux m'empêcher d'entendre la voix de Marcel. C'est elle qui me susurre à l'oreille lorsque je vais visiter ma famille en Europe et que je croise la route d'un Allemand. Au lieu de voir un étranger avec lequel échanger, c'est un sale Boche que j'aperçois.

Ce mot est comme un clou planté au plus profond de moi, une écharde d'acier que je ne peux arracher. Je suis pourtant conscient que celui qui se tient devant moi n'est ni son père ni son grand-père, mais rien n'y fait : cette pensée surgit en moi comme un réflexe, une réaction automatique sur laquelle je n'ai aucun contrôle. Plusieurs secondes me sont nécessaires pour chasser hors de mon esprit l'image d'hommes habillés en vert-de-gris enfonçant des clous dans un mur faisant face à une cuisinière. Même si je ne sais toujours pas ce qu'ils lui ont fait, je continue à réitérer les accusations de Marcel à leur endroit. Depuis mon présent, je les pointe du doigt, comme s'il était impossible d'empêcher ce passé de percoler jusqu'à moi.

D'apparence anodine, cette illustration permet néanmoins de comprendre comment un simple mot peut conditionner les réactions d'un descendant selon la densité inédite qu'il abrite. Évidemment, il serait exagéré de voir dans ce legs intergénérationnel la cause unique de cette blessure de langage dont j'ai moi-même souffert au cours de ma maladie. Celle-ci s'inscrit dans une chaîne de transmission qui a façonné ma propre manière de communiquer ma peur et mon impuissance.

Auprès des membres de ma famille, j'ai appris à mon insu les possibilités et les limites du langage. Sans le réaliser, ils m'ont montré mes choix face à la violence, qu'elle soit le fait des Allemands ou d'un père souffrant de schizophrénie : se taire ou la décrier et en subir les conséquences. Ils m'ont également transmis ce qu'il était acceptable de partager de ses propres douleurs, au risque de souffrir d'une appendicite au-dessus de l'Atlantique. Par le fait même, ils ne m'ont jamais appris à détailler mes symptômes, mais seulement à les minimiser, comme si cela pouvait mener à leur disparition. C'est aussi auprès d'eux, notamment de Marguerite, que j'ai compris que certains propos blessaient plus sûrement qu'une lame de couteau, et que le silence et la solitude étaient gages de sécurité. En somme, ils m'ont démontré que la communauté précède toujours l'individu. Aussi personnelle soit-elle, personne n'est jamais le seul dépositaire de sa langue.

Elle est toujours précédée par d'autres prétextes (pré-textes) auxquels elle se réfère par intertextualité (inter-textualité) ; nous ne l'appréhendons qu'en fonction de notre bagage socio-culturel, du contexte dans lequel nous nous trouvons. (Mori et Rouan, 2011, p. 148)

Bien qu'elle soit animée par tout ce qui constitue le présent, la langue est également le lieu où les morts d'hier continuent à se faire entendre. Elle s'entretient de mots connotés par d'autres, mais que nous reprenons parfois comme s'ils étaient nôtres, sans réaliser qu'en les utilisant nous transposons les accusations d'hier sur le visage d'aujourd'hui. Ce faisant, nous remplaçons la perspective du futur par la perpétuation du passé et nous laissons la possibilité d'un réel inédit se faire contaminer par l'injonction d'un autre.

Pour éviter cette contagion, « l'écriture de soi [ici, pris au sens d'écriture traumatique] s'élabore *au bord* de l'autre qui est soi, au bord de soi comme autre » (Delvaux, 2005, p. 187). Elle implique pour la victime ou son descendant d'occuper différentes positions et d'essayer de regarder le monde à travers les yeux d'un autre, pour que ce qui semble procéder de l'arbitraire, de l'impulsion ou du réflexe, puisse trouver une explication plausible. Autrement, en apposant sa seule opinion sur les faits, le récit à naître est à risque d'impasse. Juger d'une chose, c'est prononcer sa sentence : cela sous-entend que la divulgation des

preuves et les plaidoiries ont déjà eu lieu; c'est assumer que tout a été dit et entendu alors que, dans le cas des traumatismes intergénérationnels, rien n'a encore été clairement énoncé.

Cette mise à distance est d'autant plus pertinente que chaque famille participe à la reformulation de l'histoire familiale générale pour y raconter ses hauts faits et s'y inscrire. Bien qu'elle s'inspire du réel, celle-ci contient toujours son lot d'amendements et de bonifications, artifices parfois nécessaires pour donner un sens acceptable à son récit, expliquer l'inexplicable et relater autrement ce qui ne peut être raconté.

Les transmissions transgénérationnelles ne sont pas dites, ce sont des secrets, des non-dits, des choses tues, cachées, parfois interdites même de pensée (« impensées ») et qui traversent les descendants sans être ni pensées, ni « digérées ». (Schützenberger, 1993, p. 115)

S'il est parfois possible de s'en remettre à diverses sources d'informations pour déterminer la nature de ces différents non-dits (journaux, lettres, enregistrements, témoignages, etc.), il est également pertinent de s'attarder sur des éléments apparemment sans importance, mais qui traduisent à l'occasion des vérités plus grandes. Ces éléments, l'écriture traumatique les découvre en s'inspirant une nouvelle fois de l'archéothanatologie. Elle convie la victime ou son descendant à observer le monde à la manière d'un archéologue. Comme le rapportait Georges Didi-Huberman dans *Écorces*, le récit-photo d'une déambulation à Auschwitz-Birkenau : « et c'est à travers un tel regard – une telle interrogation – sur ce que nous voyons que les choses commencent de nous regarder depuis leurs espaces enfouis et leurs temps enfuis » (Didi-Huberman, 2011, p. 61).

Cette façon d'appréhender le monde implique d'adopter une démarche diachronique, c'est-à-dire une approche s'intéressant aux différentes transformations subies par une personne ou une chose au cours du temps, ainsi qu'à l'âge et à l'origine des éléments les constituant. De cette façon, il devient possible d'explorer les différentes strates du passé, non seulement pour retrouver ce qui a été oublié, mais aussi pour faire parler ceux qui se sont tus et ceux qui n'ont pas encore appris à s'évader du silence.

C'est une voix qui confond le mort et le vivant — qui tue le vivant en le représentant ; qui ressuscite le mort en lui conférant un visage. L'autobiographie n'est pas transcription de la vie, compte-rendu de l'existence ; elle est création d'une vie absente. (Delvaux, 2005, p. 210).

Par exemple, si je voulais retrouver Marcel, pour parler avec lui bien qu'il soit mort en 1995, je pourrais débiter notre conversation par les cinq clous à demi enfoncés dans le mur de sa cuisine ou par son entêtement à refermer chaque soir les larges volets d'acier sur les fenêtres de sa maison. Même s'il devait refuser de m'expliquer les raisons le poussant à reconduire ce rituel quotidien, il me serait facile de déduire sa peur toujours présente des bombardements et son besoin de s'en protéger en se dérochant la nuit à la face du monde. La persistance de son effroi s'expliquerait aisément par la destruction dont il aurait été le témoin durant la guerre.

En effectuant diverses recherches, je trouverais des informations sur le bombardement de la gare de Franière et de ses environs le 26 août 1944. À l'aide d'archives communales et d'actes de décès, j'arriverais à recenser la liste des victimes et leur lieu de résidence. En comparant ces informations à l'adresse civique de Marcel, je saurais déterminer combien de ses voisins disparurent sous les décombres cette journée-là. Après avoir colligé tous ces détails, au lieu d'une injonction ou d'une image sans sous-titre, ce serait un récit qui émergerait enfin : un soir de fin d'été, un soleil sur son déclin, le chant des rossignols, l'apparition soudaine de bombardiers dans le ciel, l'éclatement des bombes et l'odeur de chair brûlée.

De la même manière, j'aurais pu utiliser une méthode similaire pour déterminer l'origine de l'effroi qui m'a longtemps habité au moment de m'endormir. Tout comme pour les cinq clous de Marcel, j'aurais pu tenter de découvrir mon propre objet de rappel, cet élément a priori insignifiant abritant néanmoins mes peurs les plus profondes. L'image d'un oreiller se serait peut-être alors matérialisée dans mon esprit. Chaque fois que ma fin prochaine me fut évoquée, que je souffris de détresse respiratoire, que ma bave froide se mit à couler le long de mes joues, que je me retrouvai seul dans le décor de théâtre de ma chambre à coucher, c'est sur cette pièce de literie que ma tête reposait. Au lieu de servir de pont entre le réel et le rêve, mon oreiller devint une ligne de démarcation entre vie et trépas. Devant mon incapacité à me représenter l'impensable de ma situation, mon esprit se chargea pour moi de symboliser mon expérience à travers lui.

Des clous, des volets d'acier, un oreiller : il peut sembler surprenant que de tels éléments puissent entretenir un tel effroi à travers le temps. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas le cas. Ce qui importe, c'est qu'ils composent un terreau fertile à partir duquel alimenter la mise en récit du traumatisme. Comme Georges Didi-Huberman :

Je ne prétends donc pas, en regardant ce sol, faire émerger tout ce qu'il cache. J'interroge seulement les couches de temps qu'il m'aura fallu traverser auparavant pour parvenir jusqu'à lui. Et pour qu'il vienne rejoindre, ici même, le mouvement – l'inquiétude – de mon propre présent. (Didi-Huberman, 2011, p. 65)

Aucune forme d'écriture ne peut prétendre pouvoir révéler tous les secrets du passé, ni cerner à coup sûr l'origine précise de cette insaisissable inquiétude du présent. En contrepartie, l'écriture peut servir à réintroduire le sens où seule l'incompréhension domine. Cela ne veut pas dire d'expliquer pourquoi tel objet ne devrait pas inspirer la peur, mais plutôt pourquoi celui-ci le fait. Traduire l'objet de rappel sous une forme intelligible et assimilable, c'est tenter de dénouer les associations inconscientes qui se sont tissées au moment du trauma entre les émotions ressenties dans l'urgence et les différents éléments constituant la scène traumatique. C'est en effectuant un tel travail qu'il devient possible de s'approcher du *ça*, mais aussi du *nous*, les autres souffre-douleurs du traumatisme.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Lorsque la victime témoigne pour elle-même, elle le fait en se rappelant cet instant où elle a connu la vérité, « d'un ailleurs qui l'a transformé mais qu'[elle] continue à habiter, à la manière d'un fantôme situé entre la vie et la mort » (Delvaux, 2005, p. 126). Lorsque son descendant essaie de parler en son lieu et place, il le fait quant à lui pour en finir avec un revenant qui s'est transmis jusqu'à lui par personnes interposées. N'ayant jamais expérimenté l'horreur jusqu'au bout, certains pourraient juger son récit irrecevable. Mais l'horreur n'est pas toujours constituée par l'expérience de la mort en elle-même. Elle se résume parfois à vivre jour après jour auprès d'un cri privé de sens, d'un corps sans parole.

Comme je l'expliquais précédemment, le traumatisme empêche parfois l'implantation de mécanismes de défense appropriés au sein d'un groupe et cette « effraction du collectif entraîne par ricochet une effraction de l'enveloppe familiale et personnelle » (Baubet, 2020, p. 50). Étrangement, lorsque je repense à ma traversée de la maladie, ce n'est pas à toutes ces fois où la mort s'est présentée à moi sous la forme de l'imminence que je songe, mais à cette difficulté éprouvée par mon père à aborder cette réalité avec moi. S'il est facile de concevoir qu'un parent puisse se sentir démuné devant les souffrances de son enfant, cette incapacité à nommer son désarroi m'a longtemps questionné. Avec le temps, je me suis convaincu

qu'il n'avait peut-être jamais eu la chance de développer un langage pour nommer la peur et l'impuissance.

Dans un système familial, les fonctions psychiques d'un membre conditionnent les fonctions psychiques d'un autre membre : il y a une régulation réciproque perpétuelle et les règles qui concernent le fonctionnement du système familial sont autant implicites qu'explicites, mais essentiellement implicites. (Schützenberger, 1993, p. 31).

Au départ, les bébés sont capables de reconnaître les phonèmes présents dans toutes les langues du monde : ce sont des polyglottes en puissance. Ils possèdent cette aptitude à reproduire tout ce qu'ils entendent. Mais rapidement, ils se focalisent sur les sons de la langue avec laquelle on s'adresse à eux. À force d'imitations, de répétitions et de reformulations, ils apprennent tranquillement à la manier et à s'en servir. Plus on leur raconte des histoires, notamment à l'aide de livres illustrés, plus leur vocabulaire s'enrichit. Si l'enfant apprend ainsi à parler en imitant ses proches, il apprend également à se taire de la même façon. Dès son plus jeune âge, mon père s'est retrouvé plongé dans un monde sans sous-titre. Je ne parle pas seulement ici de l'injonction de son oncle Marcel qui ne racontait presque rien, mais aussi de l'anomie généralisée au sein de sa famille.

À leur retour de captivité en 1918 et 1945, Henri Somville et Simon Massart demeurèrent taciturnes et refusèrent de parler de leur expérience des camps jusqu'à leur mort. Maria, condamnée à une vie de dur labeur par son mariage malheureux, ne se confia jamais qu'à Notre-Dame du Perpétuel Secours, mais ses prières étaient avant tout prononcées dans le silence de son for intérieur. A contrario, Ferdinand hurla la majeure partie de sa vie, mais ses propos restèrent pour la plupart incompréhensibles. Quant à la violence qu'il déployait à l'occasion lorsque les voix qui le taraudaient se faisaient trop fortes, elle laissa le plus souvent sa femme et ses enfants sans mots. Même dans sa carrière professionnelle, mon père fut confronté au mutisme des filles-mères qui ne pouvaient ni nommer ceux qui n'étaient déjà plus leur enfant, ni raconter à quiconque leur expérience de peur d'être ostracisées.

Les non-dits pathogènes ne sont pas néfastes tellement parce qu'ils maintiennent l'enfant dans différentes ignorances, que parce qu'ils traduisent l'insurmontable angoisse des parents touchant à ce qu'ils cachent. (Soulé et Verdier, 1986, p. 64)

Non, mon père n'était pas ignorant. Faute d'exemple, il n'avait simplement jamais eu la chance d'apprendre à nommer la peur et l'impuissance. Je peux comprendre. Confronté à l'arbitraire de la guerre, à la misère des camps de prisonniers, à l'apparente impunité des violences domestiques ou aux assauts

répétés de la maladie, on peut se questionner sur la pertinence de chercher à caractériser ce qui échappe à tout contrôle et qui ne peut être qu'enduré. Le déni, soit le refus inconscient d'admettre une réalité insupportable, permet en effet, du moins pour un temps, de repousser hors du champ de la conscience une menace impossible à confronter. A contrario, si délaissé l'inconfort relatif du déni implique d'expérimenter la souffrance qu'il dissimule, cela permet aussi de se l'approprier, non pas comme une réalité à craindre, mais à apprivoiser.

\*\*\*

*-Ce sont les sales Boches qui nous ont fait ça !*

Marcel disait Boches et calfeutrait les fenêtres de sa maison, comme je me suis longtemps contenté de dire myasthénie et de rester caché derrière les rideaux de ma chambre à coucher. Confronté à mon tour à la peur et à l'impuissance, je suis allé prendre ma place sans le réaliser dans cette longue généalogie du non-dit. À ma manière, j'ai reproduit ce que personne ne m'a jamais enseigné, mais que j'ai pourtant appris : je me suis tu à mon tour.

Taire, il semble impossible d'utiliser ce verbe sans l'accompagner d'un pronom réfléchi, comme si cette action prouvait nécessairement l'intention d'un sujet à agir sur lui-même. Mais garder le silence ne relève pas toujours d'une décision consciente. Bien souvent, il s'agit d'une réaction involontaire conditionnée par des facteurs personnels, environnementaux et sociaux. Avec le recul, je crois qu'il serait plus juste de dire « qu'on se tait » au moment des faits, comme si l'agent de cette action se trouvait dissocié par rapport à celui qui la rapportait.

« On » exclut la personne qui parle. Même si ce n'est pas toujours le cas, cette règle grammaticale bien connue exprime parfaitement l'impression de dissociation que j'ai si souvent ressentie. Autrefois, ce pronom s'écrivait « om », « hom » et « hum », du latin « homo », qui veut dire « homme » (Francoeur, 2006). Une personne, quiconque ou tout le monde : comment savoir ? Je sais seulement que quelqu'un s'est tu, mais je ne saurais dire qui. Sans doute celui que j'étais avant d'être confronté à la possibilité répétée de ma propre mort. Comment peut-on survivre à cela ? Aujourd'hui, je connais la réponse : on ne peut pas. À chaque fois, un peu plus de celui que j'étais autrefois est disparu, jusqu'à ce qu'il ne reste pratiquement plus rien de lui. Se taire devant ma propre disparition, je n'ai rien trouvé d'autre à faire.

Écrire, c'est chercher à rompre le mirage de ce silence. Dans *Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora*, Freud écrit : « celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout des doigts ; il se trahit par tous les pores » (Freud, 1905, p. 57). Être incapable de parler, c'est déjà dire quelque chose, ne serait-ce que d'admettre sa propre sidération. Trouver des mots pour assimiler cette mort symbolique et pour rompre avec l'enseignement du passé, c'est ce que vise l'écriture traumatique. Heureusement, avec l'âge, il est parfois plus facile de trouver la distance nécessaire pour entreprendre un tel travail. Grâce à cette perspective, il devient possible de se dégager du contexte familial et des différents mythes qui y sont entretenus.

Les enfants de survivants [et leurs descendants, pourrais-je ajouter], avec leur capacité d'empathie et leur distance relative de l'expérience, peuvent servir d'intermédiaire pour faciliter l'évolution du savoir et l'émergence des souvenirs, à l'aide d'associations et d'images. (Cyrulnik, 2012 p. 9)

Remplacer l'absence par le souvenir, par ce qui peut être raconté et représenté, pour comprendre ce qui ne pouvait être dit ou pensé, l'écriture traumatique nous ramène toujours à cela. Comprendre ne veut pas dire oublier ni pardonner. Cela revient peut-être simplement à pouvoir s'expliquer un comportement ou une réaction, et à l'intégrer dans une réalité, objective ou non, dans laquelle il est possible de se reconnaître. Le mot *objectif* impliquerait en effet une absence d'informations fausses ou inexacts, et une absence de distorsion des faits par un biais émotionnel » (Schützenberger, 1993, p. 34). Mais tout comme pour la victime, le descendant de celle-ci n'a pas la responsabilité d'atteindre le lieu de la vérité. Il s'agit pour lui de se forger, par l'entremise du récit, une réalité lui permettant de redevenir le créateur d'un monde à venir (Cyrulnik, 2012, p. 22).

\*\*\*

Tandis que cette réflexion s'achève, je ne peux m'empêcher de souligner un dernier paradoxe. Alors que l'écriture traumatique cherche à mettre un terme à la hantise, elle oblige celui qui la pratique à se faire lui-même revenant. Tout comme ce dernier, l'écrivain ne cesse de traverser différentes temporalités en revêtant parfois la forme d'une vision effrayante. Il pointe également du doigt, demande sans demander et force l'émergence d'une parole chez ceux qui n'ont jamais appris à nommer la peur et l'impuissance. Image également terrifiante parce que son identité demeure toujours incertaine : est-il la sœur ou le frère, le père ou la mère, l'ascendant ou le descendant, le romancier ou le biographe ?

Paradoxe également parce qu'en s'agitant au-dessus de différents tombeaux, il ne peut s'empêcher d'éveiller de nouveaux cadavres qui demanderont à leur tour d'être proprement enterrés, comme si l'exhumation et l'inhumation d'un mort entraînent toujours le retour d'un autre disparu. Berger à la tête d'un troupeau d'ombres, l'écrivain a la responsabilité d'assurer la transhumance de ceux qu'il a invoqués.

Enfin, en contemplant le revenant, cet autre qui le rappelle à sa propre mort, l'écrivain se fait donc lui-même objet de hantise. Il est celui-là, mais aussi cet autre en devenir qui cherche par l'entremise du récit à faire basculer l'inavènement du côté de l'événement, pour retrouver le sentiment perdu de la permanence de soi. Il est celui qui veut faire du tombeau, non plus le lieu de l'effroi, mais du recueillement et de la continuité.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abitbol, J. (2005). *L'odyssée de la voix*. Robert Laffont.
- Abraham, N. et Torok, M. (2009). *L'écorce et le noyau*. Flammarion.
- Amfreville, M. (2009). *Écrits en souffrance. Figures du trauma dans la littérature nord-américaine*. Michel Houdiard.
- Antonioli, M. (2008). Entre Blanchot et Derrida : de l'image spectrale aux cimetières virtuels. *Chimères*, 1-2 (66-67), 133-144.
- Aquien, P. (2006). Psychanalyse du spectre ou les fantômes de Ted Hughes. *Sillages Critiques*, 8, 119-132.
- Assoun, J. (2003). *Lacan*. Presses Universitaires de France.
- Auxéméry, Y. (2020). Le syndrome psycholinguistique traumatique (SPLIT). *L'évolution psychiatrique*, 85 (4), 509-528.
- Auxéméry, Y. (2021). Le traumatisme psychique constitue une blessure du langage par atteinte des réseaux de significations. *L'évolution psychiatrique*, 86(2), 375-397.
- Barthes, R. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Gallimard.
- Baubet, T. (2020). Cliniques de l'effroi. Dans E. Dozio, M. Larouche Joubert et T. Baubet (dir.), *Le traumatisme psychique chez l'adulte* (p. 39-49). In Press.
- Bohleber, W. (2007). Remémoration, traumatisme et mémoire collective. *Revue française de la psychanalyse*, 71, 803-830.
- Bournival, S. (1993). Méthode pour entendre des voix. *Liberté*, 35(1), 163-167.
- Breton, D. (2011). *Éclats de voix. Une anthropologie des voix*. Métailié.
- Cambron, M. (2001). Récit et non-récit. Architecture théorique et conception de la littérature. *Voix et images*, 27(1), 74-85.
- Calvino, I. (1984). *Cybernétique et fantasmes : la machine à littérature*. Seuil.
- Chevalier, A. (2003). La vogue du récit d'enfance dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dans A. Chevalier et C. Dormier (dir.), *Le récit d'enfance et ses modèles* (p. 191-200). Presses universitaires de Caen.
- Chidiac, N. (2015). Narration et mémoire : du survivant à l'écrivain. *Anales médico-psychologiques*, 173(4), 303-307.
- Cohen, E. (2003). Raconter : témoigner face au silence de la langue. *Intermédialités*, 2, 63-76.

- Cyrulnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2003). *Le murmure des fantômes*. Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2012). *Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits*. Éditions INA.
- Delvaux, M. (2005). *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*. Les presses de l'Université de Montréal.
- Derrida, J. (1993). *Spectres de Marx*. Galilée.
- De Ryckel, C. et Delvigne, F. (2010). La construction de l'identité narrative. *Psychothérapies*, 30, 229-240.
- Didi-Huberman, G. (2011). *Écorces*. Éditions de Minuit.
- Dubied, A. (2000). Une définition du récit d'après Paul Ricoeur : préambule à une définition du récit. *Communication*, 19(2), 45-66.
- Duday, H. (2012). L'archéothanatologie : une manière nouvelle de penser la mort. Dans S.-A. de Beaune et H.-P. Francfort (dir.), *L'archéologie à découvert* (p. 62-71). CNRS Éditions.
- Farrugia, F. (2010, 1 juin). Le syndrome narratif : une inquiétante étrangeté. *Sociologies*.  
<https://journals.openedition.org/sociologies/3152>
- Francœur, M. (2006, 23 mai). Qui se cache derrière « on » ? *L'Express*.  
<https://l-express.ca/qui-se-cache-derriere-on/>
- Freud, S. (1905). *Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora*. Presses Universitaires de France.
- Gaillard, G. (2006). Traumatisme, solitude et auto-engendrement. Annie Ernaux : l'événement. *Filigrane*, 15(1), 67-86.
- Grégoire, A. (2008). L'approche narrative : la narration au cœur des systèmes humains. Dans L. Landry Balas (dir.), *L'approche systémique en santé mentale* (p.179-203). Les presses de l'Université de Montréal.
- Huglo, M-P. (2003). Présentation [dossier « Les imaginaires de la voix »]. *Études Françaises*, 39(1), 7-11.
- Huston, N. (2008). *L'espèce fabulatrice*. Leméac.
- Jacob, S. (2008). *Histoires de s'entendre*. Boréal.
- Josse, E. (2013, 26 novembre). Métaphore et traumatisme psychique. *Résilience Psy*.  
[https://psycho-solutions.be/IMG/pdf/Metaphore\\_et\\_traumatisme\\_psychique.pdf](https://psycho-solutions.be/IMG/pdf/Metaphore_et_traumatisme_psychique.pdf)
- Juillerat, B. (1995). Du roman familial à la honte d'engendrer. *Homme*, 35(135), 87-108.
- Jurgenson, L. (2009). L'indicible : outil d'analyse ou objet esthétique? *Protée*, 37(2), 9-19.

- Lachaume. (2024, 25 juillet). Syndrome d'irradiation aiguë. *Wikipédia*.  
[https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syndrome\\_d%27irradiation\\_aigu%C3%AB&oldid=217108886](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syndrome_d%27irradiation_aigu%C3%AB&oldid=217108886)
- Laub, D. et Auerhahn, C. (2015). Savoir et non-savoir dans le trauma psychique massif. *Le Coq-héron*, 1(220), 48-66.
- Laverdière, G. (2018). Écriture de l'expérience génocidaire dans *Aurélia Steiner* de Marguerite Duras : survoler l'infigurable par une défiguration filmique. *Études littéraires*, 39(2), 127-139.
- Ledoux, S. (2013). Le devoir de mémoire comme formule-tierce. *Intermédialités*, 21, 1-22.
- Louwagie, F. (2006). Comment dire l'expérience des camps : fonctions transmissives et réparatrices du récit testimonial. *Études littéraires*, 38(1), 1-13.
- Martin, J.-P. (2003) Le critique et la voix : la double injonction. *Études françaises*, 39(1), 13-23.
- Maso, J. (2007). Cendres et dessin : la représentation en ruine chez Derrida. *Protée*, 35(2), 89-92.
- Meschonnic, H. (2009). *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*. Verdier.
- Mesnard, P. (2007). Écritures d'après Auschwitz. *Tangence*, 83, 25-43.
- Michel, L. (1985). *Langage tangage ou ce que les mots me disent*. Gallimard.
- Mori, S. et Rouan, G. (2011). *Les thérapies narratives*. De Boeck.
- Parent, A.-M. (2006). Trauma, témoignage et récit : la dérouté du sens. *Protée*, 34(2-3), 113-125.
- Petit, M. (1992). *Le carnet rouge*. Actes sud.
- Petit, M. (1999). *Éloge de la fiction*. Fayard.
- Ricœur, P. (1975). *Du texte à l'action*. Seuil.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit I*. Seuil.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
- Schützenberger, A.-A. (1993). *Aïe, mes aïeux!* La Méridienne.
- Segula, I.-P. (2006). Primo Levi commentateur de sa propre résilience. *Études littéraires*, 38(1), 69-76.
- Sibony-Malpertu, Y. (2021). *Se défaire du traumatisme : symptômes post-traumatiques et transmissions familiales*. Desclée et Brouwer.
- Soulé, M. et Verdier, P. (1986). *Le secret sur les origines*. ESF.
- Tristant, F. (2003). Traumatisme, écriture et fiction. *L'esprit du temps*, 12, 7-12.

Yashooa, B.-S. (2021). La description dans le récit : intégration et digression. *Jordan Journal of Modern Languages and littérature*, 13(3), 549-578.